

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

31

Les Echafaudages
depouvante

FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 31

***LES ÉCHAFAUDAGES
D'ÉPOUVANTE***

(1987)



CHAPITRE PREMIER

Visiblement, c'était la fête dans le temple suspendu de Kendorhar. Les clochettes, les xylophones, les cornes de yaks ne cessaient de jouer tandis que Jdrien terminait son ascension dans le monte-charge treuillé manuellement. Il était très impressionné par le vide surtout et par la verticalité de la falaise. Il n'aurait jamais imaginé que des hommes puissent vivre à de telles hauteurs et pensait à Ma Ker et aux Rénovateurs, installés eux aussi sur des échafaudages du vertige dans une vallée perdue, si étroite que le jour n'y durait que la moitié de son temps habituel.

Dès qu'il mit le pied sur la plate-forme et qu'il sentit celle-ci osciller doucement, il éprouva quelques craintes que la musique et les applaudissements dispersèrent vite. Il avançait entre deux haies de moines et de moinillons légèrement vêtus et qui s'inclinaient à son passage avec un respect sincère.

Le Grand Lama, un vieil homme squelettique, vint à sa rencontre sur le seuil du grand temple. L'odeur des bougies à la graisse de yak et de l'encens étourdit le Messie des Roux qui tituba un peu. Le vieillard lui ouvrit les bras et l'embrassa de ses lèvres parcheminées par le temps. On disait qu'il avait dépassé les cent ans.

Il entraîna le métis à l'intérieur, le fit asseoir à sa droite dans un fauteuil de bois. La fumée des bougies et des parfums donnait du flou aux statues dorées et aux personnages présents. Le veau sacré récemment identifié allait et venait sans paraître le moins du monde effrayé, bousculant les objets et les hommes, et quand il laissait quelque bouse sur le plancher, deux moinillons la recueillaient respectueusement avec une pelle d'argent et une balayette soyeuse. On l'utilisait ensuite pour alimenter les brûle-parfum.

— Tu es ici chez toi, disait le Grand Prêtre dans une langue que Jdrien ne comprenait pas, mais il n'avait qu'à lire dans la pensée du Grand Prêtre pour deviner ce qu'il lui disait.

— Nous savons que ton peuple est aussi l'ennemi du Démon du Feu comme nous le sommes. Nous vivons un grand avatar, celui qui nous prépare pour la bienheureuse fin des fins et nul ne peut aller contre le Froid. Les choses doivent suivre leur déroulement naturel. Je n'aime pas ces Rénos qui depuis des années se sont installés sur notre territoire qu'ils ont baptisé Compagnie du Soleil. Celui qui s'appelait Helmatt avait perdu la raison et nous ne luttons jamais contre un insensé. Mais ton demi-frère Liensun sait très bien lui ce qu'il veut. Il a cru nous duper en prétendant vouloir apprendre nos règles mais il a vite compris qu'il perdait son temps. Maintenant c'est toi le garant de ces étrangers que l'on appelle Rénovateurs du Soleil. Tu dois les empêcher de poursuivre leur funeste idéal.

— Grand Prêtre, je vais devoir bientôt rejoindre mon peuple les Roux.

— Je sais... Je l'ai lu dans ton esprit. Oh mes facultés sont peu de chose en face des tiennes mais j'ai quelques dons.

Il eut un petit rire sec et Jdrien crut entendre un bruit d'os cassé.

— Tu vas repartir avec ton demi-frère. Il ne pourra jamais plus revenir ici, sinon nous chasserons tous les autres Rénovateurs sans la moindre pitié, et s'ils résistent, nous les anéantirons. Les Tibétains savent devenir violents quand notre foi est en danger.

— Grand Prêtre, je partirai avec mon frère, mais ailleurs il pourra continuer à poursuivre son idéal, trouver d'autres compagnons et faire vivre le Démon du Feu sans qu'ici vous ne vous en doutiez.

— Je veux que tu le surveilles.

— C'est impossible. Il ne pourra pas vivre au sein de mon peuple. Et je n'ai pas envie de le tenir en esclavage auprès de moi. Sorti de cette Compagnie, il agira à sa guise. Je ne peux l'enchaîner, en faire un esclave... Pourquoi tant de méfiance ? Avec l'usine à herbe n'a-t-il pas accompli une grande chose ? Bientôt le ramassage du lichen ne sera plus nécessaire, à l'exception de certaines vallées trop inaccessibles... La population pourra élever des yaks, devenir plus florissante.

— Nous aurions voulu que les méthodes ancestrales continuent, dit sèchement le Grand Prêtre. Maintenant ils ne se contentent pas du lait et des poils mais ils mangent la viande, ce qu'ici nous ne faisons jamais.

Jdrien resta silencieux, attristé par tant de fanatisme.

— Tu me désapprouves ?

— Mon peuple tue les phoques pour se nourrir. Pêche du poisson et des crevettes.

— En tuant un yak on tue peut-être son frère qui revivait sous cette forme animale. On prolonge d'autant ses avatars.

— Seul Liensun est l'objet de votre colère, comment se fait-il ?

— Il porte les signes du malheur. Nous l'avons bien vu quand il était chez nous.

On apportait du thé au beurre, des sortes de petits pains garnis de fromage. Jdrien attendit que le vieillard commence à boire pour en faire autant.

— Soit, il ira ailleurs et agira à sa guise, mais nous ne prendrons pas la responsabilité d'avoir toléré sa présence dans nos vallées. Son courage est certain. Il fut prouvé en se suspendant dans le vide pour réparer le soutènement de nos plates-formes. Mais ce n'est autre que de la rage. Rage de vaincre les autres, de se vaincre lui-même. Comment vas-tu rejoindre ton peuple ?

— Je l'ignore encore.

— Les « Mamelles » retournent-elles vers l'Est ?

— Je ne sais pas encore, dit Jdrien.

Les Tibétains appelaient « mamelles » les dirigeables qui depuis des mois envahissaient leur ciel. Au début ils éprouvaient de la crainte mêlée de ravissement, mais par la suite ils s'étaient montrés très indifférents vis-à-vis de ces énormes ballons.

— On dit que tu connais bien le petit homme qui dirige la grande Compagnie de la Banquise, dit le vieillard avec les yeux brillants de curiosité comme ceux d'un enfant gourmand.

— C'est mon père adoptif, dit Jdrien. Mon véritable père ne pouvait s'occuper de moi. Il m'a confié à une certaine Yeuse qui fut prisonnière en Sibérienne. Celui qu'on appelait alors le Gnome me prit sous sa protection. Plus tard il acheta les actions de cette banquise hostile et c'est ainsi qu'il créa sa grande Compagnie.

Le vieillard posa d'autres questions tout en mangeant les petits

pains avec appétit. Jdrien apprit qu'ils étaient faits avec la farine de champignons spéciaux. On les cultivait dans des cavernes ou des mines, sur de la bouse de yak.

— Tu vois comme ces animaux nous servent bien. Pourquoi les tuer ? Leur lait est le plus gras du monde. Une femelle peut nourrir une famille à longueur d'année et même plus. Autrefois on hissait les yaks dans des grottes des falaises et les gens vivaient heureux. Puis on est venu installer ces rails pour aller chercher le charbon. À l'époque nous ne descendions jamais dans les vallées. Nous regardions ces étrangers qui s'affairaient.

— C'était à quelle époque ?

— Oh, j'étais moinillon. Il te faut compter quatre-vingt-dix ans de ton temps... Ils sont venus et pendant au moins trente ans nous n'avons eu aucun contact. Eux voyaient nos temples, nos échafaudages accrochés dans le ciel, et ils n'osaient pas essayer d'en approcher.

— Mais un jour quelqu'un est descendu dans la vallée ?

— Oui, un jeune téméraire qui était puni par le maître d'un temple. C'est ainsi que tout a commencé. Il a voyagé dans ces trains, il a mangé de la viande et puis il est revenu. Avant qu'on puisse l'enfermer dans une cellule isolée, il avait répandu sa mauvaise parole auprès d'une dizaine de Tibétains. C'était une année difficile, les lichens avaient mal poussé et les yaks mouraient. On avait dû autoriser la consommation de leurs cadavres...

On apporta des sucreries sous forme de flans gélatineux. Les lamas les faisaient à partir de certaines plantes vertes cultivées dans des profondeurs de la caverne où, par un jeu de miroirs, ils reconstituaiient la lumière indispensable. Jdrien acquit la conviction que les Tibétains avaient connu un art de vivre très astucieux avant l'introduction de la société ferroviaire.

— Oui, répondit le Grand Prêtre... C'est une vérité... Ces envahisseurs ont tout détruit par leur seule apparition. Nous savions faire de la bière, d'autres aliments. Nous avions sélectionné des graines qui résistaient aux plus grands froids et qui poussaient dans des corniches de la falaise. Avec le lait nous pouvions fabriquer une matière synthétique, à partir de la caséine... Mais nous avons tout oublié.

— Qui étaient ces étrangers ?

— Une Compagnie minière qui ne voyait qu'une chose : prendre le maximum de charbon tant qu'il restait facile à extraire. Au début elle attirait les nôtres avec des nourritures et des plaisirs nouveaux. Il y avait des wagons remplis de femmes belles, jeunes et très immorales, et nos jeunes gens désertaient chaque nuit, allaient devenir des mineurs exploités comme des esclaves. Puis les maîtres sont partis quand le charbon est devenu trop cher à produire et nous avons essayé de racheter les actions, mais nous n'avions rien à offrir en paiement. Il aurait fallu donner nos statues en or mais nous avons refusé. Il y a eu sécession et nous avons été forcés, nous autres lamas, de nous réfugier encore plus haut dans le ciel, de nous couper d'une partie de la population. La Compagnie a été revendue souvent jusqu'à ce que cet Helmatt la rachète.

Les Tibétains ne savaient pas qui était Helmatt au début et n'avaient vu aucun inconvénient à ce qu'il baptise la Concession Sun Company.

— Nous ne savions pas qu'en anglais cela signifiait Démon du Feu, murmura le vieillard plein d'amertume.

Plus tard Jdrien essaya de lui parler des Rénovateurs d'Evrest Station, ceux qui vivaient en convoi. Il parla de leurs difficultés, de leur isolement.

— On les déteste et on leur crée des ennuis.

— Je ne peux faire plus... On ne les maltraite pas.

— Non, mais peut-on vivre ainsi ?

— Ils n'ont qu'à rejoindre les autres dans les échafaudages. Tu sais qu'ils nous fournissent un excellent lichen ? Ils sont téméraires et vont le cueillir dans les endroits les plus redoutables. Trois d'entre eux sont déjà tombés dans le vide. Il y en aura d'autres...

— Est-ce ainsi que vous vous en débarrasserez ?

— Nous n'y sommes pour rien. C'est la divinité qui est maîtresse de leur sort. Ils apprendront à vivre dans ces conditions dangereuses. C'est ce que nous faisons depuis des millénaires.

— Voyons, Grand Lama... Pas plus de trois cents ans...

— Non, des millénaires, depuis que les glaces sont devenues éternelles. Jadis il y avait une saison chaude... Mais c'était autrefois...

— Dans le monde entier on dit que la glaciation n'a commencé que depuis trois cents ans environ, trois cent quatorze, en fait.

— C'est une erreur. Nous avons des documents qui prouvent qu'il y a plus de deux mille années selon votre calendrier. Des parchemins... Dans ce grand temple chaque jour le Grand Lama doit écrire une pensée qui résume les activités spirituelles et temporales... Nous disposons de milliers de ces parchemins. Un seul couvre plusieurs mois, en général trois ou quatre. Nous les avons transportés dans une grande caverne où ils forment des piles épaisses. Pour les parcourir la vie d'un seul homme n'y suffirait pas.

— Mais, Grand Lama, dans la Sibérienne on prétend aussi que la glaciation a commencé voici deux millénaires...

— Je l'ignorais mais c'est une bonne nouvelle. En trois siècles nous n'aurions pas acquis autant de savoir-faire pour vivre ainsi accrochés dans le ciel, ajouta-t-il avec humour.

— Je vais me retirer, Grand Lama.

— Passe la nuit ici. Tu assisteras aux offices et au repas, et demain tu pourras prendre la direction de la Vallée des Échafaudages abandonnés... C'est là-bas que tu rencontreras ton demi-frère. Tu lui diras qu'il doit quitter la vallée en ta compagnie. Je lui donne huit jours pour le faire. En échange nous donnerons une autre vallée à ses amis pour qu'ils agrandissent les territoires et cueillent beaucoup plus de lichens.

— Je ne pense pas revenir un jour, dit Jdrien avec une émotion profonde.

— Si, tu reviendras mais je ne serai plus. Tu pourras quand même venir dans la Caverne des Morts. Tu verras ma momie et tu lui parleras pour raconter ce que tu as fait durant tout ce temps.

— Pourquoi reviendrai-je ?

— Quand les eaux monteront, où pourras-tu bien aller sinon dans ce temple ?

— Les eaux monteront ?

— Je serai mort quand la catastrophe arrivera. On ne verra plus rien car il y aura une vapeur même pour masquer les choses. Les hommes se déplaceront à travers elle comme des aveugles. Tu reviendras pour consulter nos archives, les parchemins des pensées quotidiennes.

CHAPITRE II

La locomotive n'avancait que de quelques kilomètres chaque jour tant la voie était enfouie sous la glace. Tout l'appareillage de bord se trouvait mobilisé pour ouvrir une tranchée profonde. Sans qu'ils puissent savoir où ils se trouvaient très exactement. Le compas s'affolait, indiquait plusieurs masses métalliques, et jamais ils n'avaient vu une telle banquise.

— Même le *Catalogue des Stations mirifiques* n'indique rien au sujet de la distance à partir de l'aiguillage secret.

Yeuse l'avait également consulté, en vain. La banque de données du bord restait aussi muette sur le sujet.

— Ça peut durer des jours et des jours, dit Gus.

Il avalait un repas rapide comme d'habitude depuis qu'ils avaient quitté la ligne régulière.

— Personne n'est passé là depuis des années. Personne... Et si jamais la continuité du rail est interrompue, que faudra-t-il faire ?

Yeuse, très fatiguée, se tenait sur la passerelle enfouie dans un siège de pilotage, ne voyant plus les touches lumineuses, les écrans. Les détecteurs n'en finissaient pas de donner l'alerte. La veille c'était une draisine abandonnée en pleine voie sous quatre mètres de glace. Lorsqu'ils l'avaient déblayée au laser et aux ultrasons ils avaient découvert trois personnes à l'intérieur. Un couple et un enfant de dix ans. Morts depuis combien de temps ? Impossible de le déterminer. Même en examinant leur journal de bord. Ils avaient dû soulever la draisine avec la herse, la déposer à côté de la voie et continuer. Pourquoi une famille sur la ligne de Concrete Station ?

— Des gens qui cherchaient un trou à phoques, avait dit Gus.

Mais c'était encore trop facile comme explication. Pouvait-on prendre de tels risques pour un espoir aussi vague ? Il était vrai que

des milliers, des centaines de milliers de gens, abandonnés de tous, affamés, mourant de froid, auraient fait la même chose dans la Dépression Indienne. On racontait de telles légendes. La plus fabuleuse était celle des cargos de l'ancien temps, surpris en plein océan Indien par la formation de la banquise, des bateaux de commerce entre l'Australie ancienne et le cap de Bonne-Espérance, des pétroliers géants qui contournaient l'Afrique, venant d'Arabie. On aurait trouvé quelques-unes de ces épaves en effet, certaines écrasées par la banquise avec leur cargaison congelée. D'autres intactes, couchées sur la banquise après avoir glissé hors de son étreinte comme une savonnette hors de mains humides. Il y avait même une Cargo Compagnie quelque part, minuscule, vivant depuis des décennies sur le fret qu'on avait découvert dans le navire.

— J'ai vu une revue sur toutes les épaves soi-disant répertoriées, et on vendait même un très ancien journal maritime des Lloyds, donnant la position des navires au moment de la glaciation, disait le cul-de-jatte. Dans le milieu des traîne-wagons il circulait de main en main. Acheté un dollar, il pouvait se revendre dix. C'est certain que de nombreux bateaux ont dû être surpris, mais la plupart ont coulé par cinq mille mètres de fond.

La nuit ils prenaient un tour de garde pour surveiller le travail de la machine. L'autonomie de ce monstre les effrayait. Ils craignaient de se laisser aller à tout renoncement, de la laisser maître de leur destin. Il leur fallait prendre en main sa conduite, la soumettre à leur volonté avant qu'il ne soit trop tard. On aurait pu vivre sa vie dans le ventre de la machine, sans jamais éprouver d'autres besoins puisque tous pouvaient être satisfaits. Encore aurait-il fallu être plus nombreux.

Pendant que Gus prenait son premier quart, elle descendait dans l'entrepôt, prenait un bain prolongé au milieu d'une abondante mousse bleutée, puis allait choisir dans les réserves un repas délicat qu'elle emportait dans sa chambre. Un film récent ou ancien retenait son attention tandis qu'elle mangeait. Puis elle couchait dans le grand lit confortable sans que le moindre bruit vienne la déranger. La partie habitable était parfaitement insonorisée et le grand cri nucléaire de la locomotive restait inaudible. Sa réserve de matière fissile paraissait inépuisable et, d'après les calculs de Gus, elle aurait pu tourner autour du monde durant encore plusieurs

décennies sans être ravitaillée. À minuit Gus l'appela par l'interphone. Elle enfila une combinaison isotherme ainsi qu'ils l'avaient décidé ensemble. En cas de besoin ils pourraient s'enfuir à bord d'une chaloupe de secours largement pourvue en matériel et nourriture.

— Rien à signaler, dit l'infirme depuis son poste de pilotage. Il semble que la couche de glace soit moins épaisse. La moyenne a légèrement augmenté de quatre pour cent depuis la fin de l'après-midi. Depuis hier même heure nous avons parcouru vingt-quatre kilomètres.

— Bonne nuit, dit-elle en se glissant à sa place.

Au début, pour se tenir éveillée elle dirigea elle-même les rayons laser sur les congères, manœuvra la herse, donna les accélérations nécessaires, puis elle se lassa, commença par abandonner à l'automatisme le laser et la herse. L'ordinateur était plus habile qu'elle pour résoudre les problèmes et attaquer la glace. Il était deux heures du matin et elle avait du mal à garder les yeux ouverts. L'écran soudain s'alluma et un texte s'imprima : « Envisager destruction par explosifs missiles moyenne puissance. » Une chose qu'elle n'avait jamais faite mais elle avait vu Gus procéder. Sagesse ou difficulté de mise en place, la machine ne pouvait prendre d'elle-même cette décision, n'était programmée que pour la conseiller.

L'écran annonçait un mini-iceberg échoué à moins de cent mètres, juste en plein sur la ligne. Elle devait reculer à bonne distance et enclencher les opérations de tir. Le réglage, lui, se faisait sans intervention humaine.

C'était tout un art que de pulvériser un iceberg de façon que l'explosion disperse la plus grosse partie de sa masse de chaque côté des rails, et non devant et derrière.

Le cœur battant, elle enclencha le processus et quand la détente, un simple bouton rouge, se mit à clignoter, elle hésita à appuyer. Mais ne connaissant pas quels paramètres avaient dû être pris en compte, elle devait agir à l'aveuglette, faire confiance à la locomotive.

L'explosion fut assez violente pour être entendue depuis la passerelle, mais Gus continua de dormir, puisqu'il ne posa aucune question par l'interphone.

L'iceberg avait été proprement découpé au cœur même et la

herse déblaia la voie entre deux parois de trente mètres de haut. Peu après la moyenne s'accéléra encore et lorsque Gus vint la relever, un autre pourcentage d'accélération s'affichait sur l'écran du totalisateur.

— Six pour cent, ça devient vraiment une partie de plaisir, dit-il. Tu peux aller dormir. Il y a du café dans la cuisine, si tu veux.

— Non, j'ai trop sommeil.

Dans la journée ils restaient généralement ensemble quand Gus ne consultait pas la banque de données. Il devenait de plus en plus avide de savoir et les vingt dernières années de la planète se trouvaient à sa disposition, sous forme d'événements capitaux dans la computothèque.

— À peine un mètre de glace, annonça-t-il lorsqu'elle lui apporta le plateau du déjeuner, et la moyenne serait de cinquante kilomètres et quelques par jour. Et toujours une très belle continuité de rails, ce qui est vraiment incroyable... J'ai vu une colonie de manchots voici une heure. Il y en avait des milliers autour d'un grand lac. Rien qu'avec leur guano on pourrait réaliser une fortune.

— C'est ce que cherchaient peut-être les trois passagers de la draisine, dit-elle.

— Tu y penses encore ?

— J'ai vu tellement de gens malheureux dans cette Dépression. C'est l'endroit le plus horrible du monde et celui où les malheureux affluent, comme si la misère allait à la misère comme l'argent va à l'argent.

Gus hochait la tête, se souvenant de son temps de traîne-wagon. C'était vrai qu'il y avait des milliers de clochards ferroviaires dans la Dépression.

— Elle possède une volonté propre, dit-elle en parlant de la machine, et j'ai toujours l'impression que si elle nous laisse la conduire c'est avec une sorte d'indulgence, comme si nous étions des enfants capricieux. Souviens-toi lorsque nous sommes passés à côté de l'aiguillage secret conduisant sur cette voie, elle s'est arrêtée d'elle-même et rien n'aurait pu la faire avancer ou reculer.

— Une simple programmation, assura-t-il, rien d'autre. Si nous trouvons le microprocesseur qui la conditionne, elle nous obéira totalement.

— Je n'en suis pas aussi sûre que toi, fit-elle méfiante.

— Ne fantasme pas au sujet de cette machine...

Ce fut aussi cette journée-là qu'ils découvrirent une minuscule station abandonnée. Un peu en dehors de la ligne et certainement desservie par une voie de raccordement. Les trois wagons disparaissaient à moitié dans la glace. Gus arrêta la machine et s'équipa pour aller voir.

Sur la banquise il ressemblait vraiment à un énorme manchot qui se dandinait. Elle restait en liaison avec lui et il lui fallut une demi-heure pour franchir la distance.

— Trois vieux wagons... Avec des hublots, pas de verrière.

— Tu vois quelque chose ?

— Ils sont dans une gangue de glace... Il faut que je l'attaque au piolet.

Elle l'entendit haletter sous l'effort, puis un verre se brisa. Il dit qu'il allait entrer dans le wagon et ne pourrait certainement plus émettre.

La jeune femme alluma un bout rouge, cigare euphorisant fabriqué en Transeuropéenne et dont Kurts le pirate avait entassé quelques caisses dans les soutes. Il lui fallait calmer son appréhension de rester seule.

— Ça va, je retourne.

— Tu as vu quelque chose ?

— Rien du tout.

Lorsqu'elle le vit elle respira plus librement et alla déboucher une bouteille de vodka. Il passa le sas sans trop s'attarder.

— Cette combinaison fonctionne très bien, dit-il.

— Qu'y a-t-il là-bas ?

— Rien...

— Mais enfin, pas de trou à phoques ni rookerie, alors ? Qui pouvait vivre là-bas ?

— Des chasseurs de loups, je suppose. Il y avait deux ou trois peaux gelées...

— Des loups ? Ce n'est pas leur endroit... Les loups mangent les rats qui eux s'attaquent aux colonies de goélands dont ils dévorent les œufs et les petits. Pas de goélands, pas de rats, donc pas de loups.

— Peut-être que dans le temps il y avait une rookerie dans les parages...

— Tu n'as rien vu d'autre ?

— Rien du tout.

Mais elle ne le croyait pas. Il avait une façon de boire sa vodka, d'un seul coup, qui trahissait une émotion profonde qu'il voulait oublier.

— Tu sais, je suis à même d'entendre la vérité, toute la vérité. Ne veux-tu pas me dire ce que tu as vu dans ce wagon ?

— D'accord, dit-il en versant un peu d'alcool dans son verre. Des cadavres. Une dizaine.

— Des gens morts de froid ?

— Pas des gens.

Il la regarda fixement :

— Des Garous, comme ceux de Gravel Station.

CHAPITRE III

L'envoyé de la Compagnie de la Sainte-Croix avait le titre de vicaire apostolique et se nommait frère Ludwig. Le Président Kid détenait un dossier sur le personnage qui avait été le principal surveillant du professeur Harl Mern retenu prisonnier dans la Sainte-Croix. On disait que ce Ludwig avait des relations avec les Tarphys, la famille de tueurs à gages au service de Lady Diana, et aussi avec la secte des Éboueurs de la Vie Éternelle aujourd'hui disparue.

— Ce Ludwig, lui dit son conseiller religieux Simoni, a pu être indirectement responsable de la mort de Lien Rag... Mais reste à le prouver.

Il ajouta que Ludwig avait certainement appartenu à la sécurité secrète des Néo-Catholiques et qu'il avait déjà fait le voyage à la Nouvelle Rome pour saluer le pape Pie XIII.

C'était un homme très onctueux, très mielleux, qui commença par faire l'éloge de la grande Compagnie de la Banquise et de la sagesse de son président.

— Vous avez réalisé une œuvre grandiose, voyageur Président, et le monde entier vous respecte et vous vénère... Sa sainteté Pie XIII vous prie de recevoir le témoignage de sa paternelle affection.

Le Kid se raidit sans essayer de le cacher.

— Paternelle affection ?

— C'est une formule consacrée, fit frère Ludwig, bonasse, oubliez ce qu'elle peut avoir d'insolite ou de surprenant pour vous. Le Saint Père m'a longuement entretenu de vous durant les quelques heures que j'ai passées auprès de lui à Vatican II. Il a d'ailleurs l'intention d'entreprendre un long périple à travers le

monde et il viendra en premier dans cette région. Vous aurez je pense à cœur de le recevoir.

— Pourquoi pas ? Venez-vous préparer ce voyage ?

— Pas exactement, mais je devais vous en parler, même si ce voyage est pour dans six mois... La véritable raison qui me conduit auprès de vous est différente.

Il était timidement assis au bord de son fauteuil comme un jeune homme réservé, les mains jointes, mais le Kid ne se laissait pas abuser par cette humilité. Les responsables néo-catholiques ne manquaient ni d'assurance ni quelquefois de morgue, et il aurait été étonnant qu'un tel personnage fût ce qu'il s'efforçait de paraître. La Compagnie de la Sainte-Croix, capitale NSJC Station, possédait de grandes richesses, de puissants appuis et disposait du plus puissant émetteur radio de l'hémisphère sud. À une époque où un message venu de Transeuropéenne jusqu'à Titanpolis mettait parfois deux et même trois jours pour arriver, l'annonce de l'élection du pape n'avait demandé que huit heures pour être communiquée à cette partie du monde.

Le Kid avait été l'un des actionnaires de la Sainte-Croix et Lien Rag l'avait découvert, ainsi que Yeuse, mais depuis il avait revendu les actions. Il n'en était que plus à l'aise pour accueillir cet envoyé du pape.

— Sa Sainteté est très préoccupée par la montée de la pornographie dans le monde... Elle est très attristée par tous ces bas instincts qui poussent les hommes et les femmes à copuler sans la moindre retenue. Bien avant d'être pape, il avait commencé de se poser des questions et avait même réuni des éléments primordiaux d'une enquête très détaillée...

Il attendit vainement une approbation qui ne vint pas. Le Président, les mains croisées sous son menton, regardait devant lui l'une des coupoles de sa cristalline station.

— Eh bien, Sa Sainteté en a conclu que la pornographie et la luxure trouvaient leur source dans la vue des animaux forniquant sur les verrières des villes. Dans la Transeuropéenne c'est un spectacle quotidien, presque banalisé, et les enfants sont dès leur plus petit âge conditionnés par ce genre de spectacle...

— Ici les Roux ne travaillent pas sur nos toits... Nous nous débarrassons de la glace avec d'autres moyens plus sophistiqués.

— Les Roux sont quand même partout et plus nombreux qu'ailleurs. Vous ne pouvez le nier... Vous leur avez offert des conditions exceptionnelles avec le Dépotoir et les autres centres de récupération de déchets de baleine.

— Me le reprochez-vous ?

— Pas du tout... Nous ne voulons quand même pas la mort de ces créatures... Ce sont des animaux supérieurs comme autrefois le singe, plus près de nous la baleine, mais c'est tout, et le pape a répété qu'il leur réfutait la possibilité d'avoir une âme. C'est-à-dire que ce ne sont pas des hommes.

— Tiens donc. Ils ont deux jambes, deux bras, une tête, souvent belle, et ce ne sont pas des hommes. Ils parlent et peuvent en milieu favorable acquérir notre propre langage et ce ne sont pas des hommes. Ils travaillent dur pour nourrir les vieux et les enfants et ce sont des animaux ?

Ludwig baissait la tête et attendait que la colère froide du Président passe. Il marmottait une prière. Le Kid le trouva ridicule.

— Poursuivez votre démonstration, frère Ludwig.

— À ma connaissance vous êtes un des rares qui prétendiez que ce sont des hommes comme vous et moi... Mais je continue à exposer la pensée du Saint Père en m'efforçant d'être aussi fidèle que possible. D'après une étude démographique il semblerait que le nombre des Roux va croissant, et cette augmentation serait chiffrée annuellement entre dix et vingt pour cent. Ce qui est énorme. Nous ne pouvons accepter que ces êtres-là puissent un jour être plus nombreux que nous et menacent notre civilisation ferroviaire du Chaud. Ce serait catastrophique. Les cardinaux réunis à Rome pour l'élection du pape l'ont également affirmé... Il faut freiner cette expansion... D'autant plus qu'elle est due à deux phénomènes... L'un étant la fertilité et l'excessive sexualité des Roux... Une femelle peut aisément mettre bas entre dix et vingt fois dans son existence et ne s'en prive pas. Elles sont toujours grosses, fit-il avec dégoût.

Le Kid fermait les yeux pour ne pas trahir son irritation. Le pape était un personnage, un chef de Compagnie, et il devait le ménager, mais entendre de telles âneries, de telles bassesses le mettait hors de lui.

— Donc il suffirait...

— Quel est le deuxième phénomène ?

— Nous l'ignorons... Mais il existe... Il y a des tribus qui soudain voient leur nombre croître alors qu'aucune naissance n'a eu lieu depuis des années... Ce fait a été constaté par bon nombre d'observateurs et même par le professeur Harl Mern qui, si vous vous en souvenez, a séjourné dans notre Compagnie.

Cette fois le Président Kid perdit patience :

— Vous le reteniez prisonnier. Vous l'utilisiez comme appât pour piéger Lien Rag... Que vous avez vendu aux Tarphys ou aux Éboueurs de la Vie Éternelle.

Frère Ludwig leva les yeux au ciel.

— Voyageur Président, je vous en supplie, n'ajoutez aucun crédit à ces ragots qui visent à discréditer l'Église...

— Je sais ce que je dis, j'étais actionnaire de la Sainte-Croix et, à ce titre, j'ai pu faire des enquêtes.

— Je regrette que le nom de cet ethnologue de troisième ordre vous ait conduit à tant de violence verbale...

— Troisième ordre alors que vous évoquez son témoignage en ce qui concerne les Roux ?

— Oublions ce qui nous sépare... Oublions aussi cet étrange phénomène que beaucoup ont constaté, pour nous attacher au premier.

— Vous voulez limiter les naissances ?

Ludwig resta souriant, comme pour encourager le Kid à remonter de lui-même les méandres de sa pensée tortueuse.

— Vous voulez les faire disparaître, quoi ?

— Non. Le Saint Père propose de les stériliser... Les mâles comme les femelles.

— Ah ! ce n'est que ça ?

— Oui, fit Ludwig tombant dans le panneau. Vous voyez que ce n'est pas grand-chose... Il faut quand même faire la part des choses, penser que la nourriture est rare et qu'ils en prélèvent une part importante. Ils dévorent six mille calories quand les travailleurs n'en absorbent que quinze cents pour se sustenter.

— Le minimum vital imposé par d'autres Compagnies que la mienne. Ici il est plus élevé et dépasse les deux mille cent calories... Les Roux ne font que de la récupération, les ordures le long des réseaux ferrés et autour des villes. Ici ils raclent les os de baleine. Jusqu'à ce qu'ils s'en occupent, on les jetait.

— Justement, un jour peut-être nous aurons besoin de ces déchets pour survivre, et ils n'existeront plus. Ils tuent les phoques également.

— Un par jour pour cent personnes. Les hommes du Chaud en tuent un pour dix personnes, car outre la nourriture il faut l'huile pour le chauffage.

— Vous les défendez âprement... Je vois que je me suis fourvoyé. J'ai cru que vous acceptiez la stérilisation.

— Je l'accepte si peu que je vais dès aujourd'hui prendre un arrêté pour interdire cette pratique sur les Roux, et pour interdire toute publicité à la décision prise par le pape. Toute infraction sera punie de bannissement.

Ludwig se leva brusquement, sembla grandir. Son visage perdit toute suavité et devint dur.

— De quel droit osez-vous défier l'envoyé de Dieu sur la Terre ? Nous pensions qu'un nonce apostolique... Mais dans ces conditions... Il n'en sera pas question avant longtemps.

— Frère Ludwig, vous avez intérêt à vous montrer plus diplomate avec moi... Sinon ce seront les Néo-Catholiques installés sur ma Concession qui en souffriront. Je ne suis pas un saint et j'ai des rancunes tenaces, moi aussi...

Ludwig regarda ce misérable avorton qui le défiait et réalisa qu'il se trouvait à des milliers de kilomètres de la frontière... Que dans cette immense Concession tout pouvait arriver... Que le Président passait pour avoir un esprit très rusé avec ses ennemis.

— Je suis désolé, murmura-t-il. Je comprends votre opposition et je pense que nous devrions discuter différemment sur la possibilité d'un échange d'ambassadeurs... Nous examinerons avec indulgence toutes les candidatures, et Sa Sainteté ne serait pas hostile à l'envoi de voyageuse Yeuse qu'il a bien connue lorsqu'il était lui-même nonce apostolique à Grand Star Station...

— Il a très bon goût, dit le Kid en souriant.

Ludwig eut un haut-le-corps comme si l'on accusait son chef spirituel de turpitudes ignobles.

— C'est une bonne ambassadrice.

— Se trouve-t-elle dans cette station ? demanda le religieux.

— Pas pour l'instant.

— Comme c'est dommage... J'aurais tant souhaité la rencontrer.

Puis-je espérer ?

— Je ne le pense pas. Elle voyage pour son plaisir et je ne sais quand elle reviendra.

Ludwig s'inclina et prit congé. Dès qu'il fut seul, le Président Kid convoqua Simoni :

— Vous avez recensé tous les Néos de la Compagnie ?

— Depuis que vous me l'aviez ordonné, à l'élection de Pie XIII.

— Très bien. Y a-t-il des personnages importants chez eux ?

— On compte déjà quatre évêques...

— Quatre ?

— Oui ! pas de cardinaux en revanche, mais ça ne saurait tarder, je suppose.

Seul le Kid pensa à ce deuxième phénomène évoqué par le religieux, sur cette augmentation mystérieuse des Roux adultes en certaines périodes.

CHAPITRE IV

Ce jour-là ils franchirent cent kilomètres sans rencontrer d'obstacle majeur sur la ligne. La couche de glace allait en diminuant et le laser suffisait à la déblayer. Yeuse n'avait pu fermer l'œil à cause de ces cadavres de Garous trouvés dans la minuscule station en bordure de la voie. Gus les avait examinés avec soin, affirmait qu'ils ressemblaient à ceux de Gravel Station et ne portaient aucune marque au fer rouge côté poignet.

— Les wagons étaient comme des cages, expliqua Gus lorsqu'elle apporta le petit déjeuner dans le poste de pilotage. Plus j'y réfléchis et plus je pense que cette station était comme une sorte de relais.

— Un relais de quoi ?

— Les Garous y étaient enfermés en attendant d'être transportés ailleurs.

— Par qui ?

— Ça je l'ignore. Ils sont morts de froid et de faim. Abandonnés par leurs gardiens qui habitaient le troisième wagon. Là j'ai trouvé un aménagement plus confortable, si l'on veut... Mais ce qui m'a mis dans l'idée que les gardiens logeaient là c'est la présence de livres et de revues. Les Garous n'ont que faire de textes imprimés.

— L'épaisseur de la glace sur les rails peut-elle nous indiquer quel laps de temps a été nécessaire à sa formation ?

— C'est une zone de grands vents qui apportent des averses de grêlons arrachés aux montagnes du pôle Sud... En principe nous roulons vers le Nord, bien que le compas ne l'indique plus, et la couche devient moins épaisse. On ne peut pas donner de chiffre... J'y ai également réfléchi et j'en arrive à la conclusion qu'une tempête extraordinaire, voire une série de tempêtes violentes se

sont abattues sur la zone et ont enseveli la ligne. Depuis plusieurs années personne ne s'est aventuré dans ce coin... Les gardiens des Garous se sont certainement affolés quand la météo est devenue aussi effrayante.

— Et s'il s'agissait des occupants de la petite draisine, le couple avec cet enfant ?

— Elle paraissait au contraire se diriger vers le Nord...

— On ne peut pas dire, ce genre de véhicule se propulse aussi bien en marche arrière sans inconvénient...

— C'était un moteur diesel à huile de phoque...

— En venant de la petite station ils n'avaient aucun moyen de faire pivoter la machine... Il leur a fallu fuir en marche arrière et la tempête les a surpris alors qu'ils tentaient de rejoindre le réseau secondaire... Crois-tu que nous pourrions retrouver trace de cette tempête dans les mémoires de la machine ?

— Pendant des années elle a continué de fonctionner de façon autonome, engrangeant toutes les informations... Elle captait les émissions radio de Gen Station ou de Cross Bi Station.

Yeuse passa l'après-midi à pianoter sur l'ordinateur, essayant d'exhumer les enregistrements météo des dernières années, et elle finit par découvrir un diagramme résumant les variations dépressionnaires de la banquise recouvrant l'ancien océan Indien.

— Ça y est ! cria-t-elle à Gus qui pilotait. C'était il y a quatre ans, en 2359... Pendant un mois il a dû y avoir des vents incroyables...

— Mais pourquoi sont-ils allés vers le Sud, ces trois-là ?

Yeuse fut frappée par le bon sens de cette réflexion.

— C'est vrai... Peut-être qu'ils ne connaissaient que cette issue...

— S'ils étaient restés dans la minuscule station ils seraient encore en vie. Je suppose qu'il restait de l'huile et des provisions entassées dans des magasins-igloos. Je n'ai pas eu le temps de les repérer mais ils doivent exister...

— Et si les tempêtes les avaient justement détruits...

— Ils n'auraient jamais pu rouler une fois les vents calmés. Non, ils sont partis avant et vers le Sud... À la rencontre des pires conditions climatiques... Parce qu'ils savaient qu'au Nord la ligne ne menait nulle part.

Yeuse tressaillit.

— Tu le penses vraiment ?

— Je le crains, plutôt.

— Kurts ne nous aurait pas engagés sur une fausse piste... Voire un piège...

— Qui peut l'affirmer ?

— Non, non, cria Yeuse, ce couple vivait dans la certitude que le côté nord était inaccessible parce qu'ils avaient peur. Entre une tempête horrible et une autre terreur, ils ont choisi la tempête... Mais voyons, réfléchis... Que faisaient-ils dans cette solitude ? Ils gardaient des Garous, des monstres effrayants, capables de dévorer n'importe quoi...

— Ça voudrait dire..., murmura Gus.

Instinctivement il ralentit la vitesse de la locomotive pirate.

— Nous allons retrouver les mêmes conditions que dans Gravel Station, fit Yeuse. Et là-bas, les Garous qui nous encerclaient, ceux qui ont tué Enrique et avant lui Stewe et Sala, devaient provenir de cette contrée mystérieuse... Kurts avait dû les trouver au cours d'une première expédition...

— Pas forcément, fit Gus. Tu sais, j'ai pendant un an traîné mes fesses dans des stations minables de la Dépression Indienne, et j'ai appris qu'on pouvait acheter et vendre n'importe quoi. Pour de l'argent, les habitants de ces Compagnies misérables sont prêts à tout. Je me demande s'il n'y avait pas un trafic clandestin de Garous... Bibi, le directeur du cirque de Bigstast, désirait s'en procurer... Peut-être qu'il existe des cirques nomades qui proposent en secret ce genre d'attractions.

— Cela se saurait.

— Tout s'achète dans cette région, même les agents de la police ferroviaire, même les incorruptibles Aiguilleurs... Il faut avoir vécu comme un traîne-wagon pour le savoir. Kurts a eu vent du trafic et il a racheté des Garous qui, ensuite, ont été emmenés dans la pyramide de Gravel Station en attendant une autre solution. On connaît la suite, comment ils se sont libérés et ont attaqué leurs gardiens... Mais ces Garous provenaient de cette région, c'est indéniable.

La machine roulait très lentement comme si elle allait s'arrêter. Pourtant la couche de glace était de quelques dizaines de centimètres à peine, la herse seule aurait pu la disperser.

— Sommes-nous dans les conditions de continuer ? demanda

l'infirme. Dans Gravel Station ils n'étaient qu'une centaine...

— Nous pensions être à l'abri dans notre machine et sans votre arrivée nous serions tous morts, fit Yeuse d'une voix oppressée.

— Concrete Station ne serait que cela, une fabrique de Garous qui vivraient en liberté... C'est pour cette raison que le couple de gardiens n'a pas voulu prendre la direction du Nord ? Mais dans les récits sur Concrete Station il n'en est jamais question... On y parle surtout de tribus de Roux campant sur les bords d'une grande mer intérieure et d'une construction en béton... Je ne veux retenir des descriptions souvent emphatiques ou paradisiaques que ces deux éléments plus proches de notre réalité.

— Le béton, une réalité pour nous ?

— On l'utilise dans les mines subglaciaires et dans certains cas. Je suis sûr que Lady Diana en autorise l'usage dans son fameux tunnel Nord-Sud. Bien que d'un autre côté elle fasse condamner l'usage de ce matériau par la CANYST.

— Les Garous seraient de création récente ? Mais je ne pense pas que Kurts ait voulu nous attirer dans un piège. Je suis même certaine qu'il est venu deux fois dans cette étrange région. La première avec cette locomotive... La seconde avec Lien Rag, quand ils sont partis ensemble dans un autre véhicule.

— Et qu'ils n'en sont jamais revenus, fit-il remarquer.

Elle préférait ne pas réfléchir à ce qui aurait pu être leur fin.

— Il faut fouiller dans les mémoires de la machine. Quelque part elle a conservé des traces de ce premier voyage puisqu'elle enregistre tout...

— Nous devrions nous y consacrer nuit et jour, fit-il remarquer, et sans espérer obtenir un résultat. Pour faire surgir ce genre d'enregistrement il va falloir tâtonner, trouver les mots clés... Nous avons essayé avec Concrete Station mais ça n'a rien donné, car Kurts a verrouillé à l'aide d'un code tout ce qui concerne le coin. Trouve-moi le code et nous aurons accès à une documentation détaillée. Mais en attendant il faut choisir. On continue ?

Elle resta silencieuse. La pensée de devoir affronter à nouveau des Garous, peut-être des centaines, voire des milliers, la glaçait d'effroi.

— Nous pourrions, dit Gus, nous arrêter et essayer de faire le point. Vivre un peu plus détendus durant vingt-quatre heures par

exemple, avant de prendre une décision. Concrete Station est en face de nous. Elle existe depuis des centaines d'années et ce n'est pas une journée perdue qui va la faire disparaître.

— Tu ne sais toujours pas comment ce nom a survécu à ton amnésie générale ?

— Depuis deux ans, bientôt trois, j'essaye de comprendre comment ces deux noms, Dépression Indienne et Concrete Station m'ont obsédé. Au point de me faire quitter la Transeuropéenne pour venir crever de faim et de froid dans cette autre partie du monde... En Transeuropéenne on se serait décidé à me recueillir, à s'inquiéter, à faire des recherches sur mes origines, et on aurait fini par trouver le reste de ma famille, puisque tu dis que j'ai des enfants et une grande exploitation d'élevage de rennes sous serres. J'ai renoncé à tout ça... Maintenant que nous ne sommes qu'à quelques journées de mon but, voilà que j'ai peur... Et pas seulement des Garous... Avec cette machine on peut les affronter sans trop de risques. Ce ne sera pas une partie de plaisir... Mais suis-je donc venu de si loin pour découvrir une fabrique de monstres ?

La locomotive s'immobilisa un peu plus loin dans une zone de totale platitude. À perte de vue la banquise lisse fuyait vers un horizon circulaire et proche. La nuit venait et plombait la glace.

— Ici le vent lamine tout, emporte vers le Nord les débris de congères. C'est l'endroit idéal pour installer un réseau et pourtant on ne l'a jamais fait. Il n'y a que cette misérable petite voie. D'une résistance à toute épreuve car depuis le temps elle aurait pu disparaître à jamais.

Yeuse regagna sa chambre et se plongea dans la baignoire. Durant deux heures elle essaya de réfléchir à leur situation mais ne réussit pas à se concentrer. Alors elle s'habilla, choisit une robe du soir époustouflante qu'elle trouva dans l'immense garde-robe accumulée par des années de piraterie. Kurts avait une attirance particulière pour l'habillement féminin, les dessous érotiques bien sûr, mais aussi les robes, les manteaux de grand luxe. Il avait dépouillé les femmes les plus riches, les plus puissantes des principales Compagnies, pillé les stocks des grands marchands de frivolités.

Lorsqu'elle pénétra dans la cuisine, Gus avait sorti de quoi composer un repas très fin, mais il ne voulut pas qu'elle l'aide.

— Attends à côté, dans la salle à manger du maître de bord.

Elle dressa le couvert, sortant les pièces les plus rares, allumant des bougies délicatement parfumées, réglant les lumières.

Ils dînèrent longtemps, très compassés au début puis beaucoup plus joyeux vers la fin, quand Gus eut débouché plusieurs bouteilles marquées « champagne » et qu'on récoltait à grands frais dans la Transeuropéenne.

— Les serres où les vignes produisent ce cru sont sévèrement gardées et la ligne qui y conduit est prioritaire. Si bien que seuls les actionnaires importants de la Compagnie y ont accès.

Gus leva sa flûte.

— Buvons à la réussite de nos désirs... Je me demande si ce vin a toutes les qualités de ceux d'autrefois... On lit de telles descriptions dans d'anciens romans que l'on peut se poser des questions, soit sur l'imagination des écrivains de l'époque, soit sur l'habileté des vignerons d'aujourd'hui.

Yeuse, très gaie, réalisa soudain qu'ils se trouvaient dans la solitude la plus mystérieuse du monde en habit de gala, en train d'évoquer un monde disparu à jamais. Suffoquée par tant d'inconscience, elle reposa sa flûte sans y avoir touché.

Gus l'observait avec une inquiétude qu'il s'efforçait de dissimuler.

— Quelque chose ne va pas ?

— Autrefois il n'y avait pas les glaces, les Garous n'existaient que dans les contes à dormir debout, le champagne avait certainement un autre goût. Quand je me penche sur le passé je suis prise d'une si grande tristesse que je crains toujours de ne pouvoir continuer à vivre... Comment font ceux qui exploitent les G.E.D. et les G.I.D. pour accepter notre existence actuelle.

Les G.E.D. désignaient les Gisements Économiques Diversifiés et les G.I.D. les Gisements Intellectuels de Documentation. Les deux exploitaient tout ce qui était encore utilisable de la civilisation d'autrefois enfouie sous les épaisses couches de glace.

— Il faut boire, dit Gus, nous avons vingt heures de permission à gaspiller.

CHAPITRE V

Dans le petit train charbonnier qui s'enfonçait dans les vallées obscures, Jdrien était l'objet d'une curiosité constante encore que très respectueuse de la part des Tibétains. Tous savaient que le Messie des Hommes du Froid avait la protection des lamas et ils venaient s'incliner devant ce dieu vivant, lui demandant simplement de toucher leurs petits moulins à prières ou des sortes de chapelets, ou encore des morceaux de tissu. En échange ils lui offraient de menus cadeaux, du lait, du beurre, des parfums.

Durant les deux jours du voyage, il fut nourri et abreuvé au-delà de ses besoins. Et quand le train s'arrêta au milieu de la sinistre Vallée des Échafaudages abandonnés, les Tibétains collèrent leur nez aux fenêtres du wagon de voyageurs pour le regarder s'éloigner. Il faisait presque nuit dans ce canyon alors qu'on n'était qu'au milieu de la journée. Il aperçut les lumières des plates-formes juste en face de lui et dut marcher vers elles sans autres indications.

Lorsqu'il se trouva au pied des échafaudages, il n'aperçut aucune échelle et dut héler les occupants de la première plate-forme pour qu'on fasse coulisser celle-ci.

Les Rénos parurent très heureux de le revoir et lui proposèrent de le hisser dans l'ascenseur mécanique.

— Vous savez, nous avons installé un moteur pour fournir de l'électricité. Et bientôt c'est le réacteur qui nous alimentera. Les conditions seront un peu moins dures.

— De toute manière, lui dit une femme âgée, c'est préférable à cette abomination de Jelly. Moi je ne regrette pas la base de Fraternité II. J'ai vu trop de gens se faire phagocytter par le protoplasma de cette amibe géante.

— Merci pour l'ascenseur, mais je vais prendre les échelles pour

saluer tout le monde.

En cours d'ascension il apprit un grand nombre de choses. D'abord le nombre de yaks avait augmenté et on comptait plusieurs étables à des niveaux différents.

La fourniture du lait permettait d'assurer déjà la nourriture d'une partie de la population réno. Les récoltes de lichens devenaient aussi plus abondantes et, en échange, ils pouvaient acheter du charbon et des aliments de première nécessité. On avait consenti à leur céder des spores de champignons qui produisaient de la farine panifiable et des premières expériences étaient en cours.

— Vous en avez pour la demi-journée par les échelles, lui dit-on. Nous ne les utilisons que pour de courts parcours... Mais il y aura bientôt une grande course et une dizaine de jeunes s'entraînent. Il faudra descendre et remonter en un temps record. C'est bon pour l'esprit d'émulation et pour encourager les activités physiques.

Il apprit qu'on attendait aussi un convoi de bois venant du Nord, d'une autre petite Compagnie qui possédait des forêts subglaciaires. Les Rénos allaient construire d'autres échafaudages, d'autres passerelles pour aller chercher le lichen dans les endroits les plus inaccessibles. Il apprit aussi qu'il y avait eu trois accidents mortels et qu'on installait des filets pour protéger les enfants.

— Certaines personnes ne peuvent quand même pas s'habituer... On a beau faire, les plates-formes oscillent, et la nuit on s'en rend encore plus compte. Les gens sont malades... Il paraît que ça s'appelle le mal de mer... Ça veut dire quoi, la mer ?

En cours d'ascension, Jdrien visita une étable avec six vaches dont trois étaient grosses. Ce seraient le premières naissances de veaux depuis leur installation dans les échafaudages à lichens.

— Le taureau est à côté, enchaîné, car il est furieux.

Ils avaient creusé dans la falaise pour aménager des étables mais bientôt ils abandonneraient les huttes des plates-formes pour vivre dans des cavités bien confortables.

— Il y fait bien plus chaud et les installations sont plus résistantes. Le balancement continual des échafaudages, à cause du courant d'air de cette vallée étroite, nécessite une constante surveillance. Les poutres jouent trop, les assemblages se défont. Les Tibétains savaient, ils construisaient en laissant plus de souplesse aux matériaux. Ils utilisaient la corde de soie de yak qui est élastique

et très résistante. Nous avons voulu faire mieux avec des câbles de carbone et nous avons failli courir à la catastrophe. Ce balancement est nécessaire pour éviter l'usure, mais il est difficile à supporter, physiquement et psychologiquement.

À un étage les ouvriers creusaient dans la roche en utilisant de mini-explosifs. L'électricité permettait aussi de forer avec un laser portatif. Le groupe électrogène était au dixième étage et pour l'instant fonctionnait avec l'huile provenant des dirigeables.

— Mais où sont les appareils ?

— Nous avons dû les dégonfler pour l'instant. Ils ne nous servent à rien. Seul *Soleil d'Espoir* navigue. Il nous procure de l'huile mais nous allons nous mettre au charbon. Nous l'utilisons déjà pour le chauffage, par la suite nous pensons installer un chauffage central d'habitations troglodytes.

— Et à Everest, que deviennent les nôtres ?

Jdrien répondit que les conditions de vie des Rénos d'Everest Station étaient plus mauvaises que les leurs, ne trouvaient que difficilement du charbon, essayaient de se lancer dans l'artisanat. Ils étudiaient la possibilité de fabriquer des poêles pour le chauffage, en céramique. C'était le seul matériau disponible dans cette compagnie aux ressources limitées.

— Il faut qu'ils inventent un four capable de cuire la terre réfractaire et les céramiques... S'ils y parviennent, ils se consacreront entièrement à cette tâche. Pour l'instant la nourriture est rationnée ainsi que le chauffage... Une famille de quatre personnes a renoncé à poursuivre l'expérience et a quitté la Sun Company.

— Les autres finiront par en faire autant, fit un homme qui attaquait la roche avec un burin et un marteau.

— Ils devraient nous rejoindre.

— Les échafaudages les terrorisent, expliqua Jdrien. Les Tibétains racontent des histoires épouvantables sur ces installations. Ils préfèrent vivre dans leur convoi mal chauffé que de venir vous rejoindre.

— Greog Suba est toujours là-bas ?

— Oui... Il a fait transformer la loco pour qu'elle fonctionne au charbon et grâce à elle ils ont de l'électricité, de la chaleur et peuvent transformer la glace en eau potable...

Il arriva au dixième étage. Le groupe électrogène était si bruyant que ceux qui s'en occupaient portaient des casques spéciaux sur leur cagoule. La plate-forme vibrait dangereusement et était constamment surveillée par une équipe volante qui passait des heures suspendue dans le vide.

— Quand la grotte sera creusée ça ira mieux.

Plus haut encore on commençait de tisser les soies des yaks. Le métier rudimentaire était installé dans une grande hutte. On lui expliqua que l'on peignait chaque matin les animaux dont les grands poils tombaient. On lui montra des soies brutes de près de quatre-vingts centimètres de longueur une fois défrisées.

— C'est le plus difficile, les défriser... Dès qu'elles tombent, elles s'enroulent sur elles-mêmes et il faut les redresser pour pouvoir les tisser. Ensuite nous les collons bout à bout pour fabriquer un fil sans fin. Regardez les résultats... Pour l'instant il s'agit surtout de fabriquer des cordes mais nous avons fait un essai de tapis.

C'était un travail admirable où les poils blancs et noirs traçaient des motifs très beaux. Il apprit que le peignage des yaks fournissait une abondante matière première et débarrassait les animaux de certains parasites.

— Ils deviennent plus beaux et comme ils vivent dans les étables chaudes ils ont moins besoin de leur fourrure.

En cours d'ascension on l'invita à manger et il ne put refuser. On lui assura que Ma Ker était au courant de sa venue et on lui montra les téléphones qui réunissaient les différents étages.

— Encore quelques années et tout le monde voudra vivre dans ces échafaudages, plaisanta le responsable de cette plate-forme.

On lui servit une nourriture simple et copieuse à base de viande et de lait. La viande venait de deux yaks morts au début de leur installation.

— Nous avons commis des erreurs mais nous avons pu récupérer leur chair. On trouve de la viande à acheter mais elle est horriblement chère.

Une jeune fille assise en face de Jdrien essayait d'attirer son attention, mais en désespoir de cause elle lui demanda soudain :

— Vous êtes venu voir votre frère Liensun ?

D'un seul coup les conversations s'arrêtèrent et une gêne générale apparut.

— Bien sûr, dit Jdrien en souriant, c'est normal non ?

En même temps il surprit des pensées contradictoires dans les esprits des gens qui l'entouraient. Il ne parvenait pas à lire une explication claire, mais apprenait que Liensun avait un comportement que l'on réprouvait. Il semblait avoir enfreint une règle morale et Jdrien ne comprenait pas laquelle. Il était impuissant à fouiller dans les pensées lorsqu'elles étaient multiples.

— On installe un laboratoire... Nous allons pouvoir travailler à notre...

Cette fois c'était un homme plus âgé qui venait de faire la gaffe. Il rougit et quitta la grande table.

— Excusez-le, dit le responsable de l'étage. Vous êtes tellement sympathique pour tous que nous vous prenons pour l'un des nôtres.

Jdrien jugea inutile d'insister mais avait compris qu'il s'agissait de recherches sur le Soleil. En contradiction avec les engagements pris envers la Sun Company. Si jamais les lamas l'apprenaient, l'avenir des Rénos risquait d'être compromis, surtout celui des obstinés d'Everest Station.

Il poursuivit son escalade, certain que Liensun avait commis une faute contre la loi morale de la communauté. Il pensait qu'il s'agissait d'une affaire de mœurs.

La nuit venait vite dans cette vallée encaissée et les éclairages restaient encore rares. Jdrien se hâta. Il avait une excellente forme physique malgré tous ces mois de sédentarité passés dans le corps de l'amibe géante.

Pourtant c'était insuffisant encore pour suivre sans traîner une tribu de Roux. Il dut s'arrêter encore car les gens voulaient tous lui serrer la main. On lui demandait aussi des consultations car il avait la réputation de guérir certains maux.

— Vous comprenez, l'hôpital est à l'avant-dernier étage, et ce n'est pas toujours facile d'y aller... Ils sont bien équipés et ils ont déjà réussi des opérations délicates. Quatre bébés sont également venus au monde.

Il calma une rage de dents, découvrit qu'un homme avait un déplacement des vertèbres et qu'une femme, jeune encore, se mourait d'un cancer de l'utérus. Il l'incita à aller consulter sans plus tarder.

— On dit que vous allez quitter Sun Company, est-ce vrai ?

— Il faut bien que je rejoigne mon peuple qui m'attend depuis un an...

— Ah oui, les Roux, lui disait-on avec une nuance de mépris le plus souvent.

Pour l'instant personne ne paraissait savoir que les lamas ne voulaient plus de Liensun sur la Concession et que lui, son demi-frère, devait le lui annoncer et le conduire au-delà de la frontière.

Il atteignit le dernier étage alors que la nuit était totale. Il avait perdu le compte de ces paliers et du nombre d'échelles empruntées.

CHAPITRE VI

Peu à peu, sur quelques kilomètres les rails parurent se dégager de la glace et, bientôt, Gus put arrêter le laser et remonter la herse. Il continua quelques instants à rouler à vitesse moyenne puis stoppa la machine.

— Il faut que j'en aie le cœur net, dit-il.

Il s'équipa pour sortir à l'extérieur et, comme chaque fois, il choisit de le faire par les soutes. Aussi ne le vit-elle pas avant qu'il n'apparaisse à l'avant. Il avançait sur ses mains, le corps penché en avant, mais laissant quand même une traînée mate entre les rails. Le frottement du bas de son corps effaçait la gelée nocturne. Il s'assit et fit un signe qu'elle ne comprit pas. Puis il parla dans son émetteur de cagoule :

— Les rails sont réchauffés à partir d'ici. Ils sont d'une matière inconnue, plastique semble-t-il, et tiède. Je pense que nous approchons de Concrete Station.

Avec de puissants appareils optiques elle essayait de percer le mystère d'un horizon qu'elle trouvait brumeux. Les grandes stations provoquaient parfois des vapeurs de ce type qui s'élevaient avant de retomber en neige ou en pluie de glace.

— Il faut pouvoir gaspiller l'énergie pour l'envoyer dans les rails. En général on ne le fait que sur de très grands réseaux.

— Regarde dans le télescope, il y a comme une brume.

Il resta en observation assez longtemps tandis que la locomotive roulait à petite vitesse. Ils étaient sur le qui-vive, ne quittaient pas les écrans des yeux. Celui du radar signala quelque chose à une trentaine de kilomètres. Une masse informe zébrée d'éclairs et de neige électronique.

— On dirait un brouillage, fit Yeuse qui avait plus que Gus

l'habitude des radars de bord.

— Un brouillage ?

— Il n'y a pas de doutes. Ou alors un leurre. Il faut ralentir encore et nous mettre en position de défense totale.

Quelques touches à effleurer et la check-list de l'armement prêt à intervenir commença automatiquement. Il n'y avait aucune anomalie dans le déroulement de l'opération et, des plus gros missiles jusqu'au plus petit laser d'approche, la locomotive se hérisait de ses défenses sophistiquées, devenait une véritable forteresse sur roues. Yeuse pensait qu'elle aurait pu affronter les plus grosses unités de la flotte de Lady Diana en cas de nécessité.

— La mer.

Aussi incroyable qu'inattendue, une immense étendue d'eau apparaissait sur leur droite. Mais plus loin, la voie ferrée passait au milieu.

— Arrête, crie Yeuse, nous n'allons pas prendre de tels risques.

La même crainte s'était emparée de Gus qui inversa les alternateurs. La machine stoppa sur cent mètres.

— Incroyable.

Devant eux des vaguelettes venaient s'écraser contre la pente douce de la banquise.

— Et pas un phoque.

Seuls ces animaux créaient des lacs intérieurs pour se ménager un lieu de pêche et de vie. Mais ce n'était pas un lac. Ils n'apercevaient pas la rive en face. D'ailleurs un rouleau de vapeurs blêmes barrait la vue et s'étendait de l'Ouest à l'Est sur des kilomètres. Yeuse distinguait la voie ferrée qui traversait l'eau sur une sorte de pont très peu surélevé. Impossible de distinguer en quel matériau il était construit.

— On ne peut engager la locomotive là-dessus, dit-elle. Ce serait trop risqué. Elle pèse des centaines de tonnes, peut-être des milliers.

Gus alla prendre une bouteille de vodka qu'il garda sur la passerelle et s'en adjugea une longue gorgée. Il la proposa à Yeuse qui accepta.

— Les récits font mention de cette mer mais jamais ils n'ont dit que la voie ferrée passait au milieu... Que disent les écrans ?

L'infrarouge signalait des présences de vie sur la droite et, avec

le télescope, ils finirent par situer un troupeau de phoques, peut-être même d'éléphants de mer. Pour apparaître à cette distance, ils devaient être énormes.

- Les rails disparaissent dans la brume... Pourquoi est-elle là ?
- Évaporation. L'eau doit être chaude... Les vapeurs s'élèvent.
- C'est une préfiguration de ce qui arriverait si le Soleil apparaissait, dit-elle.

Mais Gus n'y attacha aucune attention. Pour lui le mot « Soleil » était sans signification.

- Il faudra partir en reconnaissance.
- Laisser la locomotive ? s'exclama Yeuse. Jamais de la vie !
- J'irai seul. Tu peux très bien la manœuvrer et revenir vers des lieux plus civilisés en cas de besoin.

Il braqua le télescope vers le pont à fleur d'eau :

- Par grands vents il doit être submergé. Ce serait une grande aventure que de s'engager là-dessus. J'utiliserais la chaloupe.
- Mais combien de temps ? Une fois que tu seras dans la zone des brouillards je ne te verrai plus...
- Il faut pourtant aller voir...
- Oh ! regarde !

À quelques centaines de mètres des taches blanches descendaient du ciel bas. Yeuse et Gus n'avaient jamais vu neiger comme cela en pleine banquise où le froid était trop vif, mais il arrivait qu'à proximité des stations, à cause de la chaleur produite par les agglomérations, la température de l'air remonte et que le phénomène se produise.

Ils restèrent silencieux, effrayés et éblouis en même temps. La neige tombait abondamment, masquait encore l'horizon, et la mer paraissait fumer davantage.

Le rouleau de brumes se déplaçait dans leur direction.

- On ne doit pas y voir à dix mètres, murmura-t-elle.
- J'utiliserais les projecteurs.
- Quand ?
- Demain... Concrete Station doit se trouver dans ces brumes.
- Aucun détecteur ne fonctionne... C'est inimaginable... Et le compas lui-même refuse de nous donner la direction. Il est impossible de faire le point. Aucune radio n'est captable pour établir une triangulation.

Et soudain une forme sombre émergea lentement.

Une baleine de bonne taille, qui resta immobile quelques minutes avant de disparaître à nouveau. Yeuse se souvenait du récit de Lien Rag. Il avait voyagé avec les Hommes-Jonas, ce peuple qui vivait en symbiose dans le corps des immenses baleines. Celle qui l'avait transporté depuis la Compagnie de la Banquise jusque dans l'océan Atlantique avait dû faire escale dans cette mer intérieure. Lien Rag lui avait dit qu'il y avait de grands espaces d'eau dans les endroits les plus mal connus. Elle l'avait cru difficilement et voilà qu'elle en avait la preuve sous les yeux.

— Un volcan sous-marin ? Un courant d'eau chaude, fit-elle. Cette anomalie ne s'explique pas autrement.

— Il s'agit peut-être d'autre chose... D'une source de chaleur différente... Qui aurait son centre là-bas dans les brumes...

Excités, effrayés, fascinés, ils restèrent jusqu'à la nuit à poursuivre leurs observations en échangeant des hypothèses et, dans l'obscurité, ils allumèrent plusieurs projecteurs qui firent scintiller l'eau en éternel mouvement.

— Il va falloir veiller, dit-elle.

— Bien sûr...

— Tu crois que les Garous...

— S'il y a des phoques ou des éléphants de mer, ils peuvent se nourrir... Pourquoi nous attaquaient-ils ?

Lorsqu'elle eut terminé son quart elle refusa d'aller se coucher.

— Ne sois pas stupide. Tu dois ménager tes forces... Demain tu resteras seule... Es-tu psychologiquement prête à affronter cette solitude ? La locomotive peut se garder seule. Nous savons comment la verrouiller et même la faire riposter en cas d'attaque... Tu pourrais m'accompagner...

Elle frissonna, secoua la tête :

— Je n'en aurai pas le courage. Même si on me disait que Lien Rag est là-bas.

CHAPITRE VII

La chaloupe était une sorte de draisine à moteur à huile, construite en matériaux plastiques, formée de deux coques, l'une recevant les bogies, le moteur et l'habitacle, l'autre formant le toit. Celle-ci était entièrement transparente, offrant une très grande visibilité aux passagers et au pilote. L'habitacle se trouvait au centre, se composait de plusieurs couchettes étroites, d'une cambuse et de sanitaires. Un réservoir d'eau offrait une autonomie d'une semaine pour deux personnes. Le moteur fournissait l'électricité et la chaleur, pouvait propulser le véhicule léger à près de cent kilomètres heure. Mais la moyenne conseillée était de soixante pour une autonomie de quarante-huit heures. Comme matériel de secours, outre les balises et les appareils de détection, il y avait une chaudière de petit format pour fondre le lard des phoques. Le ravitaillement était au complet, et Gus, après une dernière vérification, la fit descendre sur la voie ferrée par un système de bossoirs placées à l'avant.

— Tant que je pourrai maintenir le contact radio je le ferai tous les quarts d'heure.

Yeuse hochâ la tête. Pour lui parler le cul-de-jatte s'était juché sur le siège du pilote de la locomotive.

— Dès que j'aurai fait vingt heures je rebrousserai chemin. Je ne veux pas aller jusqu'au bout des possibilités de l'engin.

— Tu vas mesurer la résistance du pont ?

— La première des choses.

Elle noua ses bras autour de son cou et l'embrassa sobrement, refoulant sa grande détresse. Il quitta la passerelle et, peu après, la chaloupe s'éloigna de la locomotive. Elle s'approcha de la rive et s'engagea sur le pont à petite allure. Bientôt elle dut la suivre au

télescope et la vit qui s'immobilisait à deux cents mètres, en pleine mer, sur ce pont à l'apparence fragile.

— Yeuse ? Les premiers contrôles sont positifs. Ce pont peut supporter de très lourdes charges. Il est bâti sur des caissons flottants qui ont l'air d'être amarrés par le fond. J'ignore à quelle profondeur mais il semblerait que dans cette région il y ait un plateau sous-marin. Ces caissons sont fabriqués en béton protégé par une matière plastique.

— En béton ?

— Je suis formel... Les analyseurs ont donné les mêmes paramètres en comparaison avec le béton que je possépais. Il peut suivre les variations de niveaux de moyenne amplitude, comme ceux que les vents antarctiques peuvent provoquer. Pour l'instant je ne vois rien d'autre.

— Des signes de vie ?

— Rien de visible.

La chaloupe repartit à bonne vitesse et bientôt Yeuse ne distingua plus qu'un point dans le réticule du télescope. Son cœur parut vouloir cesser de battre et une bouffée de sang lui monta au visage. Elle dut s'asseoir au poste de pilotage, fermer les yeux.

— J'approche de la zone des brouillards... Tu m'entends ?

Elle répondit si faiblement qu'il s'inquiéta et elle dut affirmer sa voix :

— Tout va bien...

— Les brumes sont là. Il y a des éléphants de mer sur ma droite, en très grand nombre... Ni d'un côté ni de l'autre je n'aperçois les rives. C'est véritablement une mer intérieure et non un trou d'eau.

Yeuse avait vu des mers intérieures dans la banquise du Pacifique, en bout du Viaduc que le Président Kid faisait construire, mais aucune n'avait cette ampleur.

On distinguait toujours une rive opposée.

Elle se fit du café en attendant la prochaine vacation radio. Mais celle-ci fut assez mauvaise. Gus se trouvait dans un brouillard si épais qu'il n'y voyait pas à quelques mètres et devait se fier à son radar et à ses appareils.

— La ligne est continue et sans obstacles, mais je roule au pas. Toujours rien devant moi mais parfois il y a un éléphant de mer sur les rails. Ces animaux ne mettent aucune bonne volonté à libérer la

voie.

Un quart d'heure plus tard il était pratiquement inaudible et elle repassa l'enregistrement pour récupérer quelques mots. Apparemment tout allait bien pour le cul-de-jatte.

Elle occupa son temps à essayer de solliciter l'ordinateur central pour savoir dans quelles conditions s'était effectué le premier voyage de Kurts dans cette zone, mais visiblement ces informations étaient frappées d'un « interdit ». Et elle n'avait pas idée de ce qu'était le code libérateur.

Sa radio fonctionnait toujours et, en cas d'appel, elle pouvait être prévenue dans n'importe quel endroit, même dans la salle de bains. Elle se prépara un plateau. Sans appétit elle se força à manger pour conserver toutes ses réserves d'énergie.

À midi la neige se mit à tomber sur la mer, de très gros flocons qui bouchèrent encore le paysage, et elle se sentit véritablement coincée dans cet univers désespéré. Elle pensa à sa bonne station de Kaménopolis, au temps où elle régnait sur la vie culturelle de cette grande cité. Elle l'avait ressuscitée après la guerre contre les Panaméricains, en avait fait le centre mondial des arts et des lettres. On venait de partout la visiter et les troupes de ballets, de théâtre, d'opéra, les peintres, les écrivains accouraient pour lui proposer leur œuvres. Des trains complets de spectateurs, de visiteurs effectuaient le voyage que des agences de tourisme proposaient dans toute l'Australasienne, et même en Africania. Jusqu'aux Panaméricains qui n'hésitaient pas à franchir ces distances considérables pour être présents à un vernissage, une inauguration, une première.

Elle pianotait sur le clavier mais l'écran ne lui offrait que des réponses sans intérêt. Il était évident qu'un pirate ne pouvait laisser à portée de n'importe qui la preuve de ses voyages et de ses raids. Et pourtant la locomotive était déjà venue sur cette ligne oubliée, avait peut-être emprunté cet étrange pont flottant.

Parfois la radio émettait d'étranges borborygmes, comme si quelqu'un s'apprêtait à parler mais rien ne venait et Gus ne pouvait plus l'atteindre. Elle calculait qu'à vingt de moyenne il se trouvait au moins à soixante-dix kilomètres de là. Est-ce qu'un pont pouvait avoir une telle longueur ? Bien sûr le Viaduc du Kid atteignait les six mille kilomètres en direction de l'Est, de la Panaméricaine, mais c'était une exception. Un peu avant la tombée de la nuit elle scruta

l'horizon avec le périscope et les découvrit sur la droite, à deux kilomètres environ.

CHAPITRE VIII

Elle s'injuria trivialement d'avoir oublié de scruter la région régulièrement. Depuis midi elle avait complètement oublié de le faire, à cause de ses travaux sur l'ordinateur, sinon elle les aurait distingués, alors que dans la nuit qui tombait rapidement elle n'avait pu apercevoir que cette masse sombre en mouvement.

S'agissait-il d'animaux, d'hommes ou de Garous, elle n'aurait pu le dire. Ils approchaient ! Et désormais elle devait se fier à l'infrarouge.

Bien sûr il situa des silhouettes, mais très confuses. Peut-être des loups en bande. Ils attaquaient les jeunes phoques parfois bien que d'ordinaire ils préfèrent les rats. Ils se méfiaient des éléphants de mer très lents mais très dangereux.

Ce n'étaient pas des loups. Les silhouettes rougeâtres de l'écran l'indiquaient, mais étaient-ce des hommes ou des Garous ? Des Roux ? Existait-il une tribu de Roux dans cette région isolée ? Bien sûr la présence des éléphants de mer l'aurait justifiée, mais elle craignait que ce ne soient les mêmes monstres qu'à Gravel Station.

Lorsqu'ils ne furent qu'à cinq cents mètres elle alluma tous les projecteurs et coupla l'infrarouge avec les appareils mobiles, si bien que le groupe inconnu fut pris dans les faisceaux éblouissants.

Ils s'immobilisèrent et au bout de quelques minutes parurent se tasser sur eux-mêmes ; ils s'asseyaient. Elle soupira de soulagement. Même en sachant qu'elle ne risquait rien à bord de la locomotive pirate, elle se voyait mal ordonnant le tir des armes automatiques. En quelques secondes elle pouvait balayer cette horde inconnue, mais y gagnerait-elle une impression de sécurité ? Elle en doutait.

La nuit fut longue, très longue car elle ne dormait que de courts instants. Les sonneries d'alerte auraient pu la réveiller mais elle

craignait justement d'être surprise en flagrant délit de profond sommeil alors qu'un danger la guettait à proximité.

Les projecteurs mobiles restaient braqués dans la même direction, preuve que le groupe n'avait pas bougé depuis la tombée de la nuit. Elle se bourrait de café et d'excitants, mais la fatigue accumulée depuis des jours et des jours, sans parler des événements de Gravel Station, ne se laissait pas détruire par ces expédients.

Le jour fut long à venir et jusqu'à neuf heures du matin elle vécut dans les transes. Elle coupa les projecteurs. Les inconnus, enfin ces êtres non identifiés qui se trouvaient là-bas, ne bougeaient toujours pas. Existait-il des Garous capables de supporter de grands froids ?

Il n'y avait que des Roux pour s'installer ainsi dans la glace et peu à peu la certitude qu'il s'agissait d'une tribu des Hommes du Froid calma son anxiété.

D'ailleurs elle les vit se lever et regarder dans la direction de la machine. Dans le télescope elle put détailler leurs silhouettes et même leurs visages. Ils étaient de bonne taille, avec une fourrure d'un blond rouge magnifique. Elle compta sept mâles et cinq femelles. Ce n'était pas tout à fait une tribu mais un groupe rejoignant peut-être sa horde.

Ils regardaient la mer, et elle aperçut des éléphants de mer qui nageaient vers l'Est. Du moins elle avait décidé que c'était l'Est à défaut de pouvoir l'affirmer en fonction du compas.

Ils parurent vouloir s'approcher mais la machine devait les impressionner. Elle aurait voulu essayer d'entrer en contact avec eux, se demandant s'ils en avaient déjà eu avec la civilisation ferroviaire.

Elle se rendit compte qu'il n'y avait pas d'enfants et qu'aucune des femmes n'était enceinte, ce qui était surprenant car, en règle générale, les femmes portaient un enfant chaque année. La période d'allaitement ne durait que quelques semaines, car très vite, surtout chez les Roux chasseurs et pêcheurs, les mères nourrissaient les bébés en mastiquant la nourriture des adultes qu'elles faisaient passer directement dans leur bouche.

Ce n'étaient pas des Roux de stations ou des réseaux, si elle en jugeait par la beauté de leur fourrure. Ceux des réseaux finissaient par devenir plus sombres à cause de la suie, et dans les alentours

des villes ils finissaient par perdre leurs poils, à cause de la qualité de la nourriture et de la chaleur proche. Beaucoup avaient des parasites, alors que les tribus les plus primitives ne connaissaient que rarement la maladie.

Les Roux restèrent sur place encore une heure puis soudain s'éloignèrent et, en quelques instants, disparurent à sa vue. Elle put encore accompagner leur départ grâce au télescope, émerveillée par la vitesse de leur marche. Jdrien lui avait dit qu'ils pouvaient en une seule nuit parcourir jusqu'à cent cinquante kilomètres et elle avait eu du mal à l'imaginer.

Bientôt ils furent hors du champ et elle éprouva une sorte de regret amer de n'avoir pas eu le courage d'entrer en contact avec eux. Elle connaissait pas mal de mots de leurs idiomes qui possédaient un tronc commun. Elle aurait pu se faire comprendre.

Plus elle y songeait, plus l'absence d'enfants et de femmes enceintes la préoccupait. Les Roux formaient un bloc et n'auraient jamais eu l'idée de partir sans leurs gosses. Mais il n'y avait pas de vieux non plus.

Pas de Roux à poils gris ou blancs en effet. Des adultes jeunes, en pleine forme, de quinze à trente ans. Au-delà commençait le vieillissement, les fourrures grises vers trente, quarante ans, les blanches au-delà. L'âge moyen était de trente-cinq ans. Les filles étaient nubiles à huit, neuf ans et portaient leur premier enfant à cet âge tendre. Ce qui choquait les ligues de vertu, surtout en Transeuropéenne où les Roux étaient nombreux. Ils évitaient la Panaméricaine et l'Africania, mais elle en avait aperçu quelques tribus en Sibérienne, lorsqu'elle avait représenté la Compagnie de la Banquise dans cette Concession.

La journée fut moins longue que prévu à cause de ses recherches sur ordinateur. Elle avait trouvé une astuce pour parvenir à ses fins en demandant des extraits de la comptabilité intérieure. Les stocks de marchandises, la nourriture par exemple, figuraient sur les mémoires et elle venait de trouver trace d'achats dans des stations de la Dépression Indienne. Pourquoi des achats et non des pillages ? Parce que Kurts désirait ne pas attirer l'attention sur son itinéraire.

CHAPITRE IX

La grande hutte qui servait de réfectoire était remplie d'une vingtaine de personnes. Jdrien dînait à la table de Ma Ker. En face il avait Ann Suba qu'il trouvait très belle et à côté d'elle son demi-frère, Liensun, qui n'avait pas paru surpris de son arrivée. Jdrien pensait que le garçon avait capté sa présence depuis sa descente du train charbonnier.

— Je suis très ennuyée pour nos amis d'Evrest Station. Ils devraient nous rejoindre. La vie sur cet échafaudage n'est pas aussi terrible qu'ils le pensent et nous n'arrêtions pas de forer la falaise pour aménager des cellules d'habitation. Nous avons déjà des étables, nous préparons des grottes pour les cultures, pour des élevages de volailles. Nous pensons aussi à une porcherie mais nous l'éloignerons dans le fond de la vallée. Nous attendons un gros convoi de bois que nous avons payé au prix fort... Il faudra que nous construisions une voie qui nous desservira.

Jdrien en fut surpris :

— Vous renouez avec le rail ? Vous vous étiez complètement libérés à Fraternité II. Seuls les dirigeables vous reliaient au reste du monde.

— Nous devons respecter le contrat que nous avons passé avec les autorités. Nous avons promis de limiter les vols des dirigeables et ils sont tous dégonflés, sauf un. C'est vraiment un crève-cœur mais au moins avons-nous trouvé un foyer. Lorsque notre vie sera celle de troglodytes, elle sera très acceptable et bien meilleure que celle de la plupart des Tibétains. Nous aurions aimé que ceux d'Evrest Station nous rejoignent.

Pour l'instant Jdrien n'avait pas dit qu'il arrivait de Kendohar, le grand temple de la Vallée des Morts et des Falaises des

Bienheureux, mais Liensun avait dû découvrir dans son cerveau le verdict sévère du grand lama. Il ne marquait aucune réaction mais Jdrien le sentait plein d'une rage folle.

— *Soleil d'Espoir* continue à voler avec Juguez à son bord. Nous continuons d'attaquer des stations isolées de la Sibérienne qui est notre ennemie actuelle. Elle nous a forcés à évacuer Fraternité II et Jelly et nous avons dû abandonner un matériel important, des réserves, des objets personnels, pour nous réfugier ici... Nous nous considérons donc en état de guerre avec cette Compagnie.

— N'est-ce pas dangereux ? Ils peuvent user de ce prétexte pour vous poursuivre jusqu'ici... Les montagnes les arrêteront au Nord, il leur faudrait traverser d'autres Compagnies, mais ils peuvent envoyer des agents secrets qui se livreront à des attentats.

Ma Ker se tourna vers lui, une ombre d'inquiétude dans son regard bleu.

— Vous le pensez vraiment ?

— Dans ce sale pays, explosa Liensun, ils seraient vite reconnus. Vous ne connaissez pas ces Tibétains. Ils ont l'air indifférents et souriants mais il n'y a pas pire xénophobes.

— N'oubliez pas qu'en Sibérie ils ont des Asiates qui peuvent très bien faire illusion.

— C'est une éventualité à envisager, dit Ma Ker. Mais ils ne nous situeront pas avant des mois.

— Les allées et venues des dirigeables font sensation. Les voyageurs en colporteront vite le récit et à China Voksal les Sibériens occupent une position importante, paraît-il.

— C'est exact, murmura Ann Suba prenant pour la première fois la parole. Nous y avons séjourné avec notre petit convoi et les délégations commerciales sont très nombreuses. Les Sibériens ont choisi cette station du Sud pour vendre leurs produits et acheter des matières premières. On en rencontre partout.

— Tout de même, il faudra du temps, s'irrita Liensun.

— C'est dans China Voksal que nous avons obtenu des renseignements précis sur la Sun Company, dit-elle d'un air têtu. J'ai eu l'impression que là-bas on pouvait se procurer n'importe quoi avec de l'argent et surtout des informations, même les plus secrètes.

Désormais Jdrien savait pourquoi son demi-frère provoquait un

malaise parmi la population réno des échafaudages. Il était l'amant d'Ann Suba depuis son retour parmi ses amis. Ces gens-là, peut-être à cause des persécutions dont ils étaient l'objet et de leur petit nombre, obéissaient à des règles strictes de morale. La famille représentait une cellule très importante à leurs yeux. Ann Suba et Liensun avaient trahi un contrat moral et on ne le leur pardonnait pas.

— Que pensez-vous de notre bière ? demanda Ma Ker pour faire diversion, sentant qu'une certaine tension montait entre les deux frères.

— Je la trouve excellente.

— Nous la fabriquons nous-mêmes. Nous pensons aussi distiller un peu de vodka mais dans des quantités infimes. Les Tibétains aiment bien l'alcool mais les prêtres verraient d'un mauvais œil qu'on en fasse commerce. Pourtant nous pourrions nous procurer des devises... Vous allez rejoindre la Compagnie de la Banquise ?

— Mes amis m'attendent, dit Jdrien en souriant, et je dois rentrer à Kaménépolis. Les Roux sont en train de se disperser car la chasse à la baleine n'est plus aussi active dans la région... Il faut aller plus à l'Est désormais pour les grandes prises... Et les Harponneurs ont appris à utiliser les déchets eux aussi.

— Les lamas n'exigent plus que vous soyez notre garant ?

C'était la question qu'il appréhendait. Il avala une gorgée de cette bière parfumée et légère, reposa sa chope en terre cuite vernissée. En creusant dans la falaise les Rénovateurs avaient découvert un filon de kaolinite qu'ils commençaient à utiliser pour confectionner des ustensiles de cuisine et de table.

— J'arrive de Kandahar, dit-il en regardant son frère.

— Il a vu le Grand Lama, dit ce dernier les poings serrés, la bouche dure, et ce vieillard horrible exige que je quitte la Compagnie en même temps que lui. Voilà où nous en sommes. Nous dépendons de ce demi-sauvage... Le contrat est rompu... Ils me foutent à la porte comme un malpropre et ce salaud-là, en face de moi, n'a rien fait pour lui faire changer d'idée au grand prêtre... Au contraire, il jubile.

— Tu sais bien que c'est faux, dit calmement Jdrien. Tu le lis dans mon esprit... Mais les décisions du grand lama sont irréversibles... Ma Ker, je vous assure que je ne suis pour rien dans

cette histoire.

Liensun haussa les épaules.

— Pour un peu il m'imposerait mon demi-frère comme tuteur...

— Nous devons quitter la Compagnie ? dit Ann Suba à peine surprise.

Ma Ker fronça les sourcils.

— Il ne s'agit que de Liensun pour le moment.

— Je ne resterai pas s'il s'en va, je le suivrai.

— Je vous rappelle que votre mari, Greog Suba, est à Everest Station et qu'il conviendrait...

— Ne soyez pas hypocrite. Vous savez bien que nous couchons ensemble et que nous nous aimons. Puisqu'on le chasse, je pars également... Il n'y a aucune raison pour que je reste ici.

— Vous abandonnez les Rénovateurs du Soleil ?

— Je ne sais pas ce que j'abandonne... En tout cas pas lui...

Jdrien se leva, gêné par cet échange, et alla s'asseoir à une autre table. Il connaissait tout le monde et il commença à parler de la récolte de lichens, des thalles qu'il fallait éviter de détruire lors de la cueillette.

— Mais le plus étrange sont ces champignons qui produisent une farine panifiable. Il faut lui faire subir quelques opérations pour détruire un certain goût mais c'est plein de protéines végétales. Le manque de calories peut être compensé par l'adjonction de neutre. C'est plus de la brioche que du pain mais c'est très bon. On vous fera visiter les caves à champignons. Certains sont énormes et dépassent les dix kilos. La bouse de yak est excellente pour les faire proliférer, avec aussi du sable.

Ann Suba venait de quitter la table et de sortir, suivie de Liensun. Ma Ker restait assise, comme assommée par la scène courte mais violente. Lorsqu'elle se dressa lentement, péniblement semblait-il, Jdrien la rejoignit.

— Vous avez une sciatique tenace, diagnostiqua-t-il.

— Sur ces échafaudages, c'est le mal chronique. On crispe trop son corps à cause du balancement perpétuel.

— Je peux vous soulager.

Il l'accompagna dans son minuscule bureau situé dans une hutte voisine adossée à la paroi. Elle s'étendit sur son bat-flanc et il concentra toute sa volonté sur le nerf sciatique coincé dans la

cinquième lombaire, et essaya de drainer certaines hormones analgésiques vers cette souche de la douleur. Au bout d'une dizaine de minutes Ma Ker sourit :

— C'est merveilleux de ne plus souffrir... Je vous remercie de votre intervention.

Elle s'assit au bord du bat-flanc tandis qu'il s'appuyait à la table de travail rustique.

— Mon frère aurait pu vous soulager également.

— Il ne s'est jamais penché sur les souffrances des autres. Et désormais il est pris par cette passion coupable... Je sais que notre morale a ses côtés étriqués mais nous devons survivre. Notre diaspora est à ce prix. Je ne veux pas qu'ils s'en aillent tous les deux... Si nous les gardions ici en les cachant ? Ils ne gênent personne... Ils ne mettraient jamais les pieds dans la vallée. J'y veillerais... J'ai du mal à imaginer qu'il puisse vivre loin de moi. Voulez-vous, c'est quand même mon enfant. Il avait trois ans quand je l'ai découvert dans cette station perdue au sud du Réseau des Disparus en compagnie de sa demi-sœur...

— Le Grand Lama a dit qu'il devait partir en même temps que moi.

— Jusqu'à la frontière, voyons... Mais ensuite ? Nous pouvons leur donner un rendez-vous et aller les chercher avec le seul dirigeable encore en activité... Rien de plus facile...

— Les lamas l'apprendront.

— Mais c'est impossible.

— Le Grand Lama est télépathe et il n'est pas le seul. Ils surveilleront cette vallée, ils peuvent installer une lamaserie juste en face, de l'autre côté.

— Pourquoi nous tolèrent-ils dans ce cas ? Ils n'ont qu'à nous expulser.

— Je n'ai pas réussi à percer les raisons de leur relative bienveillance... À moins que les lamas n'aient lié votre arrivée à certaines prédictions ou légendes, ce qui est fort possible.

— Que voulez-vous dire ?

— Ils peuvent croire que vous expulser entraînerait de grands malheurs pour les vallées. Mais d'un autre côté ils ne peuvent laisser toute liberté à des amis du Démon du Feu puisque c'est ainsi qu'ils nomment le Soleil.

Ma Ker se leva et ravie alla jusqu'à la fenêtre de la petite pièce, les vitres étant remplacées par du parchemin huilé. Elle l'ouvrit et l'air glacial pénétra dans le bureau. Tout de suite elle la referma :

— Nous sommes à quatre cent cinquante mètres au-dessus de la vallée. Il y a cinquante étages désormais dans notre installation et des quantités incroyables d'échelles, plus un monte-charge robuste capable de soulever trois vaches... Nous allons continuer de grimper. Nous voulons atteindre le sommet qui se trouve à trois cents mètres environ. Là-haut nous y verrons un peu plus clair dans la journée.

— Vous y installerez votre laboratoire de recherches solaires, fit Jdrien en souriant.

Elle se fâcha à demi :

— Ne lisez pas dans mon cerveau, c'est impoli.

— Oh, pas besoin de fouiller dans vos pensées, je sais que vous ne renoncerez jamais... Une fois la survie assurée...

— Oh, fit-elle avec enthousiasme, ce sera plus que de la survie, un véritable confort comme nous n'en avons jamais connu et, s'il le faut, nous creuserons à la verticale pour éviter les échafaudages qui ne resteront que pour tromper les observateurs éventuels. Bien sûr que nous allons poursuivre nos recherches sur le Soleil. C'est pourquoi j'ai besoin d'Ann Suba et de Liensun, comme j'ai besoin de Greog Suba et de tous les savants de notre équipe. Je vais me rendre à Everest Station pour les convaincre de venir ici.

— Greog ne viendra pas s'il sait que Liensun se trouve dans ce coin.

— Il viendra quand vous serez partis en ignorant que mon fils adoptif reviendra en dirigeable. Je vous demande de m'aider et de ne pas divulguer cette ruse... Vous rejoindrez la Banquise, votre père adoptif... Allez-vous continuer à rechercher votre véritable père Lien Rag ?

— Je ne sais pas. Je sais que Yeuse, la jeune femme qui l'aime toujours, est sur une piste... J'ai quelquefois surpris, malgré la distance, certaines de ses pensées. Lorsque j'étais dans votre dirigeable et que je m'isolais j'ai réussi à atteindre son esprit.

— Le croyez-vous vivant ?

— S'il est vivant il ne peut être de ce monde car j'ai vainement tenté d'entrer en communication avec lui.

— Pourrait-il être dans le Tunnel de Lady Diana ?

— C'est le seul cas, en effet, où il ne pourrait être rejoint par ma volonté. Les liens génétiques font que pour lui j'ai de plus grandes facilités.

— Comme avec Liensun alors ?

Il sourit :

— C'est réciproque.

— Parlez-moi de votre mère ?

— Oh, je l'ai très peu connue... Vous le savez... Les Roux ont un jour décidé de retrouver son corps et de le conduire du côté de Kaménopolis. Ils ont marché des mois en traînant sur des peaux de loups le cadavre de Jdrou... Puis ils lui ont construit un mausolée de glace. On peut la voir à travers car ils ont choisi une eau très pure. Parfois je vais la contempler et les Roux pensent que je me recueille devant celle qu'ils appellent la Déesse de la Glace, mais en fait je la regarde comme une fille jeune, très jolie, qui dort pour l'éternité, et je lui demande ce que je fais dans toute cette histoire. Je voudrais retrouver mon père pour lui poser cette question. Avant de disparaître il affirmait que son destin était tracé depuis longtemps, qu'il était programmé pour brusquement sortir de sa vie routinière et se poser des questions. Des questions sur les Compagnies ferroviaires, sur les Roux, sur ce monde effrayant et passionnant. Il ne m'a laissé aucune explication, aucun testament. Je suis allé chercher son corps dans une région terrible, dans des trains-cimetières remplis de milliers de cadavres. J'ai retrouvé ses compagnons, mais lui n'y était pas.

Peut-être connaissait-elle cette histoire, mais il éprouvait parfois le besoin d'en parler simplement, d'abandonner la légende qui le forçait à jouer un rôle dont il se méfiait d'instinct.

— Quand partirez-vous ?

— Il faut en discuter avec Liensun, attendre qu'il retrouve son sang-froid.

CHAPITRE X

Lorsque le Président Kid pénétra dans le grand wagon où avait lieu l'assemblée trimestrielle de la Guilde des Harponneurs, un silence profond s'établit. Durant des années le Gnome avait rencontré les plus grandes difficultés avec ces gens-là. Ils étaient même à l'origine de plusieurs coups d'État et avaient collaboré avec les Panaméricains durant la guerre. Les principaux meneurs avaient été condamnés mais malgré tout ces chasseurs de baleines restaient hostiles au Président. Ils estimaient que la prospérité de la Compagnie leur était en partie due, et qu'ils n'étaient pas considérés à leur juste valeur. Le Kid avait souvent joué les Chasseurs de phoques contre eux et continuait à avantager ces derniers qui, désormais, produisaient plus d'huile que la Guilde.

Il écouta le petit discours de bienvenue du nouveau patron des Harponneurs, un certain Falq. Un colosse aux cheveux roux, sanguin, colérique et très rusé. Il l'écouta avec attention expliquer que les routes des baleines ne cessaient de se modifier vers l'Est, au fur et à mesure que le Viaduc progressait. Les cétacés refusaient de traverser l'ouvrage sous les arches, préféraient le contourner.

— Si un jour le Viaduc rejoint l'inlandsis panaméricain, les baleines disparaîtront de la banquise. Par contre il semble qu'une nouvelle catégorie de baleines puisse constituer d'ici peu une nouvelle ressource intéressante.

Falq marqua une pause, puis se tourna vers le Président Kid comme pour le défier :

— Il s'agit de baleines mutantes qui arrivent à quitter la banquise pour voler sur des distances plus ou moins longues. D'après certaines observations quelques-unes auraient parcouru des distances énormes. Plus de cent kilomètres en une demi-journée.

Le Président était devenu très pâle. Les baleines volantes étaient considérées comme un secret d'État et les journalistes n'avaient pas le droit de s'y intéresser. Et cet imbécile trahissait ce secret alors que les journalistes présents s'agitaient beaucoup. Le Kid savait qu'il y avait de plus en plus de ces grands animaux qui parvenaient à flotter, mais il jugeait prématuré d'en faire état.

— Voyageur Falq, cria l'envoyée de l'Agence banquise des média. (Une certaine Harane, petite, grosse avec des lunettes épaisses et que le Kid détestait.) Voyageur Falq, pouvez-vous prouver ce que vous déclarez ?

— Oui. Grâce à ce dossier, dit Falq en agitant une chemise en viscères de baleine. Tout est là-dedans. Les photographies, bien sûr, les observations, les itinéraires...

— Pourquoi ne pas en avoir parlé plus tôt ?

— Demandez au voyageur Président, répondit Falq. Nous avons jugé qu'il était absurde de cacher plus longtemps un événement dont tout le monde parle depuis des mois.

— Peut-on consulter ce dossier ?

— Tout à l'heure, quand la réunion sera terminée.

Le Président Kid se leva et le silence revint. Il regarda les Harponneurs, les journalistes, fit demi-tour et sortit du wagon. Son premier réflexe fut de demander au chef de la police d'arrêter Falq et de saisir le dossier, mais il se calma le temps de rejoindre son train spécial blanc griffé d'or.

Falq lui avait tendu un piège. Il aurait dû se méfier de cet individu. Dans son bureau il reprit le rapport de sa police ferroviaire sur la réunion de la Guilde. On s'y étonnait que tant de journalistes banquisiens et étrangers eussent été invités. Il n'avait lu que d'un œil distrait. Sinon il aurait compris que Falq préparait un coup. Ce dernier allait demander la permission de chasser les baleines volantes et, pour cela, ils devraient enfreindre une loi de la CANYST. Pour cette dernière il n'existe plus d'objectifs volants et, déjà une fois, elle avait dû faire une exception pour que l'on puisse tirer sur les dirigeables des Rénovateurs. La Commission n'admettrait jamais cette histoire de baleines volantes et exigerait une enquête. Le Kid n'avait pas envie de voir des étrangers fouiller sur tout son territoire à la recherche des anomalies et des non-observations des règlements.

La nouvelle tomba deux heures plus tard. Il reconnut la voix presque masculine de la journaliste Harane :

« L'actualité de ce jour est faite par les déclarations du voyageur Falq, le patron de la Guilde des Harponneurs de baleines. Lors de la réunion trimestrielle de cette association, il a révélé ce que tout le monde commençait de savoir, que les baleines commençaient de voler. Leur évolution rapide au cours des dernières décennies pouvait laisser prévoir qu'elles ne s'en tiendraient pas au déplacement sur la banquise. Des études sérieuses prouvaient que ces animaux allaient nous étonner encore. Le dossier de voyageur Falq paraît solide à première vue. Mais les photographies et les témoignages pourraient être sujets à caution tant que les journalistes ne sont pas autorisés à se rendre dans la partie du Viaduc placée sous surveillance militaire pour des raisons stratégiques. Les baleines volantes se trouvent en effet dans cette région. Pourquoi le voyageur Président a-t-il quitté le wagon de réunions l'air mécontent ? Possède-t-il lui aussi un dossier sur cette nouvelle race de baleines ? Va-t-on autoriser leur chasse ? Ne faut-il pas au contraire empêcher cette précipitation sous prétexte que les prises se font rares ? Ne va-t-on pas retarder, voire stopper à jamais, une mutation aussi extraordinaire que merveilleuse ? Imaginez quel spectacle inouï doit être la vue de ces grands animaux flottant dans les airs comme des goélands.

« Se souvient-on, continuait la journaliste, de ces immenses ombres mystérieuses qui, voici quinze mois, hantaien les coupoles de Titanpolis et effrayaient tant la population ? Ne s'agissait-il pas des premières baleines volantes qui venaient faire un petit vol d'essai autour de notre station, peut-être pour nous faire admirer leur tour de force. On a pensé alors qu'il s'agissait de monstres inconnus...» Le Président Kid coupa le son et descendit de son fauteuil électrique pour tourner en rond dans son bureau en réfléchissant. Sur ses courtes jambes il se fatiguait vite et, au bout de quelques minutes, il se hissa à nouveau sur son siège.

La nouvelle serait reprise par les agences étrangères, principalement par le Pacific Chanel qui achetait des programmes pour le monde entier.

Le chef de la police l'appela. Il venait d'apprendre l'esclandre de Falq.

— Que faut-il faire, l'interpeller ?

— Non. Ce serait maladroit.

— Il n'avait aucune raison de faire une telle déclaration puisque les prises de baleines restent constantes. Seulement ils sont furieux contre les producteurs d'huile de phoque et à cause des achats d'huile minérale effectués ces derniers temps.

De grosses quantités avaient été importées, en effet. Le Président avait profité de la très forte hausse de la calorie, la monnaie banquise, pour acheter des stocks. De plus il cherchait depuis longtemps à briser le monopole de la Guilde. Il avait fortement encouragé la prospection des trous à phoques, avait même créé un Office du Phoque pour étudier les mœurs de ces animaux et favoriser leur implantation. Le cycle commençait avec les petites crevettes krill, dont les bancs attiraient les poissons gras dont se nourrissaient les pinnipèdes. On avait reconstitué, dans un aquarium spécial, les conditions de vie du krill, et on pensait obtenir un bon résultat très bientôt. On étudiait aussi la possibilité d'une sélection naturelle parmi les phoques sauvages. On avait découvert des éléphants de mer dans l'extrême Nord-Est, et cela grâce à une tribu de Roux qui voyageait par là et qui avait échangé le renseignement contre une implantation auprès d'une rookerie de manchots. Une voie simple était en construction au rythme de soixante kilomètres par jour. Dans un mois ce troupeau de phoques des Kerguelen égarés dans cette zone serait atteint, observé avant de commencer l'exploitation. Ces animaux pouvaient désormais atteindre cinq mètres de long et peser dix tonnes et même plus.

Il y aurait des moments difficiles à passer à cause des baleines volantes, mais il continuerait d'interdire l'accès au Viaduc où elles apparaissaient fréquemment. Il refuserait une concession à la Guilde et la mettrait sous surveillance discrète. Il savait qu'il finirait par ruiner complètement les Harponneurs qui se décourageraient et deviendraient moins nombreux. Lorsqu'ils ne seraient qu'une poignée, il leur proposerait un accord pour rationaliser les prises et comptait participer ainsi à la gestion de la Guilde.

La Panaméricaine lui fit transmettre le même jour un rapport sur le déplacement de la masse protoplasmique du Nord-Est. Autrement dit il s'agissait de l'amibe géante Jelly qui, fuyant devant les Sibériens, envahissait un autre territoire, submergeait le Cancer

Network et pénétrait dans sa propre Concession. Usant du droit de poursuite, les Sibériens faisaient désormais rouler leur flotte sur le Réseau des Disparus et le conseil d'administration tenait à lui faire part de cette violation de territoire.

Il haussa les épaules, sachant qu'il avait les mains liées par son manque de réseaux dans le secteur. Le 160° n'était pas près de rejoindre le Cancer et il ne pouvait sacrifier toute son économie pour activer les travaux. L'ancien chef de la police, Lichten, faisait son possible pour rentrer en grâce, et son chantier était un modèle du genre. Certains jours la progression des rails était de cent kilomètres. Le grand maître Aiguilleur n'était pas très scrupuleux sur les moyens employés. Il avait commandé de nouveaux engins équipés de pneus, et le Kid savait très bien que ces niveleuses, ces scrapers n'utilisaient pas les rails pour ouvrir le tracé aux poseuses géantes. Lichten faisait reconnaître les meilleurs passages par des équipes circulant librement à bord de draisine sur pneus, et qui, dans les cas difficiles, utilisaient des traîneaux à chiens.

Les Sibériens visaient quoi ? Occuper toute la banquise jusqu'aux colonies panaméricaines ? Descendre aussi vers le Sud pour grignoter son propre territoire ?

L'absence de Yeuse le gênait beaucoup et il s'emporta contre elle. Il aurait eu besoin de l'envoyer chez les Sibériens pour freiner leur expansionnisme et elle s'amusait à courir après une utopie.

Quelques jours plus tard, un agent commercial installé dans Bigstast, au croisement du Réseau du 140° et de celui des Seychelles, lui fit part d'une rumeur qui courait dans la grande station. Yeuse et ses compagnons auraient disparu dans des circonstances mystérieuses.

CHAPITRE XI

C'était une île au milieu de cette mer intérieure, une île moyenne entièrement recouverte par une masse cylindrique, au toit arrondi. Ce n'est que plus tard que Gus utilisa le terme de bâtiment qui ne pouvait lui être familier puisqu'il ne connaissait que des maisons wagons. Même les plus grandes, celles à plusieurs étages, ne ressemblaient en rien à ce qu'il apercevait à travers la brume moins épaisse.

Il souriait car il avait failli faire demi-tour avant d'atteindre cet endroit, ayant calculé qu'il avait roulé pendant vingt heures. Mais l'ayant fait à allure modérée, il lui restait assez d'huile pour continuer pendant encore deux heures. Ce qui l'ennuyait c'était que Yeuse l'attendrait dès que quarante heures se seraient écoulées depuis son départ.

La voie ferrée était longue de deux cent quatre-vingts kilomètres. Elle empruntait un système de ponts la plupart du temps, mais ces ponts rejoignaient des îles de glaces, à intervalles réguliers.

Le radar de la machine avait donc été induit en erreur. Concrete Station se trouvait bien plus loin qu'annoncé, au-delà d'une bande de brouillard qui occupait deux cents kilomètres en profondeur avant de se diluer un peu. Dans cette première partie du voyage, il n'y voyait souvent qu'à deux, trois mètres et stoppait fréquemment. Il avait passé la nuit immobilisé sur l'une des îles et, le lendemain, après avoir à peine sommeillé, il avait découvert que ce n'était pas une île mais une construction artificielle dans une matière inconnue imitant la glace. Des phoques, une importante colonie, y séjournaient et pêchaient d'énormes poissons. Plus loin c'était une colonie d'éléphants de mer impressionnantes. Il appréhendait que

l'un d'eux ne s'approche trop de la chaloupe et ne la renverse. Ils pouvaient dépasser les dix tonnes et le véhicule n'en faisait pas deux. Il en avait trouvé sur les ponts, avait dû attendre patiemment qu'ils plongent dans l'eau avant de poursuivre son voyage.

Il ne faisait pas froid. À peine moins dix degrés et la mer, elle, devait être aux alentours de douze à quinze degrés. Il sortait sans sa cagoule et avait souvent l'impression d'étouffer dans la moiteur du brouillard.

C'était donc le terminus. Cette masse cylindrique avec un toit arrondi, comme un dôme mais en beaucoup plus plat. La voie ferrée s'y dirigeait droit et il n'apercevait aucune entrée.

Une fois de plus il essaya d'entrer en communication radio avec Yeuse, mais n'y parvint pas. Il ne la recevait pas non plus, le brouillard devant gêner la diffusion des ondes. Ce brouillard qui ruisselait sur son visage ou ses mains lorsqu'il retirait ses gants. C'était vraiment le plus étrange pays qu'il ait vu et il n'y avait que les vagues souvenirs qui subsistaient en lui du Gouffre aux Garous pour évoquer la même émotion d'être ailleurs, hors du temps et de la Terre.

De temps en temps un goéland criard naissait du brouillard, arrachait un poisson de la gueule d'un phoque et disparaissait à nouveau. Où pouvaient-ils nicher ?

Il roula encore un peu, se rapprocha à moins de deux kilomètres, concentrant son regard sur le bout de la voie ferrée qui venait buter contre l'immense cylindre.

L'entrée était là, sans le moindre doute mais comment parvenait-on à la faire fonctionner ?

Son moteur tournait au ralenti, certes, mais dépensait quand même de l'huile. Il voulait rentrer rapidement puisqu'il savait qu'à part les éléphants de mer il ne rencontrerait aucune difficulté et devait donc disposer d'assez de carburant pour maintenir une vitesse élevée.

Alors il commit un acte que jamais un pilote de loco, de draisine ou de n'importe quel véhicule ferroviaire n'aurait fait en pleine banquise, il coupa son moteur. Le silence subit le terrorisa et il faillit remettre en route. Il se domina. La température élevée le permettait, le temps qu'il prenne des photographies et fasse d'autres observations. Au télescope il effectua une vingtaine de clichés

puis, à l'aide de sa lunette d'approche, examina la masse cylindrique.

Il prenait des notes. C'était certainement du béton, mais protégé par une matière plastique inconnue, comme les flotteurs qui soutenaient les ponts.

Il descendit de la machine, fit quelques pas entre les rails. L'île était artificielle également. Il ne put prélever un seul morceau de glace. Il s'éloigna de la chaloupe avec une impression bizarre. Quand il allait ramasser les cadavres de porcs épargnés sur la banquise à la suite d'un déraillement, il savait qu'il retrouverait son convoi. La machine émettait des signaux sonores très puissants, et un projecteur rouge tournoyait sans arrêt sur son habitacle.

Il se retournait vers la chaloupe comme s'il craignait qu'elle ne s'enfuie, mais toujours attiré par le cylindre reprenait son chemin.

Trouvant une sorte de borne, il s'assit et calma sa respiration haletante. Depuis quelque temps il perdait l'habitude de marcher ainsi sur les mains, le torse penché en avant pour éviter que son fessier ne racle le sol.

Il se cramponnait pour ne pas basculer, tout en fixant son but. Il reprit sa lunette d'approche et distingua le tracé d'une immense porte, tout autour de l'impact de la voie ferrée avec le cylindre. Ce n'était pas vraiment un impact car elle devait continuer de l'autre côté. Il pensait à ces récits de ceux qui prétendaient être venus jusque-là. Il retrouvait la mer intérieure, ça oui, mais c'était tout. Aucun n'avait parlé de ce terrible brouillard qui s'étirait sur deux cents kilomètres, ni des ponts, ni des flotteurs, ni des îlots. Par contre ils avaient parlé des phoques, mais du moment qu'il y avait de l'eau les phoques existaient automatiquement. Tous ces gens-là n'avaient jamais emprunté cette voie ferrée. Ils s'étaient contentés de reprendre les histoires qui circulaient dans la Dépression Indienne, un point c'est tout. Au fil des années ces racontars s'étaient déformés jusqu'à ne plus faire mention du brouillard, jusqu'à oublier les ponts et la masse cylindrique. Le professeur Marcus s'était contenté de ces mauvais récits parce qu'il en tirait profit. Il avait enrobé le tout d'une aura d'authenticité.

Quant à la description du paradis intérieur, il préférait en ricaner. Des plaisirs de toute nature, des femmes, de la nourriture, de la chaleur. Il secouait la tête. Ce n'était pas le paradis. C'était

peut-être un terminus mais pas une station consacrée aux satisfactions matérielles.

Il essuya son visage ruisselant de vapeur, regarda sa chaloupe. Il lui fallait choisir. De toute façon il allait retourner vers elle, mais approcherait-il du cylindre ? N'allait-il pas gaspiller de l'huile en vain ? Il y avait bien des phoques qu'il pouvait attaquer pour faire fondre leur lard. Le matériel nécessaire était en parfait état.

Il retourna rapidement vers la chaloupe et éprouva un intense soulagement lorsque le moteur tourna à nouveau. Il fallait que son subconscient soit depuis toujours conditionné par la société ferroviaire, pensa-t-il, pour connaître tant de bonheur pour si peu de chose. Le bruit d'un moteur, le fait de rouler sur des rails, de baigner dans le mouvement, la chaleur au sein d'une nature désolée.

Le cylindre grandit très vite dans la vapeur légère qui le nimbait. Il devait mesurer une vingtaine de mètres de haut et son diamètre dépassait les deux cents mètres. Largement, rectifia-t-il ensuite. Au moins trois cents.

Il distinguait le tracé de la porte immense mais dut ralentir. Les tampons de la chaloupe vinrent doucement cogner le mur qui resta ferme. Jusqu'au bout il avait espéré que l'ouverture se déclencherait automatiquement, comme dans les récits regroupés par le professeur Marcus. Sa désillusion fut grande et il se jura de faire brûler le *Catalogue des stations mirifiques*. Il ne contenait que des mensonges. Il en aurait pleuré comme un gosse. Près de deux années passées à parcourir la moitié de la planète, à souffrir le froid, la faim, les moqueries, à traîner son demi-corps sur la banquise pour atteindre cet endroit de légende, et il devait rester à la porte comme un intrus, comme s'il n'avait jamais gagné le droit d'être là.

— Si tu savais, cria-t-il en s'affaissant sur son siège de pilote, si tu savais...

Il resta prostré près d'une heure et ce fut le ronronnement régulier du moteur qui le fit sursauter. Une heure d'huile gaspillée et la nuit qui arrivait. Il alluma un projecteur pour contempler le tracé de la porte, prit quelques photographies, puis descendit pour tâter la matière même du cylindre. Il se plaqua tout entier contre la masse cylindrique, les bras écartés, en équilibre sur les moignons douloureux de ses cuisses. Il appuya sa joue contre la matière inconnue, crut entendre une sorte de pulsation en même temps qu'il

ressentait une impression de chaleur.

Cette pulsation le fit penser à celle de la locomotive dans son mausolée en forme de pyramide à Gravel Station. Existait-il à l'intérieur de Concrete Station une machinerie qui entretenait une vie artificielle ? Existait-il des habitants ? Les récits, toujours eux, mais malgré leur exagération il ne pouvait que se référer à eux, les récits du professeur Marcus prétendaient que l'endroit était peuplé de femmes, mais d'autres affirmaient qu'il était vide mais conçu pour recevoir, chauffer, nourrir et distraire les audacieux qui arriveraient jusque-là.

— J'y suis, là, j'y suis, fit-il entre ses dents serrées.

Il alla couper le moteur de la chaloupe, prépara un matériel réduit pour une courte expédition. Il voulait faire le tour du cylindre, avoir la certitude qu'il n'y avait pas d'autre accès.

Il le fit dans le sens des aiguilles d'une montre, ce genre de montres qu'on trouvait chez les antiquaires et qui avaient donné un sens précis à l'opération de visser par exemple.

Il avait suspendu une lampe à son cou et avançait lentement. Dans l'obscurité aggravée par le brouillard, la mer clapotait non loin de lui et il détestait ce bruit.

CHAPITRE XII

Alors qu'il transpirait dans la chaleur sèche du sauna, son frère le rejoignit. Liensun grimaça à la vue de la nudité musclée de Jdrien. L'aîné était grand, avec des muscles déliés alors que lui ressemblait à un animal trapu.

— Quand devons-nous partir ?
— Nous avons le temps.
— C'est toi qui décides ?
— Le Grand Lama nous a donné huit jours de délai. Nous pouvons temporiser.

— Il finira par se fâcher.
— Nous attendrons quelques jours. Je ne veux pas te brusquer. Ne crois pas que cette mission m'enchante mais il menaçait de renvoyer tous les Rénovateurs. Il voulait aussi que je te garde auprès de moi jusque chez les Roux mais j'ai refusé. Une fois la frontière passée tu feras ce qui te plaira.

— Et si je ne pars pas, tu vas m'y obliger ?
— Non, je franchirai la frontière seul et le Grand Lama le saura bien entendu. Ce sera à toi de prendre tes responsabilités, mais je crois que les Réno ont besoin d'un peu de tranquillité, désormais. Là-bas, dans Jelly, ce n'était pas facile. Ça n'a jamais été facile pour eux.

Liensun le regarda avec surprise, alla s'asseoir sur un banc et lissa son torse ruisselant de transpiration.

— Tu compatis ?
— J'ai appris à les aimer.
— Tu as bon cœur, n'est-ce pas ? Tu es beau, généreux, serviable, et moi je ne suis qu'un ingrat, un rustre, un violent... Tu te souviens de lui ?

— De qui ?

— Ne fais pas l'idiot, de notre père... Tu dois te souvenir de lui.

— C'est vrai. J'ai surtout vécu avec lui dans une station oubliée, une station fantôme sur le Cancer Network... Oui, c'est là-bas que je l'ai surtout connu car, ensuite, il ne cessait de voyager et c'était Yeuse qui s'occupait de moi.

— Je l'ai connue à Hot Station.

— Je sais, elle t'a aidé à fuir... parce que tu étais mon frère, je suppose.

— C'est ta mère adoptive ?

— En quelque sorte oui.

— Plus que cela, je le lis dans ton corps, pas dans ton esprit mais dans ton corps. Tu es amoureux d'elle, tu la désires... Et tu ne sais pas ce qu'elle est devenue.

— Elle est ambassadrice en Transeuropéenne. Il y a longtemps que je ne l'ai pas revue.

— Et ton père adoptif ? Tu ne sais plus où donner de la tête, toi. Ils sont combien à te considérer comme leur fils ?

— Tu as Ma Ker, dit doucement Jdrien.

Liensun hocha la tête, continuant de lisser son corps puis secouant sa main pour faire tomber la transpiration. Il travaillait comme les autres dans l'étable, les forages de la falaise.

Pour se protéger du froid, les foreurs construisaient d'abord un abri appuyé à la roche où ils allumaient un poêle. Pour avoir chaud il fallait travailler dans quelques mètres carrés envahis par la poussière de roche et de charbon. C'était très dur.

— Je vais partir avec Ann Suba. Je ne sais pas ce que nous deviendrons.

— Veux-tu venir dans la Compagnie de la Banquise avec moi ?

Liensun se leva et alla prendre une douche chaude puis passa à côté, dans le sas de transition, pour s'essuyer vigoureusement. Jdrien l'y suivit.

— Ton Président Kid me ferait arrêter. J'ai participé à des tas de raids en dirigeables contre le Viaduc...

— Sans parler de l'affaire de Hot Station.

Liensun éclata de rire :

— Pas mal, hein ? C'était pas mal calculé et j'aurais pu réussir si tu avais été ailleurs... Tu n'as pas des nouvelles de ma demi-sœur

par hasard ?

— Elle s'appelait Jael ?

— Oui, et c'est une jolie fille... J'aimerais bien la revoir. Elle doit me détester d'avoir profité d'elle, mais depuis le temps c'est peut-être oublié... C'était une chic fille quand j'étais un petit garçon... Dans ce train de chasseurs de phoques où nous étions embarqués de force, elle a connu des sales moments, elle était leur esclave pour le travail et pour le plaisir. Je ne savais pas qu'elle les laissait faire pour me protéger.

— Tu te souviens de ta mère, du Clan des Ferrailleurs ?

— Quelquefois... C'était une femme énorme mais elle aimait bien ses gosses. Elle ne vivait que pour en mettre au monde. Nous étions une tapée, de pères différents, et je n'ai jamais su ce qu'étaient devenus les autres. Nous devions atteindre le chiffre de vingt, au moins.

Maintenant ils s'habillaient en même temps. Jdrien enfilait une sorte de manteau de fourrure très long. Sa morphologie de métis de Roux lui permettait d'affronter des températures assez basses, mais sans avoir la résistance des Roux qui ne redoutaient pas un moins cent.

— Tu crois vraiment que tu es un messie ?

Jdrien noua ses cheveux longs pour les enfermer dans un bonnet en peau de loup rouge.

— Non, mais ne le répète à personne.

Du coup son frère éclata d'un grand rire et lui tapa sur l'épaule :

— Je te trouvais emmerdant mais désormais je crois que j'aurai meilleure opinion de toi.

— Et toi, tu crois vraiment que le Soleil pourrait être ressuscité ? Je veux dire : es-tu prêt à tout sacrifier pour en arriver là ?

Liensun regarda autour de lui avec inquiétude et prit un air rusé :

— Tu le sais.

— Je préfère te l'entendre dire.

— C'est non... Mais il faut bien que je me raccroche à une famille, à un groupe. Ce sont les Rénovateurs. Je n'ai pas choisi quand Ma Ker et les autres m'ont trouvé là-bas sur la banquise... Si les Roux étaient arrivés les premiers, je serais avec eux... C'est ainsi... Je me demande toujours ce que ça donnerait si le Soleil

revenait. Une catastrophe mondiale et j'aime ce genre de satisfaction. J'aimais barouder, sauter en parachute, m'infiltrer chez les Sibériens pour leur dérober un réacteur nucléaire. Je suis pour le désordre, la violence, car c'est dans leur sein que je me révèle enfin. Ça te déplaît d'avoir un demi-frère comme moi ?

— Je ne sais pas, fit Jdrien. Franchement, je n'arrive pas à t'en vouloir.

CHAPITRE XIII

Il estimait se trouver de l'autre côté de la construction cylindrique lorsque les points lumineux apparurent. Son projecteur était braqué sur l'arrondi du grand mur et ce fut un reflet qui accrocha ces lueurs phosphorescentes. Gus s'immobilisa le cœur battant, s'assit pour libérer ses mains. Tout de suite il pensa aux Garous. Il n'avait aucune arme sur lui, aucun moyen de défense. Juste ce rayon puissant qui pouvait un temps éblouir un adversaire éventuel.

Pendant une minute il crut à un phénomène naturel, sa lumière ayant accroché quelques cristaux de glace, mais soudain les points luisants se déplacèrent par paires. Ils se trouvaient en contrebas de l'île, le long de la grève. Ils montaient vers le ciel noir, preuve que les êtres possédant ces yeux phosphorescents venaient vers lui.

— Restez sur place, crie-t-il, sinon je tire.

C'était stupide mais il ne voyait pas d'autres moyens de les menacer. Ils parurent hésiter quelques secondes puis continuèrent. Et soudain il les découvrit avec un intense soulagement.

Cinq Roux adultes, deux mâles et trois femmes, frappés de stupeur, le visage inquiet. Dans les premiers temps, lorsqu'il s'était retrouvé dans l'immensité glacée de la Transeuropéenne, c'était une tribu nomade d'Hommes du Froid qui l'avait recueilli, soigné, nourri.

Il connaissait une centaine de mots de leur dialecte, mais ce petit groupe allait-il comprendre une langue parlée à vingt mille kilomètres de là ?

— La récolte du sel est-elle bonne ?

C'était la question la plus logique qu'il puisse poser.

La grande majorité des Roux appartenaient à l'Ethnie du Sel et

la présence de ce groupe auprès d'une mer intérieure salée ne pouvait qu'indiquer leur origine. Ils avaient dû venir récolter le sel que la mer déposait sur la bordure de glace.

— Il y a beaucoup de sel ici, répéta-t-il.

Les cinq ne bougeaient plus, effrayés et intrigués.

Gus savait qu'il avait beau s'appliquer, jamais il ne pourrait reproduire les mêmes sons qu'eux. Une question de glotte. Il ouvrait trop la bouche alors que les Roux utilisaient celle-ci comme caisse de résonance, ce qui donnait aux mots un ton de grognement agressif.

— Le sel fait fondre la glace...

Il détourna son projecteur, cessa de les éblouir. Il se laissa tomber sur ses mains et commença d'avancer très lentement vers eux. Surpris, effrayés, ils reculèrent.

— Je suis une moitié d'homme... Je marche sur la glace depuis longtemps avec mes...

Il ne savait plus comment on disait main, avait l'impression qu'ils ne le comprenaient pas très bien. La langue commune s'était diversifiée, enrichie de mots nouveaux, d'expressions venues des Hommes du Chaud, appauvrie aussi par bon nombre d'abandons.

— Vous avez mangé ?

Impossible de traduire le mot phoque, il n'y en avait pas en Transeuropéenne, sauf à l'intérieur du petit Cercle Polaire. Par contre il se souvenait du terme désignant les poissons.

— Vous avez pu vous remplir de poissons ?

Il les approchait et regardait leur ventre. Ils étaient plats. Et brusquement il fut certain que ces cinq-là mouraient de faim, ce qui était assez incroyable auprès d'une mer envahie par les phoques des Kerguelen, c'est-à-dire les éléphants de mer. Même s'ils ne pouvaient s'attaquer aux mastodontes de plus de dix tonnes, il était toujours possible d'isoler un bébé ou un blessé et de le capturer. Mais les cinq ne possédaient aucun outil tranchant pour débiter un animal. Ils avaient les mains nues. On disait que les tribus les plus primitives attaquaient leur gibier à coups de dents, et commençant par les parties les plus vulnérables, les organes génitaux par exemple, les mamelles des femelles.

Ceux-là lui apparaissent absolument démunis, perdus, et c'était une vision pathétique et inattendue à la fois. Il n'y avait pas

d'exemple que des Roux soient morts de faim à côté d'une colonie de phoques. Seules les tribus s'habituant à vivre autour des stations et des réseaux connaissaient la malnutrition pour avoir, depuis des années, oublié les méthodes de chasse ou de pêche pour se contenter des ordures et des rations offertes par les Hommes du Chaud.

— Suivez-moi, dit-il en roux du Nord, suivez-moi, je vais vous remplir le ventre.

Il pivota sur une main, avança le long de la construction cylindrique. Au bout d'un moment il tourna la tête et, dans la pénombre que laissait le projecteur derrière lui, vit qu'ils le suivaient.

Ces cinq-là comprenaient donc à peu près ce qu'il disait mais mouraient de faim, ne savaient plus en apparence comment survivre. Que faisaient-ils là dans une pareille solitude auprès de Concrete Station ?

Les récits de ceux qui prétendaient avoir atteint cet îlot mentionnaient la présence de nombreux Roux. Lui n'en avait vu que cinq et d'un comportement si inattendu qu'il ne savait qu'en penser.

Il boucla le tour de la construction sans avoir remarqué d'autres issues ou différences notables. Il semblait que la seule façon d'y pénétrer soit la porte monumentale par où la voie ferrée se continuait de l'autre côté.

Prévoyant la surprise des cinq il se retourna et leur répéta qu'il allait remplir leur ventre, qu'ils ne devaient pas s'inquiéter de ce qu'ils voyaient, c'est-à-dire la chaloupe.

Une fois à l'intérieur il sélectionna la nourriture qu'ils absorberaient sans trop d'appréhension, c'est-à-dire du poisson séché et de la graisse. Il emporta aussi de l'huile de phoque et deux couteaux spéciaux, des dépeçoirs en fait dont il avait toute une collection.

Il alluma les projecteurs de la machine pour plus de commodité mais, quand il ressortit, il ne les vit pas. Il dut aller jusqu'à la lisière de l'ombre pour les apercevoir accroupis, serrés les uns contre les autres, certainement inquiets.

— Remplissez vos ventres, répéta-t-il en tendant la nourriture.

Pour l'huile de phoque il prit la main d'une des femmes, la renversa paume en l'air, obligea celle-ci à se creuser et versa l'huile

dedans.

— C'est bon, dit-il.

Puis il se souvint de la vieille expression entendue dans le Nord :

— Sugar, sugar...

La femelle sourit timidement et lapa le contenu de sa main. Elle dit quelque chose que Gus ne comprit pas et les quatre autres tendirent leurs mains creusées en forme de coupe dans laquelle il versa l'huile de phoque qu'ils avaient vite pour en redemander. Depuis combien de temps ne s'étaient-ils pas nourris ?

— Regardez.

Il trancha un morceau de poisson séché et le mastiqua avec des mines exagérément ravies alors qu'il n'aimait pas tellement ça. Mais c'était le principal élément des rations de survie contenues dans la chaloupe. Pas question de leur donner des conserves et des plats tout préparés à la cuisine sophistiquée. Ils n'en auraient pas voulu. Il se força aussi à mordre dans les boules de graisse. Il les leur donna ensuite et après les avoir examinées, reniflées sous toutes les coutures, s'être concertés, ils se décidèrent aussi à mordre dedans. Il remarqua qu'ils avaient de belles dents saines et qu'ils ne souffraient pas du scorbut comme certaines tribus. Il les laissa manger tranquillement jusqu'à ce qu'il ne puissent plus rien absorber.

— Pourquoi ces ventres vides ?

Il ne trouvait pas les mots pour poser la question essentielle sur leur carence et eux ne comprenaient pas. Avec le jour il aurait pu leur montrer les éléphants de mer, les couteaux à dépecer. Il désigna la chaloupe.

— Là je dors. Vous dormez là.

Cela ils le comprenaient, s'installaient entre les rails, se lovaient dans la glace comme d'habitude. Il marcha vers la chaloupe, se hissa à l'intérieur. Il éteignit tous les projecteurs sauf un. Il lui fallait relancer le moteur pour recharger ses batteries. Il risquait de les faire fuir mais comme ils ne pouvaient aller bien loin il mit en marche. À sa surprise ils restèrent complètement indifférents, allongés dans la glace.

CHAPITRE XIV

Au jour il sortit de la chaloupe après avoir copieusement mangé. Il leur apportait du poisson, de la graisse et de l'huile de phoque. Il les regarda manger puis leur dit de le suivre.

Le troupeau des éléphants de mer séjournait sur une langue de glace. Par endroits, comme entre les rails par exemple et sur la rive, la véritable glace recouvrait l'autre artificielle qui formait la base de l'îlot.

— On va remplir nos ventres.

Il leur montra les dépeçoirs et l'un des hommes, le plus grand, le plus costaud, sourit et tendit la main.

— Pointe, dit-il. Pointe perdue.

Donc au départ ils possédaient de quoi attaquer les phoques mais avaient perdu leur couteau. N'en avait qu'un ? L'homme dit que oui. Gus lui demanda son nom.

— Jdrage... Jdrego, ajouta-t-il en désignant un femme, Jdrounge, Jdringe...

Et l'autre homme s'appelait Jdruige. Mais pour une oreille peu exercée ou, comme celle de Gus, déshabituée de cette langue aux tonalités sourdes, les nuances ne pouvaient être perçues.

— Jdrage, répéta-t-il. Bien...

Il utilisa beaucoup de mimiques, puis s'asseyant sur ses moignons, ses mains pour indiquer à ce petit groupe qu'ils allaient chasser le phoque.

Il leur apprit à observer la colonie et à choisir l'animal le plus vulnérable. Il s'agissait d'un jeune mâle qui, par crainte des vieux mâles, essayait de s'éloigner en entraînant l'une des jeunes femelles d'une famille dominée par un patriarche impressionnant. Ce dernier se rendit compte de la manœuvre et fonça vers le malheureux qu'il

attrapa avec une rage folle, le mordant grièvement sur tout le corps. Le jeune se traîna à l'écart pour échapper au chef de famille qui le laissa filer et en profita pour s'abattre sur la femelle et s'accoupler avec elle.

— Là, de quoi remplir son ventre, dit Gus en se déplaçant sur ses mains à toute vitesse pour barrer la route au jeune phoque.

Il se retourna quand il n'en fut qu'à quelques mètres pour indiquer ce qu'il fallait faire et ne vit qu'une femme, celle qui se nommait Jdrege.

— Mais les autres ?

À l'exemple des phoques ils faisaient l'amour à une centaine de pas. Les filles à quatre pattes riaient comme des folles tandis que les hommes les besogaient.

— Mais il faut chasser...

Jdrege lui souriait et soudain d'une main experte elle chercha sa virilité, s'étonnant de la deviner sous la combinaison isotherme mais de ne pas réussir à la voir, et encore moins à la sortir de ce qu'elle prenait pour un pelage. Elle abandonna cette quête et complaisamment s'offrit, la croupe haute, ouverte sur les couleurs tendres de sa féminité.

Elle répéta un mot que Gus avait souvent entendu quand ils vivaient avec les Roux transeuropéens, et il rougit de se rappeler qu'il avait souvent cédé à ce genre d'invite sans détours, sans trop se soucier des conséquences futures d'une telle union.

— Il faut remplir le ventre, dit-il en s'éloignant.

Éberluée, Jdrege s'assit sur la glace et le regarda avec regret puis se retourna vers les deux autres. Voyant que Jdruige en avait fini avec Jdrounge elle le héla et il accourut et recommença avec elle.

Gus coinçait le jeune mâle blessé et effrayé vers le haut de la berge, l'ayant empêché de rejoindre l'eau. Il criait pour lui faire remonter la pente raide, l'épuisait encore plus.

Il avait pris un dépeçoir en main, prêt à l'égorger d'un large mouvement circulaire dans les plis gras du cou. C'était une belle pièce de plusieurs tonnes, de quoi survivre longtemps pour le petit groupe.

C'est alors que l'éléphanteau acculé contre une paroi d'un mètre se retourna, poussa un cri de désespoir et fonça vers le cul-de-jatte,

le prenant peut-être pour un énorme manchot. Les éléphants de mer se nourrissaient parfois de manchots et l'animal surprit Gus, le bouscula sur le dos. Il essaya de donner des coups avec son dépeçoir mais n'atteignait aucune partie vitale. Au contraire il ne faisait qu'approfondir les morsures faites par le vieux mâle et son jeune adversaire n'en devenait que plus enragé. Deux fois il évita une terrible morsure au visage. Sa combinaison avait déjà été entaillée en plusieurs endroits et malgré la relative clémence de la température il risquait en moins de quelques minutes d'avoir d'atroces gelures.

C'est alors qu'ils arrivèrent tous les cinq à la rescouisse. Ils saisirent le phoque par les ailerons, la nageoire caudale. Jdrage de ses bras puissants entoura le cou épais et commença de l'étrangler, le tirant en arrière. Gus put se dégager et tendre son dépeçoir à Jdruige qui l'enfonça dans le ventre de la bête. Il l'ouvrit du sexe au poitrail, libérant la masse fumante des entrailles, le foie, une grosse quantité de sang qui les inonda tous. Gus s'écarta, se remit sur ses mains, très bouleversé de ce qui lui arrivait. Sans attendre il retourna vers la chaloupe.

— Homme, homme, crie Jdrege qui le poursuivait un morceau de foie à la main.

Il ne répondit pas, les dents serrées et elle le rejoignit, voulut le forcer à manger. Il se souvint que c'était un morceau qui revenait au chasseur le plus courageux.

Là-bas en Transeuropéenne, ils chassaient les loups, les ours blancs et aussi les morses quand ils allaient très haut sur le pôle. Il lui fit comprendre qu'il devait rejoindre la chaloupe pour réparer sa fourrure et elle sourit, le souleva du sol avec une force étonnante et se mit à courir en le tenant dans ses bras.

D'autres femmes rousses en avaient fait ainsi avec lui et il n'en était pas humilié. Elle le déposa à dix mètres de la chaloupe, n'osant pas aller plus loin et il termina en marchant.

Très vite il répara sa combinaison avec un produit spécial. Lorsqu'il retourna sur les lieux du dépeçage, l'animal était déjà en quartiers. Ils avaient su séparer la graisse de la viande.

Le reste du troupeau avait préféré plonger et on apercevait leurs têtes rondes et leurs yeux éberlués à quelque distance du rivage. Les Roux avaient mis à part le foie, le cœur, les organes sexuels. Ils lui

dirent que c'était pour lui et il les remercia sans pouvoir refuser.

Ils recommencèrent à manger et, en s'efforçant de masquer son dégoût, il mordit dans le cœur de l'animal comme dans un de ces fruits que produisaient les vergers sous serre.

CHAPITRE XV

Quand le repas fut terminé il leur expliqua qu'il devait s'en aller mais qu'il reviendrait après deux nuits ou trois. Il leur dit qu'il lui fallait de la graisse et ils transportèrent plusieurs morceaux de lard jusqu'à proximité de la chaloupe. Gus ne pensait pas en avoir besoin, mais en cas de nécessité il ferait fondre ces morceaux et en tirerait une cinquantaine de litres, de quoi terminer sa route.

Ils le laissèrent les transporter jusqu'à la petite soute du véhicule dont visiblement ils se méfiaient. Plus tard Gus alla chercher des gâteaux au miel synthétique, tout un paquet.

Ces douceurs leur firent un grand plaisir et une nouvelle fois ils dirent le mot « sugar ».

— Mais où est la tribu ? leur demanda Gus.

— La tribu ?

— Oui vous venez de par là ou de par là...

D'une main il désignait l'horizon tout autour d'eux et les Roux ne paraissaient pas comprendre. Alors il leur dit qu'ils étaient venus chercher du sel et qu'ils avaient perdu leurs couteaux, mais qu'ils appartenaient à une tribu importante qui peut-être allait les rejoindre pour récolter le sel et le mettre en barres.

Ils ne comprenaient pas. Puis Jdrege, qui était assise à côté de Gus, dit quelque chose aux autres. Ils hochèrent la tête d'un air pénétré. Jdrege ne perdait pas l'espoir de s'accoupler avec lui et sa main n'arrêtait pas de le lutiner, obtenant malgré lui ce qu'elle cherchait à provoquer. Et qu'il ne se jette pas sur elle la plongeait dans des abîmes de perplexité. Jdrege soudain dit à Gus :

— La tribu est là.

Il désignait le cylindre de Concrete Station.

— La tribu ?

— Nous sommes nés là et nous avons vécu là et puis nous sommes ici sur la glace sans rien pour remplir nos ventres.

Gus regarda le dessin de la porte là-bas au bout des rails.

— Vous êtes sortis là ?

— Non, là-bas.

Le Roux désignait le côté droit de la construction. Il indiqua qu'ils étaient enfants là-bas dedans mais qu'ils étaient plus nombreux. Gus crut comprendre au moins huit mais rien n'était aussi peu certain. Le Roux semblait dire qu'ils avaient vécu des années là-bas, dans la ville de béton, et qu'ensuite une force irrésistible les en avait chassés.

— Des Hommes du Chaud ?

— Des Hommes du Chaud, répétaient-ils sans comprendre ce que ça signifiait.

— Comme moi mais avec des jambes.

— Non... Il n'y avait que nous, dit Jdrounge.

Gus en oubliait son départ imminent, devinait qu'il approchait de l'un des plus grands mystères de l'humanité des glaces.

— Qui est votre mère ?

— La mère ?

Il leur expliqua qu'une femme devenait mère après la copulation dans la plupart des cas et qu'ensuite elle donnait naissance à un petit. Ils se regardaient en souriant comme si cette moitié d'homme en racontait de bien bonnes.

— C'est ainsi...

Mais il désespérait de leur faire admettre la réalité. Il pensa à Yeuse qui avait vécu avec des Roux, du moins avec Jdrien le Messie et qui lui avait appris de nombreux mots.

— Vous connaissez Jdrien ? Il est de la même ethnie que vous... Qu'est-ce que je dis... La même tribu.

Il aurait dû écouter les récits de Yeuse lorsqu'elle lui parlait de ce garçon et de ses origines. Elle avait dû lui dire le nom de sa mère mais il ne s'en souvenait pas.

Pourtant il y avait des similitudes.

Pourquoi disaient-ils être sortis du cylindre là-bas ?

— Notre mère, dit soudain Jdrage qui avait paru réfléchir à la question de Gus.

Il désignait Concrete Station.

- Notre mère, répétaient les autres en souriant.
- Sugar, fit Gus.
- Oui, sugar, sugar...

Pour eux c'était le paradis perdu dont on les avait expulsés un jour sans précautions, et à jamais. C'était incompréhensible.

- Vous étiez petits là-bas ? insista-t-il.

Il désignait Jdrege et avec sa main au-dessus de la glace donnait une dimension de bébé puis d'enfant et ils approuvaient. Oui, ils avaient été enfants, puis adolescents. Il estima qu'ils avaient dans les douze ans puisque les Roux étaient adultes à cet âge-là.

- Vous mangiez quoi ?

Ils désignèrent les morceaux de phoque, l'huile, le lard. Petits, ils avaient quand même dû avoir du lait mais ce qu'ils tentaient de lui faire comprendre avec leurs mots restait flou. Il crut entrevoir qu'ils avaient été nourris par des sortes de mamelles qui n'appartenaient pas à une femme. Impossible d'aller plus loin avec eux et seule Yeuse pourrait le faire.

Il devait partir, rejoindre la locomotive où la jeune femme devait désespérer de le revoir un jour. Il avait largement dépassé le délai convenu et le retour ne pourrait pas s'effectuer à grande vitesse à cause de la rareté de l'huile. Si par malheur il devait faire fondre le lard pour remplir son réservoir il risquait de perdre encore quelques heures.

Les Roux le regardèrent embarquer. Ils étaient debout, silencieux. Il crut discerner une sorte d'angoisse sur leurs visages envahis par la fourrure.

Lentement il démarra, ne prit sa vitesse de croisière que lorsqu'ils ne furent que cinq points noirs devant Concrete Station de couleur beige clair, elle.

Il se traita de tous les noms car il avait oublié dans son émotion d'enregistrer leur conversation. Yeuse aurait pu l'écouter, la réécouter, se faire une idée sur ce qu'ils racontaient.

Concrete Station une pépinière pour les Roux ? Mais alors ces derniers avaient possédé une grande civilisation autrefois... Non, c'était autre chose... Désormais ils se reproduisaient normalement, les femmes enfantaient au moins une fois l'an... Que venaient faire ces Roux inconnus élevés dans une nursery géante ?

CHAPITRE XVI

Le dirigeable *Soleil d'Espoir* aborda la vallée par un vent très violent qui tourbillonnait dans le canyon en secouant désagréablement les échafaudages. Déjà dans la nuit Jdrien avait été réveillé par un fort balancement et, avec les équipes de sécurité, il avait travaillé à la vérification des assemblages et des points d'ancrage. Son frère Liensun, pendu au bout d'un câble, remplaçait une poutre maîtresse par un froid très vif qui envahissait sa combinaison à l'étanchéité mauvaise.

Ann Suba, dans la caverne-étable, préparait du thé brûlant et des sandwiches tandis que Ma Ker faisait interdire l'accès aux échelles et l'usage des ascenseurs.

Ce fut au paroxysme de la tempête que Juguez annonça qu'il arrivait avec un lourd chargement de marchandises, de l'huile pour les moteurs mais aussi des pièces détachées, des vivres.

— L'accostage est impossible, lui répondit par radio Ma Ker. Il vous faut fuir la tempête ou trouver un autre lieu d'atterrissement.

— C'est tout à fait impossible. Nous avons une charge très lourde et de nombreuses avaries, dont celle du principal filtre à hélium. Vous savez bien que les Tibétains n'acceptent plus qu'on atterrisse hors de cette vallée isolée.

Il fallut que Ma Ker prenne la décision, alors que le collectif administratif était dispersé dans les étages et dans l'impossibilité de se réunir.

Désormais la procédure d'approche avait quelque peu changé. Le dirigeable utilisait des harpons pour s'amarre à la paroi. Cet après-midi-là le premier ricocha sans pénétrer dans la roche, le second se ficha dans le bois d'une charpente à côté de la hutte où Ma Ker avait son bureau. Le troisième, lui, se planta dans la falaise

et le halage commença malgré la puissance du courant d'air qui faisait de cette vallée une véritable soufflerie.

Le premier, Liensun, qui remontait d'en dessous le plancher de ce dernier étage, se rendit compte que Juguez faisait haler le câble dont le harpon s'était fiché dans le plancher et que ce dernier se décollait de la montagne. Il cria mais dans les rafales et le bruit des moteurs du dirigeable personne ne l'entendit, sauf son frère qui arrivait sur les passerelles fragiles et qui le vit gesticuler. Très vite il comprit la situation.

Il avait dû, pour travailler sur les passerelles, utiliser une hachette et il se précipita pour sectionner le câble mais déjà c'était trop tard.

— Ma Ker ! hurla Liensun en se précipitant vers la hutte.

Le dirigeable entraîné par une rafale pivotait et la plate-forme, s'écartait d'un mètre de la paroi. Dans son étable Ann Suba essayait de passer une corde entre deux planches pour l'amarrer à l'intérieur de la grotte, autour d'un pilier de roche mais il aurait fallu dix hommes pour y parvenir. Elle dut laisser échapper la corde qui, en filant entre ses mains, avait usé ses gants et sa peau.

Liensun ressortait de la hutte avec la vieille physicienne mais l'échafaudage était déjà trop loin pour qu'ils puissent sauter.

Dans la passerelle du dirigeable Juguez réalisait enfin la catastrophe et faisait trancher les câbles. D'un seul coup le dirigeable se libéra et ses moteurs ne purent rien contre une série de tourbillons sans précédent. L'appareil cul, vint frapper avec violence le sauna puis bascula fortement en arrière, la cargaison étant certainement désamarrée. L'enveloppe heurta ensuite un éperon rocheux et plusieurs ballonnets explosèrent en même temps. Jdrien voyait à la fois l'équipage projeté contre les vitres de la passerelle et Ma Ker, soutenue par Liensun, qui s'éloignaient de lui à chaque seconde. Bientôt la plate-forme basculerait dans le vide et ils s'écraseraient sur les autres étages ou encore au sol quatre cent cinquante mètres plus bas.

Le dirigeable revenait contre une passerelle et deux personnes qui s'y cramponnaient depuis le début de la manœuvre furent balayées, disparurent en tournoyant dans le crépuscule qui noyait le fond de la vallée.

Jdrien aperçut soudain le câble de l'amarre tranchée depuis le

dirigeable, le harpon toujours fiché dans la roche, le cordage lové sur lui-même. Il quitta la passerelle et commença de se déplacer plaqué à la paroi, utilisant les moindres aspérités. Normalement il aurait dû y avoir le plancher en dessous mais celui-ci était maintenant à plus de deux mètres et ne devait qu'à l'élasticité de la charpente de rester encore accroché en dessous à la paroi. Il penchait terriblement et Ma Ker et Liensun avaient dû s'allonger, crisper leurs mains sur le rebord.

Dans un dernier effort Jdrien saisit le câble, vit qu'il pouvait se dérouler sans faire de nœuds et en appuyant ses talons à la falaise il se rejeta en arrière, atterrit sur le plancher où Liensun, libérant une main, le saisit par la taille et le plaqua contre lui.

— Il faut le fixer ! hurla l'aîné. Là entre deux planches.

Sous les coups de vent l'échafaudage continuait d'osciller. Il se rapprochait de la paroi puis s'en écartait chaque fois un peu plus. Il fallait profiter du premier mouvement pour avoir assez de mou et nouer le câble.

Ann Suba, depuis le seuil de l'étable qui donnait désormais directement dans le vide, suivait avec effroi cette tentative. Une autre vachère se distinguait dans le fond brumeux éclairé par des lampes à huile. Il s'échappait de cette bouche de roche une haleine épaisse, avec une bonne odeur de fumier qui donnait à Jdrien des regrets d'une vie calme et agréable, alors que la sienne allait peut-être se terminer là.

La jeune femme avait attaché sa corde au pilier de soutènement et essayait de la leur lancer, mais chaque fois elle manquait son but d'un bon mètre. Elle finit par attacher une grosse jarre de terre cuite vernissée par une anse et la lança. Elle se fracassa sur les planches mais Jdrien put la saisir. Ils disposaient de deux amarres sur lesquelles tirer.

Le dirigeable, toujours pris dans les remous, ingouvernable, n'en finissait pas de tournoyer, de s'écraser dans les étages inférieurs avec les explosions des ballonnets. Bientôt il se retourna à l'envers comme un grand poisson en train de mourir et la grande vitre du poste avant se brisa. Les corps commencèrent de tomber en tournoyant. Jdrien ne sut jamais si c'était le vent qui hurlait ainsi dans la gorge ou les malheureux en chute libre.

À chaque oscillation la plate-forme se rapprochait un peu plus

de la falaise car les deux frères gagnaient dix, quinze centimètres de câble. Ma Ker, bien que blessée à une main, essayait de les aider. Elle avait suivi la lente descente du *Soleil d'Espoir* et pleurait. Ses larmes gelaient en chapelets sur sa joue droite, lui faisaient un collier de désespoir.

Ils finirent par fixer les deux câbles et la plate-forme resta à moins d'un mètre de la paroi. Ils purent passer dans l'étable et s'effondrèrent dans le lichen éparpillé dans un coin.

Il y eut une explosion plus forte que les autres. Le dirigeable venait d'explorer entièrement, uniquement à cause des frottements car l'hélium était un gaz neutre. Le moteur à huile s'enflamma et toute la cargaison également. Plus tard les habitants des échafaudages inférieurs racontèrent qu'ils avaient vu l'appareil, ventre en l'air, tournoyer la tête en bas certainement à cause d'un glissement du fret et que les flammes avaient ensuite atteint les hauteurs incroyables, illuminant la vallée déjà plongée dans la nuit.

Juste à ce moment-là un train charbonnier passait et le personnel et les voyageurs crurent que le Démon du Feu revenait pour tout détruire.

Grâce aux deux frères, les gens isolés par la catastrophe sur les passerelles fragiles purent rejoindre l'étable. Il y avait du thé et du lait pour tous. Mais chacun était encore sous le choc.

La tempête dura toute la nuit et interdit d'aller aux nouvelles des étages inférieurs. L'avant-dernier endommagé par le dirigeable était en partie détruit et une femme avait été précipitée dans le vide.

Ils dormirent dans la chaude promiscuité des yaks femelles et jamais Jdrien ne devait oublier ces heures-là de communion totale avec son frère, les Rénos et les animaux qui paraissaient comprendre le grand malheur des hommes. Jamais il n'avait fait aussi chaud dans cet endroit et jamais les vaches n'avaient donné autant de lait.

CHAPITRE XVII

Dès le lendemain matin, malgré sa main bandée Ma Ker tint à descendre tous les étages par les échelles puisque le monte-charge était hors d'usage.

Outre le dirigeable, la tempête avait fait de gros dégâts jusqu'à la cote deux cents. En dessous le vent avait été moins violent.

Jdrien et Liensun l'accompagnaient, l'aidaient à franchir les échelons.

On comptait trois morts. Deux au dernier niveau et cette femme juste à celui du dessous. Mais l'équipage du dirigeable avait péri totalement. On avait même retrouvé le corps de Juguez disloqué et en partie brûlé, enfoncé dans la glace non loin des débris de l'appareil. Dès le milieu de la nuit une équipe de secours de ces étages s'était dirigée sur les lieux mais tout était détruit.

Les dégâts matériels étaient considérables et vers le haut il avait fallu commencer les travaux de consolidation. Une dizaine d'échelles avaient été emportées et Ma Ker dut être descendue au bout d'une corde comme les deux frères. Mais elle voulait aller jusqu'au bout.

Lorsqu'elle voyait quelqu'un pleurer ou se désoler, elle entrait dans une rage froide, reprochait à ces gens-là d'avoir eu le même comportement dans Jelly et de recommencer ici. Elle affirmait que les échafaudages étaient habitables et que bientôt les tempêtes ne pourraient rien contre les nouveaux systèmes d'ancrage.

Liensun, devant le corps de Juguez, fut pris d'une très grande émotion. C'était avec lui qu'il avait déjà fait naufrage sur les hauts-plateaux du Tibet à la suite d'une avarie de leur dirigeable *Soleil Serein*. Ensemble ils avaient lutté, voyant mourir leurs compagnons, pour finir à tous les deux par rejoindre les vallées de cette petite

Compagnie. Juguez l'avait toujours aidé, défendu contre les Rénos. Il était allé chercher du secours en traversant de grandes étendues en direction de l'Est, avait réussi à rejoindre Fraternité II après des mois de volonté acharnée. Juguez ne lui cachait pas parfois sa désapprobation, protestait contre son autoritarisme, son goût du pouvoir. Mais c'était un ami, un père qu'il venait de perdre.

— Allons-nous regonfler un autre dirigeable ?

Ma Ker ne répondit pas. Elle pensait aux hommes morts, quinze en tout avec l'équipage, aux vivres, à l'huile que *Soleil d'Espoir* ramenait dans ses soutes. Bien sûr il faudrait équiper un autre appareil, repartir pour attaquer les stations sibériennes, piller ce qui pouvait l'être, mais pas avant des mois.

— Nous devons remonter, dit-elle.

Ce qu'il faudrait, pour les dirigeables, c'était de vastes hangars dans la roche même, mais pour creuser il fallait une énergie fantastique, celle du réacteur enfermé dans une grotte du bas, des lasers et des ultrasons qui pulvériseraient la roche, mais ce n'était pas suffisant. Par grands vents il faudrait imaginer un système de treuillage, non à partir du dirigeable mais depuis les hangars.

— Nous sommes attendus au huitième pour un déjeuner de travail, dit-elle.

Il fallait faire le point, entreprendre sans attendre les réparations. Un tas impressionnant de planches, de poutres attendaient à côté de la voie ferrée. Il faudrait les transporter une à une tant que la voie de raccordement ne serait pas construite.

— Il vous faut des rails en résine bactérienne, dit Jdrien. Il faut imaginer un moule pour que les batteries de bactéries vous donnent un produit fini. En quelques semaines vous auriez votre ligne.

— Nous attendons d'autres vaches, des volailles et dans les conditions actuelles nous ne pourrons les loger. Nous allons devoir arrêter le creusement de la falaise pour consolider l'échafaudage.

Ils étaient attendus dans le réfectoire de l'étage en question par une vingtaine de personnes. On servit un potage épais au soja et de la viande de veau séchée, qu'on avait dû faire venir d'Everest Station.

— Tout aurait pu s'écrouler, disait Ma Ker. Une partie seulement a cédé. Nous finirons par réussir et dans quelques années il y aura les laboratoires, les installations pour les dirigeables.

Plus tard, Jdrien lui demanda où en était le projet de *Soleil du*

Monde. Ma Ker avait imaginé que tous les Rénos pourraient vivre à bord de ce grand dirigeable à des altitudes telles que les vents ne pourraient plus contrarier leur vol. Elle avait pensé créer une nouvelle base aérienne d'où on ne redescendrait jamais plus. Tout y serait prévu dans le détail. Au dirigeable de cinq cents mètres de long, *Soleil du Monde*, seraient greffées d'autres surfaces gonflées à l'hélium pour les cultures alimentaires, les élevages, les laboratoires. À cette hauteur les expériences sur le Soleil pourraient se faire sans les inconvénients habituels, et Ma Ker estimait que là-haut ils n'auraient plus d'ennemis.

Lorsqu'il l'avait entendue développer ce projet extraordinaire, Jdrien avait établi la comparaison avec le Viaduc fantastique du Président Kid, sur la banquise est et le non moins célèbre Tunnel pôle Sud-pôle Nord de Lady Diana, la maîtresse de la Panaméricaine. Ces trois-là avaient en commun la démesure de leurs ambitions.

— C'est le réacteur qui nous pose des problèmes. Nous n'obtenons pas la puissance désirée. Pour *Soleil du Monde* il faut un moteur d'une puissance inouïe mais ce n'est pas tout. Le réacteur devrait alimenter toutes les installations en électricité et, d'après nos calculs, il ne parviendra même pas à entraîner le dirigeable à une vitesse supérieure à cent kilomètres-heure. Et encore il ne resterait plus d'énergie pour le reste. Nous continuons de l'étudier, mais peut-être devrons-nous nous procurer un autre réacteur chez les Sibériens. Ils installent des microcentrales très performantes dans le centre de leur Concession.

L'inspection continua et Ma Ker, malgré sa sévérité, apportait une certaine consolation à tous ces Rénos installés à flanc de falaise, suspendus nuit et jour dans le vide dans des conditions de vie très dures. Certains étages manquaient de bons moyens de chauffage, par exemple.

Ce fut une fois revenu tout en haut que Liensun dit à son frère :

— Sans toi, ni Ma Ker ni moi ne serions ici aujourd'hui.

— N'oublie pas Ann, répondit Jdrien gêné.

CHAPITRE XVIII

Régulièrement le Président Kid se rendait au Dépotoir pour y rencontrer les derniers Roux qui vivaient dans le cimetière des baleines, dans un palais-labyrinthe fait des ossements parfaitement dégarnis de ces grands animaux. Peu à peu, la chasse se raréfiant, les tribus avaient préféré partir, s'installer auprès de colonies de phoques ou de manchots. Ces derniers, véritables bonbonnes à huile sur pattes, avaient tendance à remonter vers le Nord, chassant les pingouins de plus petite taille.

Le Président Kid allait chaque fois se recueillir au mausolée de Jdrou, la mère de Jdrien, dont le corps apparaissait sous les blocs de glace transparente. Chaque fois il admirait cette femme rousse d'une grande beauté, sa jeunesse.

Les vieux Hommes du Froid qui avaient décidé de mourir sur place l'accompagnaient puis l'invitaient autour d'un feu dont ils n'avaient nul besoin, mais dont ils ne pouvaient plus désormais se passer. Ils cuisaienr leur nourriture, aimaienr le thé et surtout l'alcool qu'ils versaient dedans. Ils avaient appris à le distiller à partir du glycogène du foie des baleines ou des phoques.

C'était une opération délicate dont ils se tiraient très bien.

— Nous attendons chaque jour le Messie Jdrien, lui dirent-ils. Pourquoi tarde-t-il ? Il ne nous aime plus. Vsin, sa compagne, est toujours dans le Nord à l'espérer et elle finira par y mourir s'il ne rentre pas.

Mais ce n'était pas uniquement pour lui parler de Jdrien qu'ils le recevaient et le Gnome comprit que ces gens-là avaient appris qu'un grand chef des Hommes du Chaud venait d'apparaître et voulait empêcher les Hommes du Froid de procréer. Ils s'en inquiétaient beaucoup.

— Ce n'est pas le chef de tous les Hommes du Chaud, répondit le Kid. Il dirige ceux qui croient d'une certaine façon. Il ne viendra jamais gouverner ici et m'obliger à ordonner une telle chose.

— Mais que nous reproche-t-il ?

Il lui était difficile de parler de manichéisme à des gens qui n'avaient aucune notion de mal, de bien, d'interdit, d'éducation. Mais il essaya de leur faire comprendre que pour les Néo-Catholiques ils représentaient le Mal puisqu'ils supportaient le Froid.

— Le Froid viendrait du Diable et vous seriez ses alliés.

— Il pense nous faire disparaître des glaces en nous empêchant d'avoir des enfants ?

— C'est un peu ça, effectivement. Il n'y a rien de fait. Ce sont des intentions qu'on lui prête, mais peut-être exagère-t-on.

Les vieux se regardaient en silence. Ils n'arrêtaient pas de boire du thé alcoolisé mais les jeunes, eux, utilisaient des hormones pour fréquenter les Hommes du Chaud. Ou les femmes. Ces hormones étaient plus dangereuses que l'alcool.

— Comment feront-ils pour nous empêcher de faire l'amour ?

— Ne vous inquiétez pas, rien ne se fera, dit le Président Kid.

Le Dépotoir lui donnait le regret mélancolique des premiers temps. Alors, des centaines de Roux faisaient bouillir les ossements pour récupérer les lambeaux de viande, la graisse, la moelle... Il y avait beaucoup de chaudières en activité. Juste quatre maintenant.

— De toute façon la race des Roux ne mourra jamais, dit le Kid en levant son gobelet.

— Comment sais-tu cela ? demanda le vieux assis à côté de lui.

Il avait une fourrure blanche qui, par endroits, laissait de grandes zones de peau claire apparaître. Le Kid avait toujours été surpris qu'ils soient aussi blancs de teint en dessous des poils.

— Mais c'est ainsi, dit le Kid embarrassé.

— Même s'ils nous empêchaient de faire des enfants, la Mère des Roux pourvoirait à ce que nous restions toujours aussi nombreux.

Le Kid hocha la tête, leva sa main gantée pour désigner le mausolée de Jdrou, la mère de Jdrien.

— C'est elle la Mère des Roux ?

— Non, elle c'est la Mère des Glaces... Mais la Mère des Roux

c'est autre chose, c'est elle qui nous enfante et nous fait naître à l'âge adulte.

— Oui, j'avais oublié, dit le Kid.

Il avait déjà rencontré cette légende et n'y attachait pas beaucoup d'importance. Elle était, paraît-il d'après les ethnologues, identique chez les peuples primitifs d'avant la glaciation. Ils disaient que certains d'entre eux sortaient déjà adultes de son ventre.

— Ce sont les plus beaux qui naissent ainsi, continua le vieillard et ton chef des Hommes du Chaud devrait s'en méfier, car ceux-là vivent dans les endroits les plus reculés de la glace. Tu n'en as peut-être jamais vu toi-même...

— Non, jamais, fit le Kid indulgent.

CHAPITRE XIX

Ce que Gus craignait le plus, c'était la présence d'un troupeau d'éléphants de mer sur la voie ferrée, alors qu'il roulait à bonne vitesse en pleine nuit. Le brouillard était à nouveau très épais, formait une couronne dense autour de Concrete Station pour protéger cet endroit mystérieux de toute incursion. Les Hommes du Chaud connaissaient mal le brouillard en pleine nature. Parfois les agglomérations étaient envahies par des brumes à l'intérieur même de leurs verrières ou de leurs dômes. Une différence de température due à des variations du chauffage urbain, le rejet accidentel de vapeur à l'intérieur même de la cité suffisaient à noyer celle-ci dans une opacité inquiétante. Mais en pleine nature le phénomène était pratiquement inexistant, sauf auprès des petits lacs intérieurs et des trous à phoques. Mais il se réduisait à quelques écharpes blanchâtres qui se dispersaient vite en neige ou en grêle sous l'effet du froid.

Mais dans cette zone, la mer était d'une température constante et le fog s'éternisait depuis des siècles sans cesse renouvelé, traversé parfois par des averses de glaçons lorsqu'il rejoignait les couches glacées en altitude. Qui aurait, dans ces conditions, affronté un tel endroit sinon ceux qui n'avaient plus rien à craindre ? Ou alors les Roux, chez qui devait se transmettre un sentiment de regret du paradis perdu. Du moins si vraiment Concrete Station s'avérait être leur lieu d'origine.

Pour ne pas s'endormir il avait pris quelques excitants qui exacerbiaient sa vue. Les infrarouges devaient signaler toute présence de vie sur la ligne assez tôt pour qu'il inverse le moteur diesel électrique. Le radar était assez impuissant dans cette atmosphère épaisse d'humidité glacée, les particules solides, les

cristaux désorientant son action. Les ultrasons aussi se reflétaient imparfaitement. Il roulait à cinquante à l'heure. Le choc avec un gros phoque de dix tonnes aurait été à son désavantage. Un naufrage sur cette ligne déserte, par une température malgré tout assez basse, ne pouvait que devenir dramatique au bout de quelques heures. Il pensait à Yeuse qui attendait, terrorisée par la couche de nuages à cent kilomètres de là. Au début il roulait prudemment, mais la nuit venue il avait éprouvé une hâte angoissée à sortir de cet endroit. De temps en temps il lançait un appel radio qui restait sans réponse et il imaginait bien la jeune femme rivée à son récepteur, attendant en vain un message.

Il avalait du café, des pâtes de fruits artificielles pour garder toute son énergie, essayait de résoudre l'énigme des Roux qui séjournaient là-bas en dehors du cylindre de béton. Contrairement à leur appréhension, il n'avait pas aperçu la trace d'un Garou, regrettait de ne pas avoir interrogé les Hommes du Froid à ce sujet. Sa connaissance de leur langue était assez réduite et eux-mêmes ne disposaient que de mots universels. Ce qui venait conforter la thèse de leur irruption soudaine sur la banquise à un âge avancé, sans avoir reçu les enseignements oraux d'une tribu.

Il eut une première alerte vers minuit et ralentit à temps. Dans la lueur des projecteurs il aperçut un groupe de phoques installés entre les rails. Que venaient-ils chercher là ? Peut-être la faible chaleur que diffusait la voie pour empêcher la glace de se former.

Pour les effrayer, il actionna sa sirène puis les piqueta avec son laser. Ils finirent par se traîner en dehors du ballast et il repartit en réduisant sa vitesse. Une chance qu'il ait pu ralentir à temps, chance qui risquait de ne pas se renouveler.

La résistance des rails permettait le passage de la locomotive pirate, mais Yeuse accepterait-elle de l'accompagner sur ce pont immense qui n'était jalonné que d'îlots artificiels, le tout flottant sur une mer inconnue ?

La profondeur pouvait varier et il n'était plus tellement sûr que les îlots soient ancrés par le fond. Certains peut-être profitaient du relèvement des fonds sous-marins pour s'arrimer solidement, mais les autres ? Que se passerait-il en cas de tempête avec des vents fous qui, dans la Dépression Indienne, avoisinaient parfois les quatre cents kilomètres heure avec une moyenne de deux cent cinquante ?

Que se passait-il au cours de la rencontre avec ce brouillard épais, relativement chaud, et le courant d'air venu du pôle ? Comment l'immense pont supportait-il la perturbation ? Il apparaissait solide, invulnérable, mais devait osciller spectaculairement en cas de dépression activée par la montée de l'air chaud.

Il roulait à trente à l'heure lorsque le radar donna l'alarme bien avant l'infrarouge et l'asdic. Il ralentit encore et la silhouette qui apparaissait sur l'écran l'estomaqua et, pendant quelques secondes, il fut tenté de repartir en marche arrière à toute vitesse vers Concrete Station. Il n'avait jamais rien vu de tel. Il imagina un éléphant de mer gigantesque de dix mètres de haut, une baleine échouée.

Ce fut peu à peu qu'il reconnut la locomotive géante de Kurts. Elle arrivait lentement et il poussa un cri de joie qui n'était qu'un hommage rendu au courage de Yeuse. Pour vaincre sa terreur et venir à son secours elle avait dû faire un effort fantastique. Il en était ému aux larmes. Mais en même temps il se mit à redouter le pire, car le monstre continuait de se rapprocher et la radio n'émettait que des sons parasites.

— Yeuse, je t'en prie, nous marchons l'un et l'autre à ta rencontre. Ça peut devenir dangereux. Tu es encore à cinquante à l'heure d'après mes calculs et pour t'arrêter il te faudra plusieurs centaines de mètres... Tu m'entends ?

Brusquement il eut un doute atroce. Yeuse n'était pas aux commandes. Quelqu'un l'avait agressée pour s'emparer de la machine, ou encore un groupe d'aventuriers. Et ces inconnus savaient qu'il était sur la voie et voulaient, pour se débarrasser de lui, le pulvériser.

— Yeuse, tu m'entends ? Yeuse, que se passe-t-il, maintenant tu dois ralentir...

Fébrile il se mit en marche arrière et commença de reculer. Mais ce ne serait qu'un sursis de quelques heures puisque là-bas, à Concrete Station, il finirait écrasé contre le cylindre de béton.

— Yeuse ?

Peu à peu il raisonnait avec plus de calme. Comment des bandits auraient-ils pu se trouver dans cette solitude, et surtout comment auraient-ils pu surprendre la jeune femme enfermée dans une véritable forteresse mobile ? D'une part la locomotive était

invulnérable, et ensuite Yeuse avait une expérience ancienne des situations dangereuses.

Il en vint à envisager autre chose. C'était la locomotive qui de son propre chef avait rompu le pacte la liant au couple. La locomotive et Kurts le pirate avaient toujours vécu ensemble, étroitement unis, s'appartenant l'un à l'autre de façon indissoluble, émotionnelle. Le cerveau électronique de la machine n'était qu'une reproduction fidèle de celui du pirate. Elle avait accepté ces deux intrus qui venaient la tirer de sa longue attente inquiète, les avait magnifiquement guidés jusqu'à l'aiguillage secret qui ouvrait les rails de Concrete Station. Et voilà qu'ils temporisaient, qu'ils hésitaient à se lancer sur la voie unique, sur ce pont prodigieux enjambant la mer intérieure. Après avoir rongé son frein, elle avait repris son autonomie et Yeuse n'avait pu rien faire. Peut-être dormait-elle, se croyant encore à l'arrêt. Lorsque la machine démarrait doucement, prenant sa vitesse de croisière sans à-coups, on ne se doutait de rien dans les chambres insonorisées et comme protégées des vibrations.

— Yeuse, réveille-toi... La machine va me percuter sinon... Yeuse...

Il roulait à la même vitesse pour garder la distance minimum favorable à un échange radio. D'après le radar le monstre n'était qu'à deux cents mètres et normalement Yeuse aurait dû capter son émission.

— Yeuse, je t'en prie... Il y a peut-être un troupeau d'éléphants de mer entre moi et Concrete Station. Je déraillera et la locomotive me pulvérisera... Elle ne craint rien.

Il n'osait pas ajouter que la locomotive était peut-être jalouse de lui, qu'elle voulait conserver cette femme qui dormait dans son sein pour son maître bien-aimé, son enfant, son amant, Kurts.

Dans son esprit en ébullition il imaginait n'importe quelle hypothèse. Par exemple la machine aurait pu recevoir un ordre émis par une balise invisible, ou par un signal radio d'une puissance inconnue.

Il savait qu'il n'existant aucune voie de garage, aucune échappatoire sur les cent kilomètres avant le terminus. Ceux qui avaient construit les ponts successifs, la voie, avaient volontairement omis toute possibilité de sortir de ces rails qui

conduisaient à Concrete Station. Il ne s'expliquait pas pour quelles raisons mais c'était effrayant.

— Yeuse... La locomotive est en train de rouler en direction de Concrete Station et je suis à bord de la chaloupe en train de fuir devant elle.

Il envisageait une solution. Dès qu'il commencerait à se rapprocher du terminus il accélérerait au maximum, gagnerait peut-être une minute ou deux sur la géante et en profiterait pour abandonner la chaloupe avec quelques équipements de survie. La chaloupe serait pulvérisée mais lui resterait en vie. Combien de temps, il l'ignorait. La machine pouvait s'engouffrer dans Concrete Station sans lui laisser la possibilité de profiter de l'ouverture des portes. Si sa combinaison tenait le coup, s'il pouvait sauver la chaudière, par exemple, il survivrait en tuant des éléphants de mer. Il essaierait de se construire un abri malgré la rareté de la glace sur cet îlot artificiel. En attendant il pourrait s'abriter dans la dépouille de l'éléphant de mer qu'il tuerait. C'était un procédé utilisé par les chasseurs en perdition sur la banquise. Ils ouvraient l'animal, en retiraient les viscères, maintenaient le corps ouvert le temps qu'il se congèle et ensuite s'introduisaient à l'intérieur.

CHAPITRE XX

Ce soir-là, certaine que Gus ne reviendrait jamais, elle pensait qu'il s'était enfoncé avec son véhicule fragile dans les profondeurs océanes, Yeuse éperdue avait absorbé des somnifères et bu une certaine quantité d'alcool avant de rejoindre sa chambre. Avant, elle avait vérifié tous les systèmes de sécurité et l'ordinateur de bord lui avait donné la certitude que nul ne pourrait, impunément, s'approcher de la locomotive à l'arrêt.

Il était huit heures du soir lorsqu'elle sombra dans un profond sommeil sans rêves. Elle y resta quatre heures puis les cauchemars commencèrent, toujours les mêmes. Des centaines de Garous hideux investissaient la locomotive, finissaient malgré leurs pertes effroyables par submerger tous ses organes de défense, découvraient ses points faibles, parvenaient à s'infiltrer à l'intérieur et commençaient à tout dévaster, pillant les soutes, se gorgeant de nourriture et avalant tout le contenu des bouteilles en réserve.

C'était une multitude atroce, ivre, qui parcourait les coursives, détruisant tout, flairant son odeur de femelle au fur et à mesure de leurs recherches. Ils se rapprochaient et elle les voyait, obscènes, prêts aux viols qui n'en finiraient pas et la laisseraient morte.

Elle se dressa sur son lit, hurla de toutes ses forces puis retomba dans une semi-inconscience, brisée par les pilules et l'alcool.

Et Gus le cul-de-jatte essayait de la prévenir de l'imminence du danger mais elle se sentait incapable de quitter sa couche, gémissait pour le lui expliquer, mais il ne semblait pas comprendre dans quel état d'impuissance elle se trouvait.

— Yeuse, je t'en prie, il y a peut-être un troupeau d'éléphants de mer entre moi et Concrete Station.

Des éléphants de mer ! il se trompait dans son émotion ! Il

voulait dire un troupeau de Garous. Ils devaient s'offrir en holocauste sur les rails, sachant que la chaloupe finirait par patiner dans la boue de leur viande mêlée au sang et aux os. C'était ainsi qu'ils avaient procédé là-bas à Gravel Station et leur convoi n'avait pu reculer, patinant dans cette fange immonde.

— Yeuse, la locomotive est en train de rouler en direction de Concrete Station.

Les Garous, voyons, les Garous avaient dû tripoter les manettes, les boutons, et la locomotive venait de se mettre en route. Et puis ils allaient venir et abuseraient d'elle jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un cadavre disloqué.

Depuis le départ de Gus, elle avait trouvé un pistolet à laser qui se branchait pour être recharge. Il disposait alors d'une autonomie de quelques minutes à condition de ne pas appuyer constamment sur la détente. Elle l'avait installé à son chevet et le rayon suffirait à balayer la horde des lycanthropes quand elle voudrait investir sa chambre.

Non sans effort elle bougea son bras, tâtonna en arrière de sa tête. Gus continuait de parler et elle n'y comprenait rien. De toute façon il n'était pas là pour la défendre et ce qui pouvait lui arriver là-bas lui était complètement indifférent puisqu'il était mort depuis au moins deux jours...

Sa main finit par trouver le pistolet laser coincé dans son support. Il devait être chargé à bloc. Elle ne parvenait pas à l'extraire du socle et s'énervait de façon molle, geignarde. Et ce Gus qui, ne connaissant pas la chance qu'il avait d'être mort et protégé des Garous, continuait de l'ennuyer avec ses appels. Elle avait bien assez à faire pour s'en tirer, seule. Elle commença de l'injurier et soudain le pistolet laser fut libéré. Elle appuya sur la détente et le rayon alla frapper la porte. Un trou apparut, s'agrandissant tant qu'elle continua de tirer.

— Venez, mais venez donc.

Elle croyait hurler mais ne faisait que murmurer des mots incompréhensibles. Elle ouvrit les yeux, vit le trou dans la porte, entendit la voix de Gus qui s'élevait du haut-parleur fixé au-dessus de son lit :

— ... Je suis à bord de la chaloupe en train de fuir devant elle...

La chaloupe ? Il était toujours dans la chaloupe au fond de

l'océan Indien ? Comment pouvait-il l'appeler et continuer à fuir ?

Elle se dressa, s'assit les jambes pendantes au bord du lit.

— Gus, c'est toi ?

Il ne répondit pas et elle haussa les épaules. Il n'y avait pas de Garous dans la chambre et elle se demandait s'ils n'étaient pas dans la coursive.

— Yeuse, la locomotive s'est mise en route d'elle-même. Elle a repris le contrôle de son fonctionnement... Kurts avait tout prévu en cas d'inexpérience de ceux qui voudraient le rejoindre à Concrete Station... La machine, au bout d'un certain délai d'attente, a pris la décision d'emprunter le pont...

— Tu dis n'importe quoi, murmura Yeuse. Gus, tu m'entends ? Il y a plein de Garous ici... Je t'assure...

Il n'entendait rien. Bien sûr sous les eaux c'était absolument normal.

— Absolument, répéta-t-elle. La radio sous l'eau ça marche pas.

Elle se leva, fut prise de vertige, se raccrocha à la cloison et sentit le haut-parleur vibrer sous ses doigts.

Gus continuait de parler.

— Sous l'eau, commença-t-elle à lui dire. Mais comment fais-tu, toi ?

Elle ouvrit les yeux et chercha le micro pour répondre, ne le trouva nulle part. Il avait dû glisser derrière le lit et elle ne voyait même plus le fil.

— Gus, tu m'entends ?

Il ne devait pas entendre, car il continuait de rabâcher ses histoires de chaloupe en train de fuir devant la locomotive et de dire qu'il allait finir écrabouillé par elle.

— Oh ! arrête ! La locomotive, elle fait comme moi : elle roupille, mais d'un œil, hé ? D'un œil. Elle m'a assuré qu'elle avait verrouillé toutes ses issues et que personne ne pouvait s'approcher à moins de cinq cents mètres sans... Pan ! bousillé le téméraire !

Elle s'appuya à la cloison pour aller regarder la porte trouée. Elle aurait pu passer par là pour sortir mais elle se méfiait. Elle jeta un regard, vit la coursive vide, éclairée par des veilleuses.

— Ils se planquent, les salauds...

Elle osa passer la tête dans l'ouverture et ne vit rien. Un tremblement la fit chanceler et elle se blessa légèrement au cou en

retirant sa tête. Le plastique de la porte saccagé par le laser formait des sortes de dents.

— Je crois que j'ai rêvé, s'avoua-t-elle. Mais il faut que j'aille voir...

Elle retourna non sans mal enfiler une robe de chambre, regarda le haut-parleur muet avec reproche :

— J'ai rêvé ou quoi ? Il y avait Gus qui me racontait quelque chose...

Brusquement elle se demanda si le cul-de-jatte n'était pas de retour. Ne pouvant pénétrer dans la locomotive verrouillée il essayait de la joindre.

— J'arrive, j'arrive ! hurla-t-elle espérant que le micro relié à l'émetteur radio transmettrait sa réponse, mais elle ne se souvenait pas avoir débranché le micro sans le vouloir.

Dans la coursive elle commença de percevoir les trépidations sous forme d'un frémissement chatouillant ses pieds nus.

« On dirait de l'électricité statique, pensa-t-elle. La loco serait en transe ? »

L'escalade des marches fut laborieuse et lorsqu'elle pénétra dans la passerelle, elle se figea sur place. Au poste de pilotage tous les voyants fonctionnaient.

— C'est comme un anniversaire, balbutia-t-elle. Toutes ces lumières vertes, rouges, jaunes...

Mais très vite elle réalisa ce que cela signifiait.

— J'étais tellement ivre que j'ai mis en route... Oui, c'est ça... Mon subconscient désirait continuer vers Concrete Station alors que la peur me paralysait...

Mais la voix de Gus s'éleva :

— Yeuse, il y a maintenant une demi-heure que j'essaye de t'appeler. Je ne sais ce qui se passe mais je venais vers toi et j'ai aperçu sur les écrans la locomotive qui ne paraissait pas vouloir ralentir. Depuis je suis devant elle et je vais bientôt manquer d'huile... Je dois en avoir pour dix minutes à ce train-là... Je vais tenter quelque chose et tu ne pourras plus me contacter par radio.

— Attends ! hurla-t-elle. Attends !

Elle se précipita vers le micro et le saisit à deux mains.

— Gus ! hurla-t-elle.

— Enfin... Que s'est-il passé ?

— Je dormais et je faisais un rêve horrible... Ça marche tout seul... J'ai dû la mettre en route hier au soir... Non, pourtant j'étais lucide quand je suis sortie de la passerelle.

— Ne cherche pas... Elle est programmée, conditionnée pour rejoindre son cher pirate. Essaye de la stopper, sinon c'est foutu pour moi.

Elle s'installa au siège du pilote et voulut réduire les alternateurs, mais sur l'écran de contrôle apparut l'indication que le pilotage automatique était enclenché et qu'elle devait le couper, ce qu'elle fit et aussitôt la voix de Kurts, qu'elle connaissait bien désormais, s'éleva :

— Ma chère locomotive obéit à des signaux bien précis. Elle peut se mettre en route sans prévenir parce qu'elle juge que c'est le moment de ne plus tergiverser. Il vous faudra en tenir compte pour l'avenir. Je l'ai conçue comme un deuxième moi-même et, dans son cerveau électronique, j'ai introduit des microprocesseurs et des logiciels qui copient très fidèlement le fonctionnement de mon propre cerveau. C'est-à-dire qu'elle peut avoir des réactions aussi inattendues et aussi folles que celles que j'ai toujours eues.

Mais la jeune femme avait désormais les commandes bien en main et la locomotive ralentissait, s'immobilisait en douceur.

— Ça y est, dit-elle à Gus. Nous sommes à l'arrêt.

Désormais elle ne pourrait jamais parler de la locomotive avec désinvolture en la sous-estimant, en disant « elle » pour la désigner. C'était plus qu'une machine et quand on s'installait en elle on faisait obligatoirement corps avec elle, on devenait une partie d'elle-même, et elle, une partie de vous.

— Je vais récupérer la chaloupe, annonça-t-elle. Excuse mes réflexes lents mais j'avais pris un somnifère et bu un peu d'alcool... Je t'imaginais au fond de l'océan.

— Je l'ai bien compris, comme j'ai compris que la locomotive pourrait agir indépendamment de nous. Elle en avait assez d'attendre devant ce pont et a pris la décision de continuer.

— Tu crois qu'il va résister ?

— Il supporterait dix cuirassés de la flotte panaméricaine, assura-t-il.

La chaloupe rejoignait ses bossoirs et était hissée à l'intérieur de la machine. Gus commençait à défaire sa combinaison pour passer

le sas et rejoindre la jeune femme sur la passerelle.

— Tu m'entends toujours ? J'avais peur, terriblement peur... J'ai aperçu des silhouettes et j'ai cru qu'il s'agissait de Garous... C'étaient des Roux.

— Moi aussi j'ai rencontré des Roux... Cinq... Et ce qu'ils m'ont dit est absolument incroyable... Nous allons revenir là-bas, que tu puisses mieux te faire comprendre que moi...

Peu après il pénétra dans la passerelle et se hissa sur le siège du copilote où elle put l'étreindre avec soulagement :

— Enfin !... Tu as trouvé Concrete Station ?

— Oui. Elle est là-bas, au bout.

CHAPITRE XXI

En quelques jours une partie des dégâts causés aux échafaudages se trouvait réparée et on circulait à nouveau entre les étages grâce aux échelles et au monte-charge. Pour transporter le stock de bois qu'un train de marchandises avait abandonné le long de la voie ferrée, Ma Ker eut l'idée de faire gonfler des ballonnets qui soulevaient de lourdes charges et qu'une équipe d'hommes remorquaient en direction de la falaise. Une fois au pied de celle-ci, un treuil élevait les pièces aux étages désignés.

Les deux frères voltigeaient sur les passerelles les plus vertigineuses aux confins de la falaise, là où il régnait toujours une obscurité impressionnante. Ils établissaient de nouveaux passages, marquant les zones de lichens avec de la peinture phosphorescente. C'est ainsi qu'ils découvrirent une immense caverne juste en dessous d'un aplomb que Jdrien, pendu à un harnais, auscultait avec un piolet de crainte que la roche ne soit pourrie.

— Laissez filer doucement, cria-t-il, il y a un magnifique trou en dessous.

Il portait un casque avec lampe incorporée et, après avoir écarté les touffes épaisses de lichens et même une sorte d'arbuste rabougrí, il avança dans l'entrée, resta pantois devant la grande salle aux parois verticales, taillées par des mains d'hommes. Des gravures de couleur rouge recouvriraient les murs.

— Je me demandais ce que tu fabriquais, dit Liensun surgissant derrière lui... C'est incroyable...

Outre sa lampe frontale, il amenait un projecteur alimenté par câble et ils approchèrent des peintures murales. Pendant plusieurs minutes ils n'osèrent parler puis Liensun, la voix rauque, murmura :

— C'est l'histoire de notre monde depuis le début de l'ère

glaciaire, n'est-ce pas ?

— Ceci est le Soleil, représenté comme le Démon du Feu, qui disparaît dans la gueule de ce dragon qui figure certainement le Froid.

— Ces gens qui traversent le torrent sur un pont de glace et ceux-là qui sont emportés par un bloc d'eau congelée... et dans le fond la grosse masse des glaciers avec ces animaux qui fuient, des yaks, des chevaux, des espèces de moutons...

D'autres croquis en noir et rouge pour les hommes, en jaune clair pour la glace, indiquaient comment les Tibétains avaient survécu au froid en s'installant dans les cavernes réunies par des échafaudages, les mêmes que les Rénovateurs utilisaient maintenant. On voyait des yaks à longue fourrure, hissés par des palans manœuvrés par plusieurs hommes vers des grottes où attendaient d'autres hommes, avec des sortes de crochets pour les attirer à l'intérieur. Plus loin c'était un groupe qui se chauffait avec ce qui ressemblait à de la bouse de yaks séchée.

— Mais ça, qu'est-ce que c'est ? dit Liensun en revenant à l'épisode du Soleil dévoré par le Froid... Ces traits, cette espèce de tuyau de poêle. Comme ceux qu'on voit sur le toit des wagons habités par des gens sans ressources... Tu sais, avec le petit chapeau conique.

— On dirait un missile, murmura Jdrien.

— Tu as la même pensée que moi, on dirait un missile qui s'échappe de la Terre, et il y en a d'autres. Ici, cette nuée de points noirs avec une petite queue rouge... Tu crois qu'il y aurait eu des dizaines de fusées quittant la Terre au moment de la glaciation ?

— Je ne sais pas, dit Jdrien. C'est possible... Je pense à ce que m'a raconté le Grand Lama de Kendohar... Il prétend, lui aussi, que l'arrivée des glaces est bien plus lointaine que ce que nous croyons... Il m'a certifié qu'il disposait de documents le prouvant, les « parchemins des pensées quotidiennes ».

— Ce vieux cinglé ? Et tu le crois ?

— Chaque jour le Grand Lama écrit une pensée sur un parchemin, une pensée qui résume brièvement les travaux et les prières de la journée. Un parchemin couvre les activités sociales et spirituelles de trois ou quatre mois.

— Si nous étions en l'an 2362 de l'ère glaciaire on compterait

donc au moins dix mille parchemins pour cette période, sans parler de ceux qui ont été écrits avant la Catastrophe...

— C'est ce qu'il prétend.

— Les Sibériens aussi...

Ils examinèrent les autres dessins, espérant découvrir d'autres précisions, mais on les appelait depuis la passerelle au-dessus.

— C'est Ma Ker...

La vieille dame leur demandait ce qu'ils faisaient et, quand elle apprit l'existence de la grande salle, elle voulut qu'on la descende. C'était une opération délicate car il fallait ensuite se balancer fortement pour atterrir sur le seuil de la grotte. Ils durent lui lancer une corde pour l'attirer à eux.

— Quelle merveille, dit-elle. Des lamas ont dû séjourner ici autrefois, puis mourir...

Mais le plus inattendu était un trompe-l'œil sans précédent. Le fond de la salle rectangulaire était également décoré. On y voyait la vie d'un monastère et des cueilleurs de lichens le long de la même falaise. Il y avait de grandes zones sombres pour indiquer les facettes de la roche, les renflements et ils faillirent passer à côté d'une ouverture qui donnait accès à d'autres pièces. Sans le puissant projecteur de Liensun ils n'auraient pu la découvrir ce jour-là.

— L'artiste travaillait à la lueur d'une lampe à huile et n'imaginait pas que nous disposerions de lumières puissantes pour découvrir son leurre.

La caverne continuait. Un corridor central desservait de petites cellules qui sentaient le mois. Il restait les banquettes servant de lit creusées dans la roche. Une cellule pour trois lamas. Et puis une autre salle, ronde, où poussaient des champignons énormes.

— Ce sont ceux qui sont utilisés pour la farine, dit Liensun catégorique.

Mais la caverne s'enfonçait encore dans la montagne et la chaleur ne cessait de croître. Ils pouvaient se débarrasser de leur combinaison et de leur fourrure. Jdrien abandonna la sienne et resta torse nu. Il faisait plus de dix degrés et déjà Ma Ker expliquait comment on pourrait utiliser l'endroit, peut-être comme hôpital et maternité.

— Il a fallu des siècles pour creuser ce réseau avec des outils primitifs... Mais les lamas habitaient déjà des temples accrochés aux

falaises bien avant la Grande Panique.

— Et s'il y avait des parchemins des pensées quotidiennes ? dit Liensun moqueur.

Jdrien dut expliquer à Ma Ker ce que son frère voulait dire. Elle parut devenir songeuse. Plus loin ils dérangèrent un animal assez gros qui n'était pas un rat mais qui disparut lourdement dans le couloir.

— Il doit se nourrir de champignons et d'animaux cavernicoles, dit Ma Ker.

Il y avait d'autres cellules, d'autres salles et ils se demandèrent s'ils oseraient continuer l'exploration.

Depuis un moment Liensun avait dû renoncer à son projecteur, le câble étant à bout de course.

— Écoutez ce bruit !

Jdrien se souvenait d'avoir vu quelque part des oiseaux automates qui chantaient à l'aide de minuscules appareillages. Il pensa que c'était un animal qui s'exprimait ainsi dans un gazouillement.

Plus ils avançaient plus le bruit devenait régulier, très beau.

— C'est cristallin, dit Ma Ker. Je me souviens d'un verre chez mes parents. Mon père le sortait pour les grandes occasions et le faisait chanter en passant un doigt mouillé sur le rebord. Il nous disait que c'était du cristal et nous étions émerveillés...

Ils trouvèrent. Au milieu d'une petite salle où donnait le corridor.

— De l'eau, murmura Jdrien.

De l'eau qui ruisselait d'une longue stalactite de calcaire jusque dans un bassin creusé par les hommes.

De là elle s'échappait par un trop-plein dans une rigole également taillée par un outil.

— L'eau de fonte de la glace... La chaleur de la caverne doit remonter dans cette cheminée et l'eau arrive naturellement. Elle est d'une limpidité extraordinaire.

CHAPITRE XXII

Très vite l'accès à l'immense caverne fut aménagé et on construisit des passerelles très robustes, très larges.

Les Réños, à la fin de leur travail, venaient admirer les peintures rupestres, visitaient le réseau des cellules et des immenses salles.

Jdrien et Liensun avaient repris l'exploration et découvert que la rigole d'eau alimentait d'anciens thermes très astucieux. L'eau se réchauffait en passant sur des galets chauffés en dessous.

— Tu crois que la bouse des yaks suffisait ? dit Liensun sceptique. Pour moi ils possédaient un autre combustible, mais lequel, nous ne le saurons peut-être jamais.

Il y avait aussi d'anciennes installations de cultures.

Des bacs avaient été remplis de terre autrefois, et les plantes nourries au goutte-à-goutte par une batterie de stalactites artificielles fixée juste au-dessus.

— Oui, mais la lumière, d'où venait-elle ?... Il a bien fallu une source de rayons lumineux pour faire pousser les légumes.

Ce fut au retour d'une de ces expéditions dans les profondeurs de la montagne que Jdrien parla de leur prochain départ.

— Le Grand Lama va peut-être s'impatienter et ce que je crains le plus c'est qu'il fasse exercer des représailles sur les Réños d'Everest Station.

Liensun ne disait rien, marchait à ses côtés d'un air farouche.

— Je t'accompagnerai jusqu'à la frontière et ensuite chacun ira de son côté, bien sûr... Je ne tiens pas à jouer les gardes du corps...

— Je reviendrai, dit Liensun avec une rage contenue... Je pars avec Ann et je reviendrai avec elle... Dès que Ma Ker pourra utiliser un dirigeable... Tu ne crois quand même pas qu'un vieux débris m'obligera à m'exiler loin des miens ? Je reviendrai et s'il faut rester

dans ces échafaudages des années sans en descendre, j'en suis capable. Nous établirons une puissance telle que nous imposerons le respect et notre loi. Les Tibétains devront un jour choisir entre ces fanatiques des lamaseries et nous... Lorsque nous serons à même de fabriquer de la nourriture en grande quantité, de l'énergie, ils n'hésiteront pas. Notre laboratoire solaire finira par fonctionner et nous disperserons les poussières opacifiantes... Peu à peu la vie redeviendra normale...

Jdrien reprit son vêtement de peau un peu avant la sortie, dans la salle des gravures rupestres. Il regardait celles-ci, sentant qu'elles auraient pu fournir des précisions de chronologie et de datation, encore aurait-il fallu étudier soigneusement les symboles.

— Ces fusées..., dit-il. Parties vers l'espace... Avec des milliers d'humains... Elles sont bien arrivées quelque part... Que sont devenus tous ces gens ?

Liensun haussa ses épaules massives. Il ressemblait à un petit taureau nerveux.

— Je m'en fous... Tu sais ce que je vais faire ? On va acheter le train avec lequel Ann et les autres sont arrivés à Everest Station. On achètera deux wagons de charbon et c'est avec lui que nous quitterons ce pays. On ira à China Voksal. On vendra de la viande de yak pour survivre.

— Tu es donc bien riche ?

— Ma Ker va m'avancer une grosse somme, en dollars. Les Tibétains en ont très peu et ici cette monnaie atteint un cours extraordinaire.

— Les Réños dissidents refuseront peut-être... C'est le mari d'Ann qui se trouve avec eux. Il t'en veut de lui avoir pris sa femme.

— Ma Ker l'a convaincu de venir ici travailler au laboratoire. Il s'ennuie à Everest Station. Les autres se décideront quand ils sauront que peu à peu la vie va devenir celle de troglodytes et sera vraiment confortable. On peut faire quelque chose de fantastique ainsi suspendus entre ciel et glace...

— Vous reviendrez vraiment ?

— Oui, nous reviendrons, car Ma Ker vieillit et je ne voudrais pas qu'elle meure tandis que je serais au loin. C'est ici que notre vie va commencer, ici que nous reprendrons nos recherches, ici que le Soleil réapparaîtra encore une fois, dans une lucarne...

Il se rendit compte de ce qu'il disait et se tourna vers Jdrien :

— J'en suis désolé pour toi et les tiens... Mais la majorité des habitants de cette planète a besoin de lumière et de chaleur...

— Nous mourrons, dit Jdrien. Nous n'aurons pas le temps de nous adapter... Peut-être quelques tribus rejoindront-elles les pôles, mais elles finiront par s'éteindre...

Il sourit :

— Je ne crois pas que nous te laisserons faire.

Interloqué, Liensun le rattrapa sur une passerelle nouvelle, qui formait une sorte d'escalier aux marches très allongées qui rejoignait le dernier étage. Des Rénos chargés de ballots de lichens fraîchement cueillis se dirigeaient vers la plate-forme servant d'entrepôt. Une partie servirait à payer le loyer des échafaudages, l'autre à l'alimentation des yaks de plus en plus nombreux. Le beurre qu'on fabriquait là était d'une finesse inattendue et les fromages commençaient à sortir des caves où on l'affinait.

— Que veux-tu dire, c'est une déclaration de guerre ?

— Tu as très bien compris. Un jour les Roux se mettront en route de toutes parts pour venir vous empêcher de faire renaître le Soleil.

— Allons donc, vous vivez comme des brutes, en tribus isolées !

— Un jour, j'avais trois ans, j'étais détenu par Lady Diana comme otage. Ils ont décidé de traverser la banquise du Pacifique pour venir me délivrer. Ils étaient des dizaines de milliers. Je dis bien des dizaines, peut-être cent mille. D'après les dernières estimations nous pourrions être des millions dans le monde, mais si certains disent huit millions d'individus, moi je pense quatre... Imagine que le quart seulement reflue vers cette petite Compagnie. Ils ne redoutent rien. Cette falaise ? Même si vous retirez les échelles ils grimperont à mains nues, comme ils grimpent en haut d'immenses glaciers, et ils arriveront aussi par le sommet, de partout...

— C'est du roman, tu as l'imagination tordue...

— Je ne suis pas le Messie comme ils le disent, mais si je dois être leur rassembleur je le ferai et tu me trouveras avec eux quand il faudra t'empêcher de faire revenir brutalement le Soleil. Car ce que tu veux c'est devenir le maître du monde, d'un monde inondé, recouvert de brouillards d'une épaisseur jamais connue. Parce que

toi tu auras pris tes précautions et tu pourras réorganiser ce monde liquide à ta façon.

CHAPITRE XXIII

Pour une première tentative, ce n'était pas si mal. On aurait pu appréhender le pire, et Lady Diana avait un instant craint de se retrouver seule à New York Station pour le cinquantième anniversaire de la CANYST, la Commission d'application des Accords de New York Station. Elle avait invité les dirigeants des grandes Compagnies, et celles-ci avaient toutes répondu à son invitation avec cependant quelques restrictions.

Le Président Kid, Floa Sadon étaient bien là, mais la Sibérienne, prudente, n'avait envoyé que le maréchal Sofi, le Vatican, frère Ludwig, l'Africana, un certain Buffil. C'était un Tarphys de quarante ans, Ray Tarphys, qui représentait la Fédération australasienne.

Le maréchal Sofi, dès qu'il fut présenté au Président Kid, s'arrangea pour le prendre à part et lui demander des nouvelles de Yeuse.

— Elle voyage, dit prudemment le Gnome.

— On dit qu'elle a disparu, qu'elle recherchait son ami Lien Rag et qu'elle aurait été entraînée dans un endroit dangereux interdit par les Aiguilleurs.

— On dit beaucoup trop de bêtises, répondit le Kid qui aurait bien aimé éprouver dans son cœur la sérénité affectée au grand jour.

Très vite le Kid comprit que Lady Diana allait profiter de cet anniversaire pour mettre sur pied le conseil oligarchique tel qu'il existait autrefois, avant de tomber en désuétude.

Ils avaient été reçus dans un magnifique traintel de plusieurs étages qui répondait strictement aux impératifs de la CANYST, même s'il se déplaçait à petite vitesse sur huit voies. Chaque soir l'énorme Panaméricaine les réunissait après le repas pour une

entrevue d'une heure.

Ce soir-là elle osa pour la première fois exposer carrément ses ambitions :

— Nous devons nous unir pour empêcher notre société ferroviaire de s'écrouler, dit-elle sans autre préambule.

Surpris, le frère Ludwig arrêta d'égrener son rosaire.

— Voulez-vous dire que vous approuvez la démarche du Saint Père au sujet des Roux et de leur stérilisation ?

— Nous en parlerons plus tard si vous le voulez bien, encore qu'il soit nécessaire d'y songer si nous voulons éviter une prolifération de ces créatures... Vous n'ignorez pas que, au départ, nous n'étions que trois grandes Compagnies... Je veux dire trois sociétés ferroviaires structurées, le reste se composant de principautés, de baronnies, de Concessions multiples parfois non reliées entre elles. Les trois sociétés étaient l'Africana, l'Eurasienne et la Panaméricaine. L'Eurasienne a donné naissance à la Sibérienne, à la Transeuropéenne. Nos prédecesseurs avaient conclu un accord pour la défense et la transmission des archives secrètes... Puis de grands bouleversements politiques, économiques ont fait que la Panaméricaine est restée seule dépositaire de ces documents... Je sais que pour la plupart vous n'ignorez rien de leur contenu, mais que vous n'avez aucune preuve pour établir vos certitudes...

Elle se fit apporter une boisson et l'avalà d'un trait. Le Président Kid se demandait comment on pouvait devenir aussi gras et rester encore en vie.

— Il y a en ce moment des thèses, des hypothèses qui circulent et qui deviennent préjudiciables à l'ordre ferroviaire, dit-elle ensuite en regardant le maréchal Sofi.

La nomination du maréchal était récente et faisait suite à sa grande victoire sur l'amibe géante Jelly et à sa campagne militaire dans le nord de la banquise du Pacifique.

— S'agit-il du nouveau dogme que nos chercheurs ont établi ? demanda sèchement le maréchal.

— Exactement, fit Lady Diana. Il est excessivement dangereux. Vous auriez dû me tenir au courant avant de répandre cette idée que nous serions en l'an deux mille trois cent et quelques de l'âge glaciaire...

— Pourquoi, c'est faux ?
Elle haussa les épaules.

— Entre la vérité et le mensonge, il y a les apparences. Certaines choses terribles nous échappent, mais d'autres peuvent être appréhendées, colonisées pour maintenir la paix des esprits et poursuivre notre œuvre dans le calme. Notre survie est à ce prix.

— Notre enrichissement aussi, dit Floa Sadon avec insolence. Et frère Ludwig expliquerait mal comment les gens ont pu se passer de religion chrétienne durant deux mille ans... On découvrirait pas mal d'imposture.

Le religieux se leva.

— Voyageuse Diana, je ne suis pas ici pour supporter de telles provocations...

— Calmez-vous. Justement nous sommes ici pour tout supporter, à condition que ça reste entre nous.

— Pourquoi cette réunion ? demanda le Président Kid.

Elle le regarda de ses petits yeux qui ressemblaient à deux boutons noirs sur une motte de saindoux.

— Parce que dans les jours qui viennent, les mois, des révélations folles, inopportunes, vont bouleverser les croyances de tous les terriens. Il faudra y faire face. D'ores et déjà il y a urgence à imaginer la contre-attaque, la déclencher avant que nos ennemis entreprennent une campagne diffamatoire qui remettrait en cause les bases de notre société.

Frère Ludwig regardait Lady Diana avec une sorte de satisfaction intense qui mettait le Président Kid mal à l'aise. Floa Sadon paraissait quant à elle fascinée par le contenu de son verre, un mélange de jus d'orange naturel et d'alcool. Le Gnome souhaita avec humour que ces oranges soient originaires de Hot Station, dans sa Compagnie où les serres arboricoles s'étendaient désormais à perte de vue, si bien qu'il avait fallu construire un réseau ferré pour se rendre dans les plantations les plus éloignées. Les équipes de travailleurs devaient dormir sur place à tour de rôle, les allées et venues demandant six heures de train.

— Chère Lady Diana, dit le maréchal Sofi avec ironie, nous ne pouvons accepter votre façon de présenter les futurs événements. Vous nous mettez indirectement en cause. Dans notre Concession, les recherches de nos spécialistes en histoire glaciaire sont très

honorées et nous ne mettons pas en doute leurs travaux. Ce que vous voulez, en fait, c'est éviter une datation trop précise du début de la Grande Panique et une remise en cause du rôle de la caste des Aiguilleurs. Chez nous, il a été décidé par la Convention du Moratoire de mettre fin au pouvoir de ces mêmes Aiguilleurs et d'établir la vérité historique sur notre destin. Si vous estimez que cette position va à l'encontre de vos propres convictions, je puis quitter immédiatement cette réunion.

Il y eut un silence profond. Floa Sadon souriait de l'embarras furieux de la grosse actionnaire panaméricaine, tandis que l'Africanien Buffil examinait avec une attention scrupuleuse les coutures de sa combinaison isotherme imitant la peau de léopard. Il portait d'ailleurs une petite toque en véritable peau de ce fauve, symbole de la Compagnie qu'il représentait. Le léopard fulgurait sur tous les trains de cette Concession.

— Voyons, dit onctueusement l'envoyé de Pie XIII, il doit exister un terrain d'entente. Pour notre part il n'y a qu'un point sur lequel nous resterons intractables, c'est la datation de l'ère glaciaire.

— Et pour cause, ricana le maréchal. Vous devriez chercher en vain la chronologie des papes... Depuis la Grande Panique on découvrira que les gens se sont passés de votre religion et se sont très bien organisés pour survivre...

— Je vous en prie, cria Lady Diana, cela suffit. Vous êtes tous des apprentis sorciers car vous n'avez pas eu en main les archives secrètes... Maréchal Sofi vous auriez intérêt à faire arrêter vos historiens et à les envoyer dans un camp bien isolé ou dans un train-bagne spécial. C'est votre survie qui est en jeu, et celle de votre Compagnie...

— Un instant, s'il vous plaît.

Floa Sadon levait son verre vide pour intervenir de sa voix lascive :

— Je suis d'accord avec le maréchal pour réduire les pouvoirs des Aiguilleurs, je suis également curieuse d'en savoir plus sur nos origines véritables... Nous pourrions trouver un modus vivendi sur ces données. Le Président Kid, que j'ai été heureuse de rencontrer pour la première fois, est certainement du même avis. Je sais que chez lui, par exemple, le chef de sa police ferroviaire et celui de son organisation militaire ne sont pas choisis parmi les Aiguilleurs.

L'ancien chef de police a même été destitué et s'occupe de construction de réseaux, n'est-ce pas ?

— Représentant ici l'Australasienne, dit Ray Tarphys, je suis complètement d'accord avec Lady Diana. Le statu quo... Et la lutte sans pitié contre les dissidents.

— Je me range à cet avis, déclara frère Ludwig. Je ne fais que suivre les recommandations du Saint Père.

Floa Sadon posa son verre et battit des mains.

— Trois contre trois et il n'y a aucune voix prépondérante si le délégué africain s'abstient.

— On peut discuter sur cette base, dit le Kid. Je ne céderai jamais sur le rôle des Aiguilleurs.

Lady Diana lui jeta un regard plus consterné que furieux et il se rappela certaines confidences stupéfiantes auxquelles elle s'était laissée aller. Si stupéfiantes qu'un soir où il avait un peu trop bu en compagnie de Ruanda l'écrivain, mari de Yeuse, il avait failli les lui répéter. Une seconde fois, il avait voulu recommencer alors qu'ils admiraient des baleines volantes, mais l'écrivain était un personnage trop expérimenté, trop prudent pour le laisser s'épancher. Il avait toujours refusé de partager ses secrets.

— Vous commettez une erreur fondamentale, dit la grosse femme. Il va falloir vous initier davantage, mais je ne puis vous confier ces archives si vous vous opposez à la fois au calendrier actuel mis au point par la CANYST et à la suprématie des Aiguilleurs.

Elle baissa sa voix d'un ton et devint pathétique :

— Car les Aiguilleurs seuls tiennent encore ce monde à bout de bras. Sans eux c'est le chaos, la fin du Rail.

CHAPITRE XXIV

Ils avaient dormi six heures et maintenant la locomotive roulait vers Concrete Station, dans l'épaisseur du brouillard.

— On dirait une purée, disait Yeuse. J'ai l'impression que nous la fendons avec une lame tant elle est compacte. Je n'ai jamais rien vu de tel, et si tu ne m'affirmais pas que là-bas il y a cette construction cylindrique, je préférerais descendre tout de suite. Et ce pont du diable... Qui a pu concevoir tout ça ?

— La mer se réchauffe constamment en profondeur, j'ignore comment... D'où cette production constante de vapeurs lourdes qui stagnent sur cette zone.

— Titanpolis ne connaît pas le même phénomène pourquoi ?

— Question d'emplacement... Il doit y avoir un grand balayage d'air... Ou des courants qui emportent l'eau chaude ailleurs alors qu'ici elle stagne... Elle fait douze à treize degrés par endroits...

Ils roulaient tous projecteurs allumés mais n'y voyaient pas à quelques mètres. La sirène fonctionnait presque tout le temps et c'était éprouvant pour les nerfs. Ils avaient déjà rencontré des troupeaux d'éléphants de mer en dehors des rails, mais la jeune femme imaginait sans peine ce que pourrait être un choc avec une dizaine d'animaux, même pour la puissante machine. Elle patinerait et ils devraient aller racler les rails.

— Et ces Roux qui disent que Concrete Station est leur mère... Tu es sûr qu'il n'y a pas eu confusion sur le mot mère ?

— Je ne sais pas. C'est possible... J'ai quand même eu l'impression qu'ils étaient perdus, qu'ils rôdaient autour de la construction comme de jeunes phoques dont la mère serait morte. J'ai déjà assisté à un tel spectacle, ça crève le cœur. Ces Roux avaient perdu leur couteau à dépecer. Je pense qu'ils n'en

connaissaient même pas l'usage, qu'on avait dû les lâcher en pleine banquise avec ces outils, et qu'ils les ont abandonnés faute de savoir les utiliser. Tout ce qu'ils font c'est s'accoupler. Quand j'ai tué l'éléphanteau ils se sont rués dessus tant ils étaient affamés. Je pense qu'ils étaient là depuis une petite semaine...

— Mais qui les aurait poussés dehors ? Concrete Station serait donc habitée ?

— Je l'ignore... En apparence c'est un bloc compact avec un sommet arrondi.

— Une verrière ?

— Je ne suis pas grimpé là-haut pour voir. Il aurait fallu enfoncer des pitons, utiliser des cordes...

Et toujours ce brouillard qui donnait la nausée à Yeuse. Cette purée, cette crème de lait flasque qui coulait le long du pare-brise et que les essuie-glaces ne parvenaient pas à dissiper.

— On dirait que c'est gras, constata-t-elle.

— Ce n'est qu'une impression.

— J'étouffe, moi... Il y a, dans les stations, des quartiers ainsi envahis par du brouillard, là où l'on fabrique de l'eau avec des blocs de glace... Les installations de chauffage urbain également... Les gens qui y vivent souffrent de maladies des poumons et de rhumatismes.

— Du côté de Concrete Station il s'éclaircit un peu... Dans quelques heures nous y serons.

— Oui, mais à la tombée de la nuit, et cette perspective me bouleverse.

— Tu n'as plus envie de retrouver les traces de Lien Rag, du pirate Kurts ?

— Je ne sais plus... C'est un autre monde, comme hors du temps. Autrefois on imaginait qu'il existait une quatrième dimension, une autre planète jumelle de la Terre où tout se déroulait de la même façon, mais avec un léger décalage... Certaines intercommunications existaient par des portes du temps... J'ai l'impression que nous avons franchi une de ces portes... C'est toujours la banquise, mais il y a cette mer immobile, du moins quand on l'aperçoit à travers une faille de ce brouillard... Et ces énormes phoques hiératiques comme des statues, ou des gardiens impavides...

— Tu devrais aller te distraire, regarder un film ou nous préparer un repas... Tiens, pourquoi pas ? Nous n'avons pas mangé quelque chose de préparé depuis pas mal de temps, et moi j'ai dû consommer du cœur du phoque fraîchement tué pour faire plaisir à ces cinq Roux.

Elle quitta le siège voisin et descendit dans l'entrepont. Depuis la cuisine, à travers les hublots, elle continuait à voir ce brouillard gluant qui collait à la machine. Celle-ci paraissait parfois s'essouffler, comme si le refroidissement par air de son réacteur peinait.

Elle appela Gus par l'interphone :

— Surveille le refroidissement. Elle est faite pour les grands froids...

— Je viens de m'en rendre compte. Un signal d'alerte venait de s'allumer, le réacteur commençait de s'emballer. Il y a un double circuit réfrigérant que je viens de mettre en route.

CHAPITRE XXV

Elle apporta un énorme plateau et Gus regarda les plats avec une mine gourmande. Il y avait du poulet en sauce avec une purée de légumineuse, des tranches de poisson frit, un pâté en croûte qui sortait du four à micro-ondes, des fromages, des confitures authentiques et non des ersatz. Kurts avait dû les piller dans les magasins spéciaux des actionnaires de la Transeuropéenne, car les étiquettes des boîtes indiquaient cette Compagnie d'origine.

Gus se goinfra, se versa du vin contenu dans une bouteille ancienne. Comment pouvait-on produire une boisson aussi agréable, pensait-il, dans des conditions aussi difficiles, alors que les cultures sous serres subissaient des aléas permanents ? Combien d'énergie avait-on dépensé pour cette bouteille, combien de gens pouvaient en boire sur Terre ? Mille ? Il était peut-être trop optimiste.

Sa compagne ne pouvait rien avaler. Des tranquillisants absorbés un peu plus tôt commençaient de faire effet, mais ce brouillard constant sur plus de deux cents kilomètres la désespérait.

Elle n'osait plus confier sa détresse à Gus, mais maintenant c'était comme pénétrer dans la chair blême d'un animal inconnu qui aurait régné sur des milliers de kilomètres carrés. Elle pensait à Jelly, l'amibe géante du Nord Pacifique, qui recouvrait de son protoplasma une énorme partie de la banquise. Les récits qu'elle avait lus ou entendus pouvaient se rapprocher de son trouble actuel.

— C'était excellent, dit Gus repu. Il y a des siècles que je n'ai pas mangé ainsi.

Elle rangeait tout, emportait le plateau sans répondre et il la suivit d'un regard perplexe. Elle supportait mal cette épreuve qui venait peu de temps après le cauchemar de Gravel Station. Elle

pensait constamment aux Garous, en rêvait, et il ne pouvait lui promettre qu'il n'y aurait pas ces monstres à l'intérieur de Concrete Station.

Pour la première fois le radar signala, en même temps que l'infrarouge, la présence d'une vie animale importante sur les rails et il ralentit sans secousses, stoppa quand il aperçut les énormes phoques qui traversaient la voie. Il y en avait des dizaines, peut-être des centaines qui se déplaçaient de droite à gauche. À droite la mer était, semblait-il, plus étroite, on avait l'impression que la rive opposée était proche. Bien sûr, avec ce brouillard on n'y voyait rien, mais à gauche l'étendue d'eau salée était peut-être infinie.

Il y avait les clans, les familles et les vieux mâles s'immobilisaient parfois en plein milieu de la ligne, comme pour provoquer ce monstre qui attendait qu'ils soient de l'autre côté pour reprendre sa course. Les petits folâtraient mais les mères savaient d'un coup d'aileron les rabattre vers le troupeau.

Des goélands suivaient et piquaient sur les excréments, remontaient dans le brouillard comme des oiseaux fantômes. Le plus étrange restait l'absence de bruit. Gus avait pourtant branché le micro extérieur, mais ces animaux-là paraissaient privés de voix. Il pensa à ce que disait la jeune femme sur un monde parallèle. Tout ne se serait-il pas passé ainsi, dans une absence totale de bruits ?

Dans la cuisine Yeuse s'inquiétait, et il la rassura par l'interphone :

— Juste des phoques. Ils sont magnifiques, tu sais.

Rien de la faune de ce pays ne pouvait l'intéresser, pensait-elle. Tout l'angoissait. Et lorsqu'elle essayait de se donner du courage en pensant à Lien Rag qui, peut-être, vivait dans l'étrange station, au terminus, elle ne rencontrait aucun écho de tendresse ou de désir dans son âme. Comme si on avait éradiqué les profonds sentiments d'affection et même d'amour qu'elle portait au glaciologue depuis vingt ans. Pouvait-on devenir brusquement indifférente, insensible à des souvenirs encore très chers un mois auparavant ?

Elle souhaitait se retrouver à Kaménépolis, revoir ses amis, les artistes avec lesquels elle avait travaillé, son vieux mari, l'écrivain R, qui aurait su la comprendre, lui. Il fallait qu'elle continue avec cette machine presque humaine, ce cul-de-jatte illuminé. Mais qu'avaient-ils donc, tous ces infirmes, ces handicapés, le Kid, puis

Gus ? Qu'est-ce qui les faisait foncer tête baissée, affronter les pires dangers ? Que voulaient-ils se prouver, qu'ils étaient supérieurs aux autres hommes malgré leurs défauts physiques ? Mais elle, que faisait-elle dans cette expédition démente ? Alors qu'elle avait été entourée d'égards, voyageait dans des trains luxueux, était reçue comme une star en Sibérienne par exemple. Lien Rag avait poursuivi ses chimères, en était mort très certainement. Qu'avait-elle à vouloir prouver le contraire dans des circonstances aussi épouvantables ?

La locomotive ralentissait, s'immobilisait.

— Concrete Station, terminus, annonçait Gus en plaisantant.

CHAPITRE XXVI

Avec des somnifères, on pouvait s'enfoncer dans un autre monde, aussi silencieux mais plus rassurant si l'on ne faisait aucun cauchemar. C'est ce que pensait Yeuse en se couchant ce soir-là. Elle n'avait pas voulu jeter un coup d'œil à la bizarre, très bizarre construction cylindrique que les projecteurs éclairaient.

— Nous n'en sommes qu'à deux cents mètres et le brouillard n'est plus qu'un voile léger.

Même Gus l'agaçait, et quand il avait annoncé qu'ils étaient arrivés, sa plaisanterie lui avait paru forcée. Lui aussi était angoissé bien que ce fût son deuxième contact avec cet endroit. Elle n'avait pas voulu dîner avec lui, ni descendre de la locomotive.

— Je vais voir mes amis les Roux, annonça-t-il.

— Moi je vais dormir. Verrouille les accès.

Elle dormit profondément et ne fit aucun rêve désagréable. Elle remonta à la vie avec l'impression de s'être absentée quelques secondes. Or, d'après sa pendulette, il allait faire jour.

Gus prenait un copieux petit déjeuner dans la cuisine et paraissait très gai.

— C'est aujourd'hui que nous franchissons le dernier obstacle. Si la porte s'ouvre, ce sera le couronnement de deux années de recherches aveugles... Tu te rends compte du chemin que j'ai parcouru ?... Et quand j'imagine que derrière ces murs courbes je vais rencontrer peut-être mon passé, tout mon passé, je me demande si mon cœur le supportera. Tu sais, ce cœur il est déjà bien fatigué. Songe à ces distances que j'ai parcourues sur mes mains, mes bras me servant de jambes ; avec ce corps qui parfois ne restait pas à l'oblique et traînait sur la glace, augmentant ma peine... Songe à tout ce que j'ai dû faire pour arriver à cet instant.

— Ça ne te coupe pas l'appétit.

— Je suis à la fois heureux et effrayé et, de toute manière, ces deux émotions me creusent. Il y a du café et j'ai fait griller du pain... Il reste de la confiture naturelle... Tu veux des saucisses, du lard fumé ? Dis-moi... Il faut que je m'active sinon je vais mourir d'impatience. J'attendais ton réveil en me rongeant les sangs... Seul je crois que j'aurais essayé d'entrer là-bas dans la nuit.

— Tu as vu tes copains ?

— Les Roux, non. Peut-être ont-il émigré.

— Nous les aurions rencontrés.

— Effrayés par la locomotive, ils ont pu se cacher en bas du pont. Ils sont excellents nageurs en général, et il est possible qu'ils soient partis à travers la mer vers une rive proche. Je n'ai pas retrouvé la dépouille de l'éléphant qu'ils ont pu emporter avec eux. Les Roux ont des techniques à eux, comme celle de gonfler le corps d'un phoque pour le maintenir hors de l'eau. Tu ne les as jamais vus faire ?

— Laisse-moi déguster mon café... J'ai encore un sursis d'un quart d'heure avant de me plonger dans la réalité... Enfin quand je dis réalité, c'est plutôt l'invraisemblance que je devrais dire... Se pourrait-il que nous ayons déjà quitté notre planète, Gus ? J'ai ce sentiment depuis hier et je n'arrive pas à m'en débarrasser.

— Quand tu le voudras, rejoins-moi là-haut sur la passerelle, et tu constateras que tout cela existe vraiment.

Il s'installa au poste de pilotage, frémissant d'impatience, les mains volant parfois vers les touches, les manettes. La locomotive elle-même paraissait piaffer comme un animal trouvant le temps trop long. Elle frémisait sur ses immenses roues et jamais il n'avait ressenti cette émotion mécanique de l'engin.

Yeuse dut s'en rendre compte elle aussi car elle le rejoignit enfin :

— On dirait qu'elle s'emballe, dit-elle. Tu es sûr que le réacteur ne surchauffe pas ?

— Tout est O.K. La check-list vient de sortir sans problème. Nous pouvons y aller.

Elle découvrait enfin la construction cylindrique et se rendait compte qu'elle n'avait pas tellement cru son compagnon, quand il lui avait annoncé qu'elle faisait vingt mètres de haut et plusieurs

centaines de diamètre.

Que c'était une masse sans faille contre laquelle venait buter la voie ferrée. De cet endroit elle n'apercevait pas la découpure de la porte monumentale et doutait qu'ils puissent être admis à l'intérieur comme ça, sur leur bonne mine ou parce qu'ils se trouvaient à l'intérieur de cette folie d'acier.

— Es-tu prête ? demanda-t-il d'une voix de fausset.

— C'est tout ce qu'il nous reste à faire, non ? Mais si nous nous écrasons contre ce matériau inconnu ?

— Il faut avoir confiance, Yeuse... C'est la seule façon de passer de l'autre côté.

CHAPITRE XXVII

Ce soir-là, le Président Kid recevait Floa Sadon et le maréchal Sofi dans son train spécial. La jeune femme, principale actionnaire de la Transeuropéenne, arriva bien avant l'heure, comme elle en avait demandé l'autorisation au Gnome. Il la reçut dans son bureau et la trouva très belle, encore qu'un peu trop enrobée. Il avait remarqué au cours des réceptions du cinquantenaire, puis chez Lady Diana, qu'elle buvait et mangeait beaucoup.

— Je suis inquiète pour Yeuse, dit-elle dès qu'elle fut assise en face de lui.

Elle portait une robe du soir noire qui découvrait ses épaules pleines, grasses. Sa peau était nacrée, le cou restait élégant même si le double menton menaçait.

— Ne me regardez pas ainsi, minauda-t-elle, en me comparant à une Lady Diana jeune. Je sais que je suis trop grosse mais je ne sais pas résister à ma gourmandise. Où est Yeuse ? C'est elle qui devrait se trouver ici non ?

— Elle continue sa quête dans la Dépression Indienne et je dois vous avouer que je suis très inquiet sur son sort. Les informations que je reçois régulièrement sont très alarmantes. On a commencé par dire qu'elle avait enfreint les ordres des Aiguilleurs en se rendant dans une certaine station... Elle y aurait été tuée... Seulement au même moment où l'on annonça sa mort...

— Qui l'annonçait ?

— Des journaux de Stanley Station téléguidés par les Tarphys. Donc au même moment on signalait le retour de la locomotive pirate de Kurts. Vous l'avez connu dans le temps, n'est-ce pas ?

Elle sourit tranquillement et croisa ses jambes. Sa robe fendue haut découvrait une cuisse encore nerveuse.

— Il semblait que Yeuse se trouvait à bord en compagnie d'un infirme... Un certain Gus, un ancien traîne-wagon... Un être étrange, qui a surgi de nulle part en racontant des drôles d'histoires... On dit qu'il était amnésique et n'avait que deux noms dans le vide de sa mémoire : Dépression Indienne et Concrete Station.

— Concrete Station..., répéta Floa. Savez-vous ce que ça signifie ?

— Non. C'est soit une station bien réelle, mais pourquoi le préciser, soit une cité en béton, ce qui serait surprenant. Le béton, dont l'usage est étroitement surveillé par la CANYST, est devenu très rare... J'avais envisagé de construire des wagons-maisons dans ce matériau, à l'aide de nouvelles techniques le rendant plus léger mais tout aussi résistant... Nous aurions utilisé la pierre ponce, une variété de roche volcanique abondante dans notre Compagnie... Principalement autour du volcan Titan... Mais les démarches avec la Commission d'application des Accords de NYST se prolongent... Pour en revenir à cette station inconnue, je ne sais qu'en penser... Yeuse et ce clochard ferroviaire ont-ils réussi à atteindre cet endroit ? Il y a maintenant trop longtemps qu'elle a disparu, et j'envisage une opération de secours dès que je serai rentré à Titanpolis.

— Elle recherche toujours Lien Rag, bien sûr... Quelle obstinée, alors que nous aurions tant besoin d'elle ici... Lady Diana est en train de nous entraîner dans sa paranoïa, vous savez. Les archives secrètes existent, bien sûr, mais ce qu'elle veut c'est réhabiliter les Aiguilleurs et pourfendre le dogme sibérien... Elle fera mine de composer mais les Tarphys s'occuperont des réfractaires. D'ores et déjà je veille à être protégée et je n'utilise que mes gardes du corps... Ces gens-là n'hésiteront devant rien... Les Aiguilleurs détiennent un pouvoir occulte et d'après les archives sont dépositaires de l'équilibre mondial... Pas seulement politique ou économique... Il s'agit d'autre chose... En fait il semblerait que le jour où ils disparaîtraient le... Soleil... Enfin appelons-le comme vous voudrez...

— Disons que la température remonterait et ferait fondre les glaces ?

— Et par le même coup nous ferait tous disparaître... Les Compagnies n'auraient plus les moyens de poursuivre leur rôle alors

qu'un monde aquatique et brumeux remplacerait celui que nous connaissons... Nous n'avons ni le temps ni l'argent pour prévoir une autre organisation, je ne sais pas, moi, des appareils qui flotteraient...

— On appelait ça des bateaux, des navires...

— De grandes plates-formes... Je n'ai pas envie de me retrouver le derrière dans de l'eau sale et la tête dans une vapeur irrespirable. Voilà.

— Mais vous ne voulez pas non plus des Aiguilleurs ?

— Vous avez parfaitement compris. Et vous, votre banquise, vous accepteriez de la voir partir en petits blocs, des millions de petits blocs flottant sur l'océan le plus grand du monde ?

Le Président Kid la regarda le visage fermé.

— C'est exclu... J'ai créé cette Compagnie et jusqu'à ma mort je veux la voir prospérer.

— D'après ce que j'ai appris, les recherches de Yeuse contrarieraient les Aiguilleurs au point de les rendre complètement fous. Elle pourrait provoquer cette chose terrible, le réchauffement général... Si vous pouviez l'en empêcher, iriez-vous jusqu'à la supprimer ?

— Je ne répondrai pas, fit le Kid.

— La femme ou la Compagnie ?

Le Président refusa de répondre et son secrétaire annonça que le maréchal arrivait avec son train spécial.

La jeune femme se précipita aux hublots et le Kid sourit. Elle oubliait vite le comportement conformiste d'une dirigeante de Compagnie et pouvait se montrer encore impulsive et gamine. Il ne détestait pas ça.

— J'étais sûr qu'il aurait ses cavaliers asiates avec leurs longs manteaux de fourrure. Ils lui font une haie d'honneur et tous les badauds en restent stupéfaits. C'est tout de même un sacré spectacle...

Elle retourna s'asseoir, un peu haletante, et Sofi entra d'un pas décidé. Il s'inclina devant le Président et baissa la main de Floa Sadon.

On apporta les boissons et ils ne furent seuls qu'au bout de quelques minutes.

— Bonne idée que de nous réunir, dit le maréchal. Nous faisons

bon gré mal gré un groupe d'opposants aux déclarations de... de Lady Diana... Nous ne céderons pas sur le dogme... C'est une bonne chose politique pour désarmer ceux qui imaginaient qu'il y avait là-haut, dans le ciel, une sorte de boule de feu pouvant faire fondre les glaces et nous permettre de nous promener tout nus.

Floa Sadon gloussa et leva son verre :

— Dans la bonne société Transeuropéenne, et surtout chez les actionnaires, on se fait un devoir d'instruire les enfants au sujet de cette boule de feu. On nous dit qu'il s'agit du Soleil mais qu'il a été détruit. On nous interdit d'en parler aux enfants des classes inférieures et nous sommes ravis d'avoir à partager un secret avec les adultes...

— Qu'il existe ou non, la belle affaire ! Le dogme apporte une notion de pérennité à la situation actuelle. Si les glaces sont là depuis vingt-trois siècles, c'est qu'elles risquent d'y rester encore autant. Si elles n'existent que depuis trois cents et quelques années, l'espoir continuera d'agiter les fanatiques, les cinglés et toute une bande de contestataires, de dissidents...

— Vous céderiez sur les Aiguilleurs, si je comprends bien, fit Floa.

Le Kid buvait son jus d'orange en les observant. Il évitait l'alcool quand il le pouvait, sa faible capacité pulmonaire ne lui permettant pas de l'éliminer aussi rapidement qu'un autre individu, et parfois des malaises sérieux suivaient l'absorption d'un verre de vodka.

— Nous pourrions éventuellement revoir notre position. Sur cette catégorie de personnel ferroviaire. On leur a accordé trop d'importance, il est temps qu'on en fasse de simples fonctionnaires...

— S'ils vous entendaient, pouffa Floa Sadon.

— Nous allons passer à table, dit le Kid.

Au même moment la porte centrale s'ouvrit sur la salle à manger du train spécial. Floa passa derrière le fauteuil pour le pousser. Elle avait un parfum très féminin, provocant et un instant le Gnome rêva à d'impossibles entrevues plus intimes.

La conversation se continua à table, le domestique qui servait disparaissant entre chaque plat.

— Cette Lady Diana a l'art de ne pas dire l'essentiel mais de le sous-entendre, dit Sofi qui venait de vider son verre de vin d'un

trait.

Un vin produit sous serre dans la Banquise et dont le Kid connaissait le prix. Chaque bouteille revenait à trente mille calories, soit trois cent cinquante dollars. Il n'avait pas la finesse de ceux de Transeuropéenne mais les œnologues de sa Compagnie travaillaient ferme sur l'amélioration des méthodes.

— Si j'ai bien compris, poursuivit le maréchal, les Aiguilleurs ont le pouvoir de stopper le réchauffement de la planète. Si on les fait disparaître, on est perdus. C'est un chantage simpliste mais nous devons malgré tout en tenir compte pour les discussions futures. Ce que je voudrais savoir, c'est comment ils peuvent empêcher le réchauffement de cette planète... Quels sont leurs moyens ?... On a dit qu'il y avait comme une nappe autour de la Terre qui empêchait les rayons de cette boule de feu...

— Le Soleil, insista Floa goguenarde. Vraiment ce mot vous écorche la bouche...

— ... De nous parvenir... Est-ce qu'ils tiendraient les quatre coins de cette nappe ? Je sais que c'est plus compliqué que ça, mais en gros, hein, je ne suis pas loin de ce qu'elle a voulu dire ?

— Ils commanderaient à une sorte de gros réservoir qui diffuserait des particules opaques, lança Floa la bouche pleine de foie gras.

CHAPITRE XXVIII

Chaque matin, Jdrien venait contempler les fresques rupestres et découvrait de nouveaux détails dans le fouillis complexe des dessins. En apparence ces peintures étaient simples, naïves, mais à l'observation on se rendait compte que les artistes successifs avaient inscrit l'histoire de la Grande Panique, non seulement dans cette région de l'ancien Tibet, mais aussi dans le reste de la Terre. Tout n'était qu'une question d'éclairage.

Par exemple le Messie des Roux avait découvert, en orientant différemment la lumière de sa lampe, un curieux appareil volant. Ce dernier avait une forme ovale et était surmonté d'une sorte de trèfle à quatre feuilles. Jdrien avait vu les trèfles à trois feuilles signalant une source radioactive, mais ces quatre feuilles l'intriguaient. Il finit par comprendre que l'appareil, à cause du froid intense, tombait, allait s'écraser car il y avait d'autres appareils fracassés sur les glaces, tous les appareils volants de cette époque. Et il apercevait d'étranges véhicules entassés le long d'une voie sans rails. C'est-à-dire que les rails étaient très écartés et que les roues ne reposaient pas sur eux. Ces rails servaient à délimiter cette voie. Plus tard il apprit qu'il s'agissait d'une autoroute, et que c'étaient des automobiles qui fuyaient la progression des glaces, dans un pays industrialisé.

Le Tibet du début de l'ère glaciaire était moins primitif qu'il l'aurait cru. Les habitants utilisaient aussi des automobiles, des postes de radio, de télévision. C'est ainsi qu'ils avaient connu les malheurs de l'humanité tout entière. Dans un coin il releva une série de chiffres et de lettres. Il dut même utiliser une loupe pour les lire : 2050 P. J.-C. Les Tibétains utilisaient le calendrier chrétien ? Ou bien l'artiste était-il un homme de son temps se servant du

calendrier le plus répandu ?

Ma Ker le surprit en train de rechercher d'autres inscriptions avec la loupe et contempla ses découvertes, mais visiblement elle pensait à autre chose et cette autre chose la rendait soucieuse.

— Il faut partir, Jdrien. Le Grand Lama vient de m'envoyer un message. Liensun est considéré comme indésirable sur le sol de cette Compagnie et la Sécurité risque de s'occuper de lui.

Le métis se releva, vit qu'elle avait du chagrin.

— Quel délai ?

— Quarante-huit heures... Evrest Station n'a pas répondu au sujet du train... Pourtant c'est une offre importante qui peut les aider pour acquérir des biens de première nécessité. Ils savent qu'ici ils seront les bienvenus dans cette communauté, mais les échafaudages restent toujours des installations effrayantes. Ils ont appris la catastrophe, les quinze morts... Jugez était très apprécié, très populaire. Je crains que cela ne retarde leur venue... Mais pourquoi n'envoient-ils pas le train ?

Il lui proposa d'aller dans la capitale essayer de les convaincre, mais pour aller et revenir il aurait besoin de trois jours. Un jour de plus que le délai fixé par le Grand Lama.

— Je peux aller voir le Grand Lama également.

— Partez tous les trois, allez à Evrest... Ils se laisseront peut-être convaincre... Sinon je leur remettrai ce paquet de dollars. C'est Greog Suba qui doit empêcher les négociations d'aboutir.

Il lui demanda si elle avait vu Liensun mais elle secoua la tête et il comprit qu'elle n'osait pas lui annoncer l'ultimatum des lamas.

— J'y vais, dit-il.

On lui dit que le garçon se trouvait beaucoup plus loin encore, en train d'établir d'autres passerelles pour essayer de pénétrer dans une anfractuosité obscure où poussaient d'étranges plantes.

Il rencontra des gens qui travaillaient avec Liensun, puis ce dernier apparut, le visage crispé.

— Je sais ce que vient de te dire Ma Ker, j'ai lu dans ta tête la mauvaise nouvelle... Ce putain de salaud de Greog qui n'a pas daigné répondre... Sans le train, que ferons-nous ?

— Nous prendrons l'express international.

— Tu penses, pour acheter une draisine seulement il me faudrait le double de la somme à China Voksal...

— Il reste encore un espoir, non ?

— C'est un minable... Pendant des années il n'a même pas fait attention à sa femme, et depuis qu'elle est avec moi, il joue les maris effondrés, se fait plaindre par le groupe d'Evrest Station tandis que je passe pour la dernière des ordures...

— Nous irons le trouver ensemble. Dans trente heures nous serons dans la capitale... Ensuite il nous restera dix-huit heures pour acheter le train et passer la frontière. Dès que nous serons sur la ligne internationale, ils accepteront un léger retard.

Liensun lui montra les plantes qu'il avait trouvées dans un repli de la falaise :

— On dirait une céréale... Ma Ker a toute une encyclopédie sur les plantes... Il y a des graines... Elles poussent dans les failles des roches, avec juste un peu de poussière... Et pour les cueillir il m'a fallu une lame très aiguisée... Elles sont très dures, pour se protéger du froid... Ça c'est le fruit et pour l'ouvrir il m'a fallu taper avec un bout de roche sur la lame... C'est plein de graines.

Ma Ker était dans son bureau et n'osa les regarder quand ils entrèrent. Comme si de rien n'était, le garçon lui présenta les étranges fruits.

— Ce sont des akènes, dit-elle, pleins de graines... Je crois qu'il s'agit de sarrasin... Il serait adapté aux conditions climatiques rigoureuses ? C'est assez extraordinaire. Si nous réussissons à les semer et à les faire pousser, notre nourriture sera assurée en céréales... On peut faire des crêpes, des bouillies, une sorte de pain...

— Il faut qu'on prenne le train charbonnier, dit Liensun, puis l'express... Je vais prévenir Ann.

Dans la vallée leur train montait vers le Nord. Il redescendrait dans quatre heures environ. Jdrien examina les fruits de cette plante miraculeuse :

— Un jour je reviendrai, le Grand Lama l'a dit... Je rencontrerai sa momie seulement... Il y aura une grande inondation dans les vallées... Croyez-vous que ce sera à cause de vous ?

— Je ne sais pas, dit-elle.

Et soudain son regard s'agrandit de surprise. Jdrien se retourna et reconnut Greog Suba :

— Le train attend sur la voie de garage de la prochaine station vers le Sud... Voilà... j'ai voulu voir Ann une fois de plus, la dernière

je suppose...

CHAPITRE XXIX

Ils s'étaient réfugiés tous les trois dans l'étable tandis que la femme et l'homme discutaient dans le bureau de Ma Ker. Cette dernière désignait le fumier des vaches laitières.

— Avec un peu de poussière de roche, du sable et ça, on fera pousser ce sarrasin des glaces... Dans deux ans nous aurons la première récolte utilisable et dans cinq ans nous alimenterons tous les étages et nous vendrons de la farine. Il suffira de broyer les roches pour obtenir ce sable. Nous creuserons des saignées dans les falaises et les récoltes pousseront partout. Cela représente une surface considérable même s'il n'est pas courant d'avoir un champ vertical.

— Ils continuent de parler, murmura Liensun. Tu crois qu'elle va se laisser convaincre de rester ?

— Lui nous a rejoints, dit la vieille physicienne... Mais je ne crois pas qu'elle te laissera partir seul.

— Tu cherches à me rassurer, mais je me demande si entre ce type qui est un savant et moi elle va balancer longtemps... Je me suis rendu compte que nous n'avions pas grand-chose en commun.

— Plus que tu ne crois, dit sa mère adoptive ; ne te tracasse donc pas ainsi.

Jdrien s'était éloigné vers le fond de la caverne, caressait les croupes poilues, démêlait machinalement les longues mèches soyeuses. Il aimait ces bêtes de petite taille, vigoureuses et placides, qui fournissaient un lait très riche en graisse. Lui allait revenir vers la banquise, les phoques, les baleines, les manchots. Il regretterait cet endroit, ces passerelles de l'épouvante où le pied ne trouvait que balancement constant. Il regarda la lampe à beurre enfoncée dans sa niche et qui donnait une lumière délicate à ce fond de caverne. Il

aurait aimé rester encore un peu dans la chaleur de ces bêtes. Mais les Roux l'attendaient pour reprendre le goût de la vie, pour savoir s'ils devaient retourner au Dépotoir ou se lancer dans la nomadisation.

Il se retourna et vit que Ma Ker s'était assise dans un coin et que Liensun appuyait sa tête contre son épaule. Il avait découvert son frère ces derniers jours, et savait qu'il ne pourrait jamais oublier ces quelques heures passées auprès de lui, même si Liensun devenait son pire ennemi, plus tard, et s'il voulait reconquérir le Soleil.

Une silhouette apparut à l'entrée et Jdrien la reconnut tout de suite.

— Liensun, appela-t-elle.

Il n'osait pas quitter la chaleur de sa mère adoptive et elle insista avec un léger étonnement :

— Liensun ? Il faut descendre... Le train nous attend à la prochaine station sur une voie de garage... Nous devons prendre le charbonnier et nous aurons juste le temps de nous préparer et de descendre la falaise.

Le garçon se leva lentement et elle accourut vers lui.

Ils s'entreignirent longuement puis commencèrent de se diriger vers la sortie.

Ma Ker, pour cacher ses larmes, vint au-devant de Jdrien et leva ses bras pour les poser sur ses épaules musclées :

— N'attendez pas la mort du Grand Lama pour revenir, vous nous manquerez à tous.

Le couple avait disparu. Jdrien ressentait comme un malaise...

— Il a accepté qu'elle parte et je suis certaine qu'il va plonger dans le travail scientifique pour oublier... Moi aussi d'ailleurs, quand les problèmes de gestion ne me retiendront pas dans mon bureau.

— Où est-il ?

— Mais dans mon bureau. Pourquoi ?

— Vous êtes sûre qu'il accepte qu'elle parte ?

— Oui. Il reconnaît qu'elle ne peut plus vivre sans Liensun.

Jdrien saisit ses mains pour se libérer et gagna la bouche de la caverne. Il ne le vit pas tout de suite, dut aller au-delà de la plate-forme où le bureau de Ma Ker se trouvait encore depuis qu'on avait consolidé le plancher.

— Liensun ! lança-t-il avec inquiétude.

Ils étaient dans leur petite cellule là-bas, dans cette hutte réservée aux couples. Ils préparaient leurs bagages mais l'absence de Greog Suba l'inquiétait. Pourtant s'il ne le voyait pas, il percevait télépathiquement sa présence et les pensées qu'il lui volait n'étaient pas celles d'un homme résigné.

Quand il voulut courir la passerelle oscilla et les passants le regardèrent avec reproche. Jdrien dut aller à grands pas.

Le couple sortait avec des sacs très encombrants, se lançait sur la passerelle protégée de l'abîme par deux cordes tendues.

— Attention ! hurla Jdrien.

Greog venait de surgir derrière eux, sortant d'un creux de rocher, les bras tendus pour les pousser ensemble dans le vide. Liensun avait saisi l'appel de son frère et s'était couché sur Ann.

Greog, dans un élan irrésistible de haine, les mains largement ouvertes, bascula sur eux, tomba sur la première corde qui parut céder puis se détendit, le projetant dans les quatre cent cinquante mètres de vide. Il tomba sans un cri, sans un bruit, et plus tard bien des Rénos des étages inférieurs dirent qu'il avait dû passer à leur hauteur sans qu'ils y fassent seulement attention.

Pendant que Ma Ker téléphonait au premier étage d'aller vite faire disparaître le corps, Liensun et Jdrien entraînaient Ann vers le monte-charge. Elle avait une crise nerveuse qu'ils maîtrisaient à grand-peine.

Ma Ker les regarda disparaître, se pencha mais ne vit rien. En bas la glace était noire de poussière de charbon et le corps de Greog se confondait avec elle. Pas un instant elle n'aurait pensé que ce scientifique, toujours absorbé dans des spéculations théoriciennes, aurait montré une telle haine envers le couple.

Sans Jdrien, Liensun et Ann auraient été, à sa place, catapultés dans le vide. Elle adressa au Messie un adieu reconnaissant et en échange il inonda son esprit d'une impression de tendresse chaleureuse.

Les deux frères portèrent chacun leur tour la jeune femme vers l'arrêt du train charbonnier qui s'annonçait par des sifflements intempestifs, depuis qu'il avait pénétré dans cette gorge étroite. Il fallait manœuvrer un sémaphore pour indiquer au mécanicien que des voyageurs attendaient à l'arrêt facultatif. Une fumée noire,

comme une écharpe de deuil, s'échappait de sa haute cheminée.

CHAPITRE XXX

Au dernier moment, à moins de vingt mètres de la construction cylindrique, Gus, dans un réflexe irraisonné, malgré la confiance aveugle qui l'habitait jusque-là, voulut inverser les moteurs électriques, mais la machine, superbe de certitude, passa outre et continua d'avancer. Yeuse ferma les yeux, se tassa sur son siège de copilote tandis que Gus prenait sa tête dans ses mains. Ni l'un ni l'autre n'assistèrent à l'ouverture des immenses portes qui glissèrent sans bruit, s'effacèrent dans l'épaisseur du mur. Quand ils osèrent regarder à nouveau c'était trop tard.

Gus pensa in extremis à regarder dans l'écran rétroviseur, mais c'était inutile, les portes s'étaient refermées derrière eux. Ils roulaient au pas dans un immense hall illuminé, à la sobriété impressionnante. Juste en face une patte-d'oeie de voies s'ouvrait en éventail. L'une d'elles était occupée par une sorte de draisine à la carrosserie inattendue. Elle ressemblait vaguement à la chaloupe de bord.

L'immense loco choisit la voie la plus à gauche à cause de sa largeur exceptionnelle, vint doucement effleurer le butoir, s'immobilisa. Ils crurent entendre comme un soupir de satisfaction montant de la salle des machines, mais ce n'était qu'un fantasme.

Toujours attachés sur leur siège, ils fixaient droit devant eux, à la fois éblouis par la lumière qui inondait ce hall et déçus par la netteté du décor. Yeuse la première regarda sur sa droite, vit la curieuse draisine et au-delà comme des cabines, trois en tout. Mais hermétiquement fermées. Dans un écran rétroviseur, elle ne voyait rien d'autre.

Ils finirent par se regarder :

— Voilà, dit Gus. Concrete Station.

— Une partie, une faible partie...

— Déjà bien grande et bien nue, fit-il avec amertume. Je retrouve rien des récits...

— Des mensonges, fit-elle agacée. Tu as vu la température extérieure ? Vingt degrés... N'est-ce pas déjà ce que ces illuminés racontaient ?

— D'accord... C'est déjà ça...

— Et la lumière qui ne jaillit de nulle part mais est quand même là ?

— Oui, mais c'est tout.

— Tu pensais trouver des houris lascives, des tables dressées, des divans moelleux ?

En hâte elle défaisait sa ceinture, se dressait et se dirigeait vers le sas.

— Attends ! cria-t-il. Les analyses...

— Quelles analyses ?

— Il y a peut-être un air empoisonné, de la radioactivité, est-ce que je sais ?

Trop fébrile, il se trompait de touches, ne parvenait pas à mettre les analyseurs en marche. Elle dut revenir pour le faire elle-même. Une après l'autre les ampoules vertes s'allumèrent.

— Alors ?

— D'accord.

Mais il restait attaché sur son siège, sur ses gardes. Il la laissa passer dans le sas. Elle hésita en haut de l'échelle de coupée, impressionnée par les dimensions du hall qui ne représentait pourtant qu'une faible partie de Concrete Station. Sous la semelle épaisse de ses bottes spéciales, elle percevait un fourmillement. Ôtant son gant, elle appuya le dos de sa main contre le sol brillant. Il était chaud et frémissant. Une centrale d'énergie fonctionnait là-dessous, quelque chose d'assez formidable pour réchauffer cette immense mer extérieure qui entourait l'île perdue.

Du poste de pilotage, Gus la surveillait, ému qu'elle lui parût aussi petite, craignant quelque piège. Malgré les miracles successifs, comme celui du passage de la locomotive à travers le mur, il doutait encore, se demandait si ce nom de Concrete Station, qui hantait sa mémoire appauvrie depuis des mois, ne dissimulait pas un traquenard. Il avait découvert qu'il était poursuivi par des ennemis

mystérieux dont les Tarphys étaient les tueurs à gages, ne parvenait pas à établir son identité exacte malgré les nombreux récits de Yeuse. La jeune femme avait une patience inépuisable pour lui rappeler les détails de sa vie qu'il avait oubliés, mais étaient-ce des détails véridiques ? Et Yeuse, n'appartenait-elle pas au clan de ses adversaires ?

Elle se dirigeait vers l'étrange draisine à la carrosserie parfaite. Elle ressemblait à un missile de grosses dimensions posé sur les rails. Ses roues étaient carénées mais l'ensemble était certainement équipé d'un système hydraulique qui lui permettait de se relever très haut sur ses bogies à l'écartement variable.

Sans forcer elle manœuvrait la serrure et la portière glissait, s'effaçait. Elle pénétrait dans le sas, devenait une ombre qui n'était même pas silhouettée à travers le toit translucide.

Yeuse chercha quelques secondes, passa dans la partie centrale. Quatre couchettes, superposées deux par deux de chaque côté de la coursive lui parurent en ordre. Elle cherchait une trace, à défaut d'un message.

Dans la petite cambuse, elle ouvrit les placards mais il n'y avait plus que des boîtes de conserve. Le congélateur, alimenté par l'air glacé extérieur quand le véhicule se trouvait en dehors d'une station, ne contenait plus rien.

À l'arrière, un autre poste de pilotage pour éviter les manœuvres. Dans un container l'ordinateur de bord et un appareillage très compliqué. Elle retourna à l'avant et tapota son nom. L'écran s'éclaira et durant une demi-minute elle crut que rien n'apparaîtrait.

Puis soudain :

« PROUVEZ-LE »

Surprise, elle ne réagit pas tout de suite et cette invite se mit à clignoter comme si la machine s'énervait. Elle possédait sur elle une carte magnétique délivrée par la Présidence de la Compagnie de la Banquise, se demanda si le microprocesseur incorporé pourrait être lu par cet appareil-là.

Elle la glissa dans la fente éclairée et peu après l'écran lui répondit :

« PREMIER TEST POSITIF. Veuillez dire quelques mots dans le micro. »

Une autre lumière cernait le micro incorporé et elle parla :

— Mon nom est Yeuse, Yeuse Semper. Je suis née en Transeuropéenne mais désormais je suis banquise.

Il n'y avait plus qu'à attendre mais la réponse ne vint pas sous forme de message graphique. Une voix qu'elle ne reconnut pas tout de suite s'éleva :

— Bonjour, Yeuse. C'est moi, Lien Rag. Kurts et moi, on a toujours pensé que tu remonterais la piste pour nous retrouver. Étant donné la situation, nous ne pouvions laisser des indications derrière nous. La traque avait commencé et nous devions nous mettre à l'abri le plus vite possible. Kurts heureusement avait tous les enregistrements phoniques de ceux qui nous étaient chers, et c'est ton empreinte vocale qui a déverrouillé cet ordinateur. Tu es donc arrivée dans cette drôle de station et comme nous tu vas découvrir pas mal de secrets... Je vais quitter cet endroit avec Kurts. Quand nous serons sortis de ce hall, il est peu probable que nous puissions retourner en arrière. J'aurais voulu revenir ici pour te donner d'autres explications, mais Kurts pense que ce ne sera pas possible. J'en suis désolé car il est possible que tu ne puisses jamais accéder au cœur de Concrete Station. La famille Ragus a été conditionnée depuis des générations pour cette épreuve. Kurts également, mais pour d'autres raisons. Cependant je peux te dire que si tu possédais un exemplaire des *Mémoires d'une femme de langue française*, tu pourrais trouver le code obligatoire, le sésame si tu préfères. Tout ce que nous savons Kurts et moi, c'est que dans le cœur de Concrete Station commence la fameuse Voie Oblique... Elle permet d'accéder à la Vérité, Notre Vérité historique sur des rails de lumière. Il faut que je termine, Yeuse. Je voudrais ajouter une petite chose, une seule...

Elle fermait les yeux, n'osait même plus respirer.

— Je suis désolé que Leouan soit morte, je l'aimais beaucoup, mais la seule que j'aie vraiment aimée et à laquelle j'ai pensé quand j'ai cru mourir, c'est toi Yeuse, toi seule.

La voix se tut d'un coup et elle se pencha vers la petite grille arrondie d'où sortait le son.

— Lien, je t'en prie, ne pars pas encore... Dis-moi.

Mais c'était inutile, l'enregistrement était terminé et l'écran s'éteignait. Elle aurait pu ranimer l'ordinateur, réécouter encore dix

fois le message de Lien Rag, il n'aurait pas varié. Elle avait reçu une indication importante au sujet du sésame mais c'était sa dernière déclaration qui la faisait pleurer.

Gus la surprit en larmes et n'osa pénétrer dans le petit poste de pilotage. Il imaginait le pire, l'annonce de la mort de Lien Rag ou de Kurts, les deux peut-être. Peut-être que la jeune femme savait qu'ils ne pourraient jamais aller plus loin que ce hall désert.

Elle se rendit compte de sa présence, essuya ses larmes avec sa main nue. Elle avait très chaud et dut ouvrir sa combinaison.

— Ils sont arrivés ici à bord de ce véhicule et ils ont pu passer de l'autre côté. Lien Rag m'a parlé. Lui et Kurts étaient depuis longtemps désignés pour pénétrer dans le cœur de l'ouvrage. Nous, il faudra chercher le code.

— Quel code ? cria Gus furieux.

— Lien m'a dit que grâce à cet étrange bouquin, *Mémoires d'une femme de langue française*, il était possible de le trouver. Il ne m'a pas dit autre chose. Je crois qu'ils avaient hâte de poursuivre leur route. Il a parlé de Voie Oblique et de rails de lumière.

— Des rails de lumière ? Un de ceux qui prétendent être venus jusqu'ici en parle également. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Si on allait voir du côté de ces trois cabines hermétiques, proposa-t-elle.

CHAPITRE XXXI

Bien après le départ de ses deux invités, le Président Kid resta éveillé dans son bureau, étudiant les rapports en provenance de Titanpolis. C'était la première fois qu'il s'éloignait autant de sa Compagnie, et il avait souhaité être informé de façon continue de tous les événements importants ou non de sa Concession. En cours de voyage vers New York Station, que tout monde appelait NYST, il avait loué les services de réémetteurs disposés en Australasienne puis en Africana, ainsi que les services d'un puissant réémetteur installé à bord d'un train en plein milieu de la banquise atlantique. Il recevait les informations codées dans un délai assez satisfaisant de vingt heures environ. Il enrageait à l'idée que les réseaux des Néo-Catholiques permettaient à frère Ludwig de réduire ce temps à deux ou trois heures. Il avait donné des ordres pour qu'on découvre le secret des religieux.

Au début, le fait que Floa Sadon soit partie en même temps que le maréchal l'avait peiné. Il imaginait bien ces deux-là en train de faire l'amour de façon sauvage.

Mais le rôle des Aiguilleurs, révélé par Lady Diana, le préoccupait bien plus et l'empêchait de rejoindre sa couchette. Il avait commandé du café et le buvait à petites tasses. Ainsi cette caste honnie détenait le pouvoir suprême de faire fondre les glaces, de détruire toute l'infrastructure des Compagnies.

Naïvement Floa avait parlé d'un réservoir diffusant des particules opacifiant le Soleil... Lui n'avait pas compris tout à fait la même chose, mais le pouvoir exorbitant de ses ennemis les Aiguilleurs restait flagrant. Comment auraient-ils pu agir sur des phénomènes se déroulant au-dessus de leurs têtes, dans ce qu'on désignait sous le nom d'espace sidéral autrefois ?

Il regrettait de ne pas être à Titanpolis pour faire entreprendre des recherches par ses universitaires et ses historiens. Toute une section s'était constituée pour dépouiller les documents rares découverts dans les G.I.D. (Gisements intellectuels de documentation). Le Kid versait des subventions importantes pour les achats effectués dans toutes les Concessions. China Voksal était un centre mondial de vente et d'achat de ce type, mais bon nombre d'escrocs habiles écoulaient une marchandise fabriquée par des faussaires de génie. À plusieurs reprises les savants de l'université de Titanpolis s'étaient laissé tromper.

Le Kid se souvenait d'un rapport sur les objets célestes qui auraient gravité à des altitudes variables au-dessus de la tête des humains. Les chercheurs appelaient ces objets des satellites et affirmaient que beaucoup étaient retombés sur terre depuis le début de la glaciation, et qu'ils étaient également des G.I.D. d'une importance rare. Le Kid regrettait de ne pas avoir prêté suffisamment d'attention à ces rapports. Il en avait même plaisanté avec son secrétaire, disant que les baleines volantes risquaient un jour de monter trop haut et de rencontrer un satellite.

Il ne dormit que quelques heures et au petit déjeuner fit appeler son secrétaire, lui posa la question. Par chance ce garçon possédait une grande mémoire :

— Nous avons laissé ces rapports dans la capitale, mais je me souviens de pas mal de détails. Il y avait toutes sortes de satellites d'après le professeur Jang qui s'est spécialisé dans leur étude... À ce propos je me permets de rappeler au voyageur Président que le professeur s'est attiré l'hostilité de certaines personnes, comme les Néo-Catholiques et surtout les Aiguilleurs, depuis qu'il a entrepris cette série de recherches. Voyageur Jang écrivait qu'il y avait jadis des satellites à différentes altitudes. Certains jusqu'à quarante mille kilomètres paraît-il. Beaucoup servaient de relais radio télévision, d'autres étaient dits d'observation militaire. Il y avait aussi des stations orbitales très importantes composées d'éléments soudés sur place... Le professeur citait des dimensions qui m'ont laissé assez sceptique.

— C'est vrai, dit le Président Kid, je ne parviens pas à imaginer que des choses pareilles flottent tout là haut... On ne peut pas les localiser ?

— Voyageur Jang pense que si, avec des techniques appropriées, mais il pense qu'elles seraient trop coûteuses.

— Il a bien raison... Cependant... Vous êtes sûr que les Aiguilleurs n'aiment pas le professeur Jang ?

— Ils ont essayé de monter une cabale contre lui. Souvenez-vous, les fausses reliques de G.I.D... Ils ont écrit dans leurs journaux et revues que Jang profitait de votre amitié pour déclarer n'importe quoi.

Le Gnome fronça les sourcils.

— Ils ont écrit ça ? Vous croyez que Jang est un charlatan ?

— Certainement pas, même si ses thèses sont dures à avaler... L'affaire des fausses reliques ne le concernait pas, même si elle a mis en cause certains de ses collaborateurs.

— C'est tout de même troublant, murmura le Président. Quand nous serons de retour chez nous il faudra me représenter ces rapports, que je les regarde d'un peu plus près. Des stations orbitales ? Ça veut dire quoi ?

— Qu'elles sont placées en orbite autour de la Terre, c'est-à-dire qu'elles suivent une courbe calculée, continue, de façon à ne jamais retomber.

— Un dirigeable ?

— Pas du tout. Ces stations se maintiennent à cause d'un équilibrage de l'attraction terrestre à cette altitude... En fait je n'ai pas très bien compris moi-même, avoua le secrétaire rougissant.

— Pourquoi pas un dirigeable ?

— Je l'ignore, voyageur Président.

Le Président se rendit à une séance de la CANYST avec cette préoccupation en tête. Il retrouva les autres délégués et patrons de Compagnies, mais remarqua que la séparation en deux groupes était flagrante. Lady Diana, le frère Ludwig et le Tarphys se trouvaient ensemble, tandis que Floa Sadon et le maréchal Sofi se tenaient à l'écart. L'Africanien Buffil ne savait quel groupe choisir, visiblement. Le Kid s'installa à ses côtés.

— On va avoir droit à un exposé sur le concept des wagons habitables. La CANYST estime que la tendance actuelle doit être condamnée. Il paraît que bien des wagons ne peuvent plus rouler selon les lois... Chez nous, ajouta-t-il avec un rire muet, dans certaines stations les gens construisent des cases sur les quais. Si ces

censeurs voyaient ça...

— Que pensez-vous des révélations de Lady Diana ? demanda le Kid dans un murmure.

Un moment il pensa que Buffil n'avait rien entendu et il s'apprêtait à reposer sa question lorsque l'Africanien réagit à voix basse :

— C'est du bluff pour sauver la peau des Aiguilleurs et leur maintenir leur privilège... Chez nous on commence à ne plus les supporter, et c'est un phénomène général, sauf en Panaméricaine et dans certaines Compagnies de la Fédération australasienne.

— Vous croyez qu'elle nous a trompés ?

— Vous imaginez ces gens-là capables de faire fondre toutes les glaces ? D'une pichenette ? Allons donc ! Ils ne savent plus quoi inventer... Moi, ces histoires me fatiguent... C'est comme cette blague de datation... Je crois qu'on ne saura jamais en quelle année nous sommes depuis la Grande Panique. Dans nos stations les plus reculées, il y a des traditions orales et les récits transmis de génération en génération sont bien sûr exagérés... Normalement on devrait commencer ainsi : « Du temps où le père du père du père du père de mon arrière-arrière-grand-père vivait... » C'est la tradition. Or pour raconter les horreurs de la Grande Panique, jamais les conteurs ne débutent ainsi... Cela représenterait le temps officiel de trois cents et quelques années... Alors qu'il y ait deux mille trois ou trois cents ans, que m'importe. Ce que je ne veux pas, c'est qu'on nous prenne pour des primitifs avec cette histoire à dormir debout de réchauffement que les Aiguilleurs empêcheraient.

Un membre de la CANYST montait à la tribune avec une épaisse liasse de papiers. Tout le monde soupira d'appréhension.

CHAPITRE XXXII

Très rapidement ils découvrirent le secret des trois cabines et en furent à la fois déçus et satisfaits. C'étaient des distributeurs. De nourriture, de boissons, de programmes de télévision. On pouvait s'installer avec les bons plats, les liquides fournis, et regarder des films déjà anciens parmi lesquels certains à tournure pornographique.

Gus s'esclaffa en pensant aux houris des récits regroupés par le professeur Marcus.

— Si notre recherche du sésame dure trop longtemps nous ne mourrons ni de faim ni de soif et pourrons nous distraire, dit-il.

— Et nous aurons chaud.

Ils s'étaient débarrassés de leur combinaison. Ils avaient descendu des sièges de la locomotive mais pensaient aller dormir à l'intérieur. Ils verrouilleraient même les issues, pensaient-ils sans s'être consultés, ne pouvant oublier les cadavres de Garous découverts sur la ligne secrète conduisant à cet îlot.

— Il va falloir étudier ce bouquin à fond... Si nous en faisions entrer toutes les données dans l'ordinateur de la locomotive ?

— Trop long, dit Gus. Je crois qu'il faut le lire, se laisser hypnotiser par ses caractères faits de cristaux liquides. Le Sésame doit finalement apparaître à un moment donné.

— Si nous sommes dans un état second, drogués, comment nous en souviendrons-nous ?

— Nous le lirons à tour de rôle et celui qui restera lucide essaiera de soutirer des confidences à l'autre.

— Encore faudrait-il savoir où se trouve l'entrée, dit Yeuse en regardant autour d'elle. Cette fois plus question d'utiliser la locomotive. L'existence de ce butoir nous prouve, si on en doutait,

que la suite exigera que nous marchions... Mais dans quelle direction ?

Ils regardèrent autour d'eux. Seule la porte monumentale donnant sur l'extérieur se devinait, malgré la finesse de son tracé. C'était un merveilleux travail d'ajustage.

— Il n'y a absolument rien, soupira Gus, rien qui ressemble à une porte, un passage... Peut-être une trappe au sol ? Il y a une partie qui doit se visiter, là-dessous. Ces vibrations sont celles d'un réacteur nucléaire... Immergé pour son refroidissement, ce qui explique le réchauffement de cette région, la fonte de la banquise. Un réacteur qui fonctionne depuis des siècles éventuellement.

Il remonta dans la locomotive et prit le livre de son ancêtre Ragus. Du moins c'était Yeuse qui affirmait qu'il appartenait à cette famille. La première fois que cette Ragus avait fait parler d'elle c'était en 2200 dans Val Station, une bourgade où l'on extrayait de la pierre que l'on broyait sur place. Jamais on ne mentionnait son prénom mais c'était déjà dans les mœurs d'avoir un seul nom ou prénom, parfois les deux. On avait cru qu'elle était morte en 2205 mais elle s'était remariée avec un Fort. Ce n'est que bien plus tard qu'elle avait écrit son livre. Elle appartenait à un groupe dit « Maintenance de la langue française », que la police ferroviaire avait persécuté.

Lorsque Yeuse le rejoignit, elle comprit qu'il avait complètement décroché de la réalité. Il avait les yeux d'un drogué. Yeuse en avait souvent rencontré mais jamais par overdose de lecture.

Elle s'occupa pendant une heure dans sa chambre et ne l'interrogea qu'à son retour. D'une voix douce, à peine perceptible, pour ne pas perturber son état psychique.

— Quelle femme exceptionnelle, courageuse, qui savait pénétrer les esprits, lire dans la pensée des gens sans en abuser. Elle connaissait tout sur nos origines, sur les raisons qui faisaient des Ragus des êtres humains chargés d'une mission. Elle écrivait qu'il fallait savoir attendre des temps favorables, qu'un jour le gène d'éveil se manifesterait sur l'un des descendants. Elle avait tout prévu.

Gus ne paraissait pas l'entendre. Il lisait, les yeux grands ouverts sans ciller. Régulièrement il tournait une page et c'était la

seule manifestation physique apparente. À plusieurs moments elle craignit qu'il ne respire plus et se pencha pour surprendre son haleine.

— Ce fut une grande aventure pour elle que de faire imprimer cet ouvrage selon une technique inconnue. Même aujourd'hui on n'utilise les cristaux liquides que pour des chiffres, des lettres séparées, jamais pour imprimer tout un bouquin. Selon l'intensité du regard, la chaleur du lecteur, des mots différents peuvent apparaître... Pourrais-tu m'en citer quelques-uns ?

À tout hasard elle brancha le magnétophone de bord que l'on utilisait ensuite pour tenir un journal de route. Mais c'est en vain qu'elle attendit une réponse :

— Lienty Ragus, souviens-toi... Notre accord prévoit que tu dois essayer de me communiquer tous le mots cachés qui t'apparaissent.

CHAPITRE XXXIII

Greog Suba n'avait livré qu'une partie du train, la plus importante certes avec la vieille loco, le tender et un wagon d'habitation. Il avait dû laisser les autres à la communauté d'Evrest Station.

— Laissez-moi faire, dit Ann. Lors de notre fuite et de notre exil, nous avons appris à conduire cette machine et je la connais mieux que vous. Elle a ses défauts, ses carences. Des fuites de vapeur, sa chaudière est ancienne, corrodée par des eaux non filtrées. Ils avaient cru qu'après le suicide de son mari elle serait complètement effondrée, mais voulant certainement réagir, elle s'activait fébrilement, expliquait ses gestes d'une voix hachée par l'émotion :

— Ça c'est l'indicateur de niveau d'eau, il en manque pas mal mais je n'ai pas vu d'alimentation dans cette station, on attendra la prochaine.

Elle désignait un cadran au verre étoilé par un coup.

— L'indicateur de pression dans la chaudière... Je pense que je vais pouvoir utiliser le régulateur pour envoyer cette vapeur dans les cylindres. Il y a aussi un levier de renvoi... Attention, je risque de démarrer brutalement... La pression dans les cylindres va arriver à équilibre... Ça va patiner un peu mais quand ça accroche...

Pourtant la Compound deux cylindres démarra lentement et les deux frères applaudirent. Elle sourit, l'air très concentré sur sa conduite.

— J'aurais dû tester la vapeur avec le sifflet... Il faut que je demande l'aiguillage...

Elle expliqua que pour ce type de locomotive rustique la demande s'effectuait à coups de sifflet. En morse cela donnait A G, point trait, deux traits point.

— Si le feu vert ne passe pas... Il faudra que je freine à temps sinon on déraille sur l'aiguille... On s'entraînait dans des stations désertes, mais ici... Vous avez le plan de marche ?

— T'inquiète pas, dit Liensun, on est dans les temps. Tu devras ensuite rouler à soixante à l'heure... C'est ça le tachymètre ? On dirait qu'il ne marche pas...

— À petite vitesse jamais, mais par la suite l'aiguille montera... Regardez le tube en verre du graisseur... Est-ce que vous voyez les gouttes d'huile tomber ?

— Il est tellement crasseux, dit Liensun. Lui aussi est fêlé. Ça va, l'huile arrive...

— Ce feu vert qui ne vient pas, gémit-elle, il va falloir que je bloque tout.

Le feu passa au dernier moment et dans un bruit sec d'os cassé, l'aiguille claquait. Il était temps, mais l'aiguilleur habitué aux vieux pilotes ne donnait la voie qu'au dernier moment pour que le petit convoi s'insère dans le trafic. Ils étaient derrière un train charbonnier qui laissait beaucoup de suie et de poussière contre les lunettes de vue. Il n'y avait pas d'essuie-glace et Jdrien dut sortir sur le marchepied qui courait en corniche jusqu'à la chaudière pour les essuyer. Derrière eux un express s'annonçait dans de grands coups de sifflet impatients, et ils furent brutalement dirigés vers une voie lente toujours derrière le charbonnier, le temps que l'express les double. Plus loin ils reprirent la ligne, le train charbonnier s'éloigna tandis que le tachymètre indiquait la vitesse imposée de soixante à l'heure.

— Nous serons à la frontière avant la nuit, dit-elle. Il nous faut faire le plein... Je veux dire que nous avons besoin de charbon... D'ailleurs c'est le moment d'en jeter dans le foyer.

Jdrien s'empara de la pelle à manche court et s'approcha de la trémie. Quand Liensun ouvrit le foyer une flamme vint lécher le fond du poste et fit hurler la jeune femme.

— Besoin de ramoner la cheminée ! Elle manque d'entretien.

De toute façon dans la station suivante, plus importante que la précédente, on les aiguilla sur une voie de garage, et par coups de sifflet Ann demanda l'accès au poste de ravitaillement en eau et charbon.

— Il faudra acheter de la viande de yak pour commercer une fois

en dehors des frontières, dit Liensun. Je vais me renseigner.

L'employé préposé au charbon lui indiqua un grossiste sur les docks. On pouvait y accéder sans autorisation préalable, à condition qu'un membre de l'équipage marche devant la machine pour manœuvrer les aiguillages.

Jdrien se porta volontaire. Il s'en voulait de ne pas avoir interprété plus tôt les intentions meurtrières de Greog Suba. Il aurait pu l'intercepter, le calmer. À l'heure actuelle il serait encore en vie.

Les docks se trouvaient sur la droite, dans un fouillis de rails qu'il suivit sans se tromper. Des ballots de viande séchée les attendaient en piles impressionnantes le long d'un quai. Quand les propriétaires de yaks ne pouvaient plus les nourrir ils vendaient les bêtes à l'abattoir et, en ce moment, il y avait pénurie de lichens dans le Nord-Ouest.

CHAPITRE XXXIV

Lorsqu'il se réveilla, il découvrit qu'il était toujours sur la passerelle avec une couverture sur lui. Yeuse avait disparu. Il la retrouva en train de fumer une cigarette sibérienne devant un verre d'alcool à l'orange d'un air absent.

— Ça n'a rien donné, je suppose ?

— Je ne t'ai pas arraché un mot. Pendant trois heures je t'ai posé des questions.

Il se hissa sur un tabouret en face d'elle, passa sa main sur son front :

— J'ai l'impression de relever d'une maladie. La lecture de quelques chapitres est une épreuve redoutable. Au début on reste à peu près conscient, mais ensuite c'est du délire. Un délire de mots. Du français... C'est presque cauchemardesque.

Il regarda la bouteille d'alcool, celle de jus d'orange mais n'eut pas le courage de se servir.

— Nous venons de très loin dans le passé, dit-il soudain. Ça je m'en souviens... De vraiment loin... Il y a eu des Ragus, des Rague, des Rage, des Ragre. Mais j'ai aussi entendu un autre nom.

— Entendu ?

— Oui. J'avais plus l'impression d'écouter la voix de cette ancêtre que de lire son récit... Le double sens des mots peut-être.

— Un autre nom ?

— Ber... Ber et quelque chose, mais aussi un autre nom accolé, Veri...

Yeuse trépignait d'impatience. Il secouait la tête d'un air désolé...

Agacée elle emporta son verre dans la salle de bains, remplit la baignoire et se plongea dans l'eau brûlante.

Elle fermait les yeux en buvant son cocktail lorsque brusquement le nom entier remonta à la surface de sa succession de pensées informes :

— Bermann Veriano... La famille descendant d'un astronaute qui aurait voyagé à bord d'un vaisseau spatial, un vaisseau appelé *Terra* et venant d'une planète lointaine. D'une constellation...

Elle avait écouté Lien Rag raconter tout cela sans trop comprendre ce que ça signifiait.

Gus était allé prendre un plat chaud au distributeur du grand hall. Il n'avait pas faim, mais la nourriture qu'il trouvait là différait de celle emmagasinée dans la locomotive de Kurts.

Un bruit l'alerta et il vit Yeuse, intégralement nue, avec des paquets de mousse bleutée accrochés à son corps, se dresser en haut de l'échelle de coupée. Elle se mit à hurler :

— Ophiuchus quatre ! Ophiuchus quatre !

Alors le deuxième butoir qui terminait la patte-d'oie des rails se mit à flamboyer et pivota lentement. Une fissure apparut dans le mur derrière, s'agrandit, formant une ouverture en Z.

Fin du tome 31